3 1761 05643450 9

UN BUREAU D'ESPRIT

AU XVIIIe SIÈCLE

UN

BUREAU D'ESPRIT

AU XVIII^e SIÈCLE

LE SALON DE MADAME GEOFFRIN

PAR

A. TORNEZY

PARIS
LECÈNE, OUDIN ET Cie, ÉDITEURS
15, RUE DE CLUNY, 15

1895

UN BUREAU D'ESPRIT

AU XVIII^e SIÈCLE

LE SALON DE M^me GEOFFRIN

I

Ce serait une erreur de croire que le siècle qui a précédé le nôtre a eu la spécialité de ces réunions de savants ou d'hommes d'esprit qui se groupaient autour d'une femme aimable, uniquement pour causer. Les salons ont existé de tout temps ; ils sont vieux chez nous, comme la galanterie, cette qualité essentiellement française née avec les cours d'amour,

tiers la réputation littéraire de l'écrivain, du poète, de l'auteur dramatique qui n'avait pas eu l'heur d'être agréé dans le cénacle, où le ton de la conversation, la note gaie ou sévère, la critique ou l'éloge étaient dictés par la maîtresse du logis, où se formaient, se confirmaient, se défaisaient tour à tour les réputations; et c'est alors que prirent naissance ces réunions que l'on appela d'un mot sous lequel perçait une pointe d'ironie : « les Bureaux d'esprit. »

Mme de Tencin, déjà âgée, ayant répudié son passé compromettant, mais conservé néanmoins tout son esprit piquant, tout son besoin d'intrigue, donnait l'hospitalité aux hommes de lettres alors à la mode. Fontenelle, le vigoureux vieillard, partageait ses soirées entre son hôtel et celui de sa vieille amie, Mlle de Saint-Aoust, marquise de Nonant, chez laquelle il dînait

le 11 janvier 1689, jour de la première représentation à l'Opéra de sa tragédie de « Thétis et Pélée » mise en musique par Colasse, chez laquelle il dînait encore soixante ans plus tard, le 2 décembre 1750, jour où l'on reprenait pour la dixième fois cette même tragédie. Montesquieu y lisait le « Temple de Gnide » ; Pont de Veyle et l'abbé de Voisenon faisaient assaut de bel esprit ; l'abbé d'Olivet apportait des extraits de son « Histoire de l'Académie » et Marmontel, alors attaché à M. de Marigny en qualité de secrétaire des bâtiments, s'essayait dans la tragédie en débitant quelque tirade des « Funérailles de Sésostris. »

M^me^ du Deffant et le président Hénault s'efforçaient, parfois en vain, d'égayer leurs tristes tête-à-tête en attirant autour d'eux les gens de lettres. Duclos bravait l'ennui qui amenait le sommeil chez les

hôtes de la vieille femme aveugle et du président, que la reine appelait Ovide, tant, disait-elle, il avait de grâce dans l'esprit, mais qui ne pouvait empêcher le caractère acariâtre de Mme du Deffant de se manifester à tout instant.

Mme de la Popelinière, Mlle Dancour qui du théâtre avait su monter, en se faisant épouser, jusqu'au somptueux hôtel que le fermier général possédait à Passy, avait voulu, elle aussi, tenir un salon littéraire et artistique. Ses hôtes étaient nombreux et choisis. Rameau y faisait chanter ses œuvres alors si goûtées par Mme Vanloo, Anne-Antoinette-Christine Somis, qui avait une voix délicieuse et chantait à ravir, surtout la musique italienne; Quantin de la Tour, Carle Vanloo étaient les artistes choyés par la maîtresse de la maison; Vaucanson racontait ses inventions nouvelles et parlait de ses joueurs de flûte

qu'il exposait alors à l'étonnement du public, et le duc de Richelieu, toujours de feu, malgré ses nombreuses campagnes amoureuses, accablait de ses œillades et de ses compliments la toute gentille M^me de la Popelinière, qui lui écrivait en l'appelant : « Mon cœur », et lui disait en lui envoyant son portrait : « Vous n'aurez rien à en faire en tenant le modèle » ; et ce fut ce pauvre Vaucanson, naïf comme un grand homme qu'il était, qui découvrit devant le mari trompé la fameuse plaque de cheminée mobile par laquelle Richelieu pénétrait dans l'hôtel, abusant ainsi de l'hospitalité du trop confiant fermier général.

M^me Dubocage, dont la nature douce et l'âme tendre ne s'accommodaient guère d'un monde bruyant, qui se piquait d'être femme de lettres et, à l'occasion, confiait aux comédiens du roi une tragédie de sa

façon, s'entourait de tous ceux, — et ils étaient nombreux alors, — qui cultivaient la poésie : Bernard, que Voltaire avait appelé « le gentil », Dorat, le poète mièvre qui fut le chef d'une école promptement démodée; Barthélemy, l'auteur du « Voyage d'Anacharsis », formaient sa compagnie habituelle, au milieu de laquelle Voltaire venait lancer parfois ses traits caustiques, ses théories audacieuses qui effarouchaient les oreilles de ce cénacle très orthodoxe.

Tel était, vers l'année 1745, le courant ordinaire de la vie dans le monde littéraire parisien. Le principal souci dans ces réunions diverses était de causer d'art et de belles-lettres, de dépenser sans compter tout l'esprit possible, de verser à pleines mains les trésors de gaîté et de fantaisie que faisait naturellement éclore la rencontre, chez une femme aimable,

d'hommes de talent désireux de plaire.

De politique il n'était pas question. Chez M^me^ de Tencin on remuait de temps à autre les cendres d'un foyer presque éteint ; l'âge était venu calmer les anciennes ardeurs de la mère de d'Alembert, et si elle persistait à tenir à l'écart, malgré sa notoriété déjà acquise, le fils qu'elle avait abandonné dès sa naissance, les petits soupers de la Régence, les intrigues auxquelles elle avait été mêlée avec le cardinal son frère, n'existaient plus chez elle qu'à l'état de souvenirs lointains.

La Philosophie n'avait pas encore de sanctuaire ; ses adeptes n'avaient pas trouvé de point de réunion où ils pussent discourir gravement sur les problèmes les plus ardus de la politique, de la morale, de la religion ; M^lle^ de Lespinasse n'était qu'une enfant de treize ans dont d'Alembert n'avait pas encore traversé les rêves ;

et Voltaire, Diderot, Rousseau avant qu'il devînt l'ennemi de tout le monde et qu'il se fît de tout le monde un ennemi, Dortous de Mairan, Helvétius, d'Holbach allaient chez Mme de Tencin, chez Mme du Deffant ou se réunissaient chez l'un d'entre eux pour préparer les ouvrages qui devaient porter si loin leur renommée et songer à lancer dans le public cette Encyclopédie qui a été comme le coup de tonnerre précurseur des grandes tempêtes de la fin du XVIIIe siècle.

Il y avait là un milieu à cultiver, une société qui ne demandait qu'à trouver son centre. Étant donnée la rapidité avec laquelle se propageaient les idées nouvelles, le bruit que faisaient les audacieux travaux de ces hommes dont le nom commençait à circuler de bouche en bouche, le salon qui les réunirait devait immédiatement attirer l'attention générale et conquérir du coup une grande renommée.

En femme intelligente, audacieuse, désireuse de prendre sa place dans la société de son temps, M^me Geoffrin le comprit. Elle a réalisé son plan tout entier ; son influence a été immense, sa réputation européenne ; son rôle a presque égalé celui de Voltaire, qui par ses écrits semait au loin les idées, pendant que, par le charme qu'elle répandait autour d'elle, par sa bonté, par sa générosité, elle aidait puissamment à la germination de la semence.

Fille d'un valet de chambre de la Dauphine, Marie-Thérèse Rodet était née en 1699 ; elle avait donc dépassé sa quarantième année lorsqu'elle caressa le rêve, fort prétentieux en apparence, qu'elle devait transformer en une réalité triomphante.

Sa jeunesse avait été celle d'une petite bourgeoise destinée à une existence terne

et sans relief, la position qu'occupait son père ne lui donnant nul droit de se mêler au monde pimpant, joyeux et de vie facile qui encombrait les antichambres de Versailles. Son instruction avait été fort négligée, et du peu qu'elle avait appris elle n'avait rien retenu, pas même l'orthographe qui, dans sa correspondance, est tellement fantaisiste, qu'elle oblige parfois à de véritables efforts pour parvenir à la lire. Elle suppléait à cette pauvreté par des qualités natives : un grand bon sens, une certaine sensibilité du cœur, l'art d'exprimer nettement ce qu'elle pensait et de resserrer par son esprit naturel, par sa bonté, par l'ingéniosité de sa générosité les liens d'affection qu'elle avait une fois ébauchés.

Son mari, Pierre-François Geoffrin, comme elle issu de famille bourgeoise, était lieutenant-colonel de la Milice de

Paris, la garde nationale d'alors; mais, ce qui valait mieux que cela, il était riche, étant un des principaux actionnaires de la manufacture de glaces du faubourg Saint-Antoine, et comme M^lle Rodet avait, elle aussi, quelque fortune, il fut possible au ménage de se donner le plaisir de recevoir et de commencer ainsi à se faire bien venir dans le monde.

De cette union était née une fille bonne, franche, gaie, vive, brusque et bruyante, dit le baron de Gleichen. Elle ne ressemblait ni de figure, ni d'humeur, ni de caractère à sa mère, qui disait volontiers : « Quand je la considère, je suis étonnée comme une poule qui a couvé un œuf de cane. » — Pour lui donner un grand nom, elle l'obligea d'épouser un mari vieux, jaloux et pauvre, M. de la Ferté-Imbault, petit-fils du maréchal de la Ferté d'Estampes. La jeune femme fut malheureuse et ne

pardonna jamais à sa mère. Veuve à vingt ans, elle renonça à un second mariage, devint sous-gouvernante des enfants de France et fut chargée de l'éducation de Mme Élisabeth.

Quant à M. Geoffrin, il fut un mari modèle. Facile à vivre, pas gênant, sans volonté, courbant la tête devant les exigences de sa femme, annihilé par son écrasante supériorité qui s'imposait chez elle comme partout, il servit, s'il faut en croire les confidences de ceux qui fréquentaient chez lui, à égayer par ses distractions, par ses étourderies, quelques-uns disent par ses naïvetés, les réunions d'hommes graves auxquelles son titre de mari l'obligeait presque à assister.

Pour sortir de son obscurité, pour attirer vers elle l'attention, pour se placer en pleine lumière, amener à elle les beaux

esprits et garnir son salon de ce monde spécial de qui dépendait alors la renommée à laquelle elle aspirait, il était indispensable que M^me^ Geoffrin pénétrât dans ces cercles qui, déjà, étaient en possession d'une clientèle assurée. Là seulement elle pouvait se faire connaître et, une fois entrée dans la place, elle comptait sur son habileté pour faire discrètement le vide autour de celles qui retenaient chez elles les beaux esprits de son temps. Elle s'adressa dans ce but à Fontenelle.

Fontenelle éprouvait pour M^me^ Geoffrin une réelle affection qu'il manifesta de la manière la plus éclatante en l'instituant l'exécutrice de ses volontés testamentaires. Il ne fit aucune difficulté de se rendre au désir de son amie et, par lui, elle s'introduisit chez M^me^ de Tencin.

Le milieu était bien un peu sévère ; Montesquieu était un homme grave auquel,

il faut le reconnaître, elle n'en imposa point ; — elle put le constater avec indignation, lorsqu'en 1767 on publia la correspondance du président ; mais Fontenelle était pour elle plein de prévenances, et les attentions que lui marquait le vétéran de la littérature lui amenèrent les bonnes grâces de Dortous de Mairan, de Marivaux, d'Helvétius tout jeune alors, d'Astruc, une des illustrations de l'école de médecine de Montpellier, et de M. de la Popelinière.

Elle était trop habile pour démasquer immédiatement son jeu. Mme de Tencin était âgée, malade ; il fallait savoir attendre avec patience l'événement qui devait nécessairement favoriser ses projets. Mais, avec Mme de la Popelinière, une véritable folle, compromise par Richelieu, délaissée par son mari, était-il utile de prendre des précautions ? Elle pouvait, sans scrupule,

lancer ses invitations à des soirées littéraires et artistiques qu'elle imagina d'organiser sur un pied tout nouveau. Introduite chez la fermière générale, elle réussit à décider le pastelliste La Tour, le peintre Vanloo et sa femme, l'abbé de Voisenon à se rendre chez elle. Ils y amenèrent quelques-uns de leurs amis qui entraînèrent avec eux les fidèles de M^me^ Dubocage.

Le cercle était fondé, — bien modeste encore, il est vrai. Mais c'est ici qu'elle se montra femme habile et profondément instruite des moyens à employer pour retenir et charmer les hommes.

Au XVIII^e^ siècle, on dînait à une heure, on soupait le soir, et c'était pour le souper que se faisaient les invitations. Chez M^me^ du Deffant on venait souper ; le président Hénault avait l'habitude de dîner très légèrement pour faire honneur au repas

que donnait, le soir, sa vieille et intime amie. Mme Geoffrin bouleversa ces antiques habitudes. Elle invita ses hôtes à dîner, fit de ce repas du jour le repas important, le souper ne consistant souvent qu'en un poulet rôti et un plat d'épinards. La conséquence de cette modification profonde dans les usages reçus se devine aisément : la conversation, au lieu d'être forcément limitée par la nécessité de mettre fin à une soirée trop prolongée, pouvait se continuer pendant de longues heures, puisque la journée entière lui était consacrée. Puis il était bon de diviser en deux camps les convives : elle s'était aperçue que les littérateurs, les poètes, les philosophes se réunissaient entre eux pour causer ; les artistes faisaient bande à part. Il y avait ainsi dans le salon deux groupes bien distincts de gens se connaissant, s'estimant, mais que des idées, des

goûts fort différents classifiaient pour ainsi dire, non sans jeter un certain froid, une certaine contrainte que tout le monde ressentait.

Elle pensa qu'il était plus sage, plus habile, plus agréable aussi pour ses convives de recevoir le même jour les littérateurs, de consacrer à ceux qui cultivaient les arts un autre jour de la semaine, et elle fonda le dîner du lundi pour les artistes, celui du mercredi pour les gens de lettres.

Il ne lui suffisait pas de recevoir à sa table ce que Paris comptait d'hommes en vue dans tous les genres; elle voulait faire de son salon le rendez-vous de toutes les notabilités européennes. Le mercredi lui sembla le jour choisi pour ces réceptions extraordinaires, et chaque fois qu'un étranger jouissant d'une notoriété quelconque débarquait dans la capitale, diplomate, homme d'État, archéologue, philo-

sophe ou simplement porteur d'un nom connu, il recevait une invitation aux mercredis de Mme Geoffrin. Plus tard, ils en vinrent à solliciter eux-mêmes l'honneur d'y être admis.

Rien de plus attrayant, on le conçoit, que cette nouveauté dans l'art de recevoir. Ces dîners étaient, pour ceux qui étaient élus, de véritables agapes fraternelles, chacun étant assuré de rencontrer chez cette femme aimable celui ou ceux avec qui il sympathisait, qui avaient avec lui des idées et des goûts communs ; et les dîners de Mme Geoffrin eurent aussitôt un grand succès.

Entre temps, elle ne négligeait rien pour augmenter sa clientèle, pour attirer surtout les familiers de Mme de Tencin. Elle lui faisait de fréquentes visites, et la vieille rusée pénétrait si bien le motif de sa présence qu'elle disait à ses amis : « Savez-

vous ce que la Geoffrin vient faire ici? — Elle vient voir ce qu'elle pourra recueillir de mon inventaire. »

Parmi les fidèles de M^me de Tencin, un homme semblait rebelle au désir que lui manifestait M^me Geoffrin de le voir à ses mercredis. Marmontel avait été maintes fois l'objet de ses invitations pressantes ; il était vraiment choyé parmi les littérateurs ; quelques-unes de ses tragédies avaient eu un certain succès ; il était secrétaire des bâtiments, le bras droit de M. de Marigny; sa conquête était importante et M^me Geoffrin ne négligeait aucune occasion de lui faire comprendre combien elle était désireuse de le voir se joindre à ses convives. Il résistait à ces avances. Peut-être M^me de Tencin l'avait-elle détourné d'accepter ; à coup sûr M. de la Popelinière avait déterminé son refus en lui disant : Qu'iriez-vous faire là ? —

C'est encore un « rendez-vous de beaux esprits! » — Il le regretta ; et nous verrons que, dans la suite, il devint l'un des amis les plus intimes de celle dont il avait dédaigné les avances.

Enfin, en 1749, Mme de Tencin mourut. Immédiatement, l'émigration sur laquelle avait compté Mme Geoffrin commença. Fontenelle, qui était déjà un des fidèles de son amie, entraîna le président Montesquieu, puis, peu à peu, les uns venant après les autres, le cercle entier se reconstitua, mélangeant ses éléments nouveaux à ceux qui déjà donnaient aux dîners du mercredi une physionomie si spéciale ; Voltaire y fit quelques apparitions, suivi bientôt de tout le clan des Philosophes qui ne tarda pas à accaparer l'attention, à capter les bonnes grâces de Mme Geoffrin, à la considérer comme l'Égérie de la secte nouvelle, à faire de son hôtel la

forteresse dans laquelle se retranchaient tous ceux que la libre pensée, la haine des Jésuites, l'horreur de ce que l'on appelait l'esclavage populaire, la soif de l'émancipation avaient rendus l'objet des sarcasmes et de l'animadversion du public.

De chez elle partaient en effet, comme autant de flèches acérées, les lardons contre les ministres, les satires contre le clergé ; les conversations étaient émaillées de mots piquants qui répétés au dehors franchissaient rapidement la porte des hôtels des grands de la cour, et M^me^ Dubocage que ses entretiens avec la Muse n'empêchaient pas d'avoir dans l'esprit une forte pointe de malice, enchérissait sur tous ces bruits pour tâcher de ruiner la réputation de M^me^ Geoffrin et des Philosophes dont elle s'était déclarée l'ennemie irréconciliable.

II

Mme Geoffrin habitait un hôtel de la rue Saint-Honoré, vis-à-vis les Capucins.

Dans cette maison qui lui appartenait, elle logeait sa fille, Mme de la Ferté-Imbault, et trouvait le moyen d'offrir l'hospitalité à ceux de ses amis dont elle savait les ressources limitées.

Point de luxe dans les appartements; du moins point de ce luxe clinquant et doré, élégant à coup sûr, mais un peu tapageur, que Mme de Pompadour avait mis à la mode et dont les épaves sont si recherchées aujourd'hui. De bons meubles, bien simples, des fauteuils confortables où l'on était à l'aise, — de véritables

« commodités de la conversation », — de la lumière à flots le soir; une table abondamment et délicatement servie : voilà ce qu'elle offrait à ses hôtes, car la simplicité de ses goûts était extrême, et dans ses toilettes on retrouva jusqu'à la fin de sa vie, cette modestie dans l'air, dans le maintien, dans les manières qui cadrait à merveille avec la sévérité de son intérieur.

Mais, chose singulière et qui prouve la délicatesse de cette nature à part, il y avait au fond de tout cela de la fierté et quelque désir de gloriole. Si elle ne s'entourait pas du luxe criard au milieu duquel vivaient les fermiers généraux, les gardes du trésor royal dans les hôtels somptueux qu'à grands frais ils faisaient élever, elle sentait, elle comprenait toutes les jouissances de ce luxe, elle poussait même jusqu'au raffinement les délica-

tesses de ce sentiment, préférant à tout l'éclat alors à la mode ce qui pouvait flatter son goût pour les arts dont elle était une fervente admiratrice.

Si les meubles et les tentures de ses appartements pouvaient paraître vulgaires, les murs étaient couverts de tableaux choisis avec goût parmi les œuvres anciennes, de toiles de peintres de son temps dont elle discernait à merveille le talent, et à qui elle faisait des commandes importantes ; les consoles supportaient de belles pièces de cette porcelaine de Meissen en Saxe, alors si recherchée, que la fabrique de Vincennes récemment transférée à Sèvres sous le patronage de Mme de Pompadour s'efforçait d'égaler pour les surpasser un jour ; et c'est précisément ce goût prononcé pour les arts qui l'avait déterminée à instituer pour les artistes le dîner du lundi.

Les invités n'étaient pas nombreux, mais ils étaient triés sur le volet, et comme elle savait diriger et maintenir la conversation sur les sujets qui leur étaient familiers, qu'ils aimaient à traiter, ils étaient fidèles au rendez-vous.

Joseph Vernet était un de ceux dont elle prisait le plus le talent. Comme tout le monde, elle admirait l'art avec lequel il peignait l'eau, l'air, la lumière, le jeu de ces éléments, et ses marines, ses tempêtes, ses calmes toujours si pleins de vie, si lumineusement peints bien que se copiant trop souvent, avaient le don de la passionner.

Boucher représentait chez elle le feu dans l'imagination, mais aussi le manque de noblesse dans l'exécution. « Il n'avait « pas vu les Grâces en bon lieu, dit Marmontel ; — il peignait Vénus et la « Vierge d'après les nymphes de coulisse ; »

mais comme Vernet, il était gai, joyeux causeur, apportait dans son langage les mœurs de ses modèles, les libertés de son atelier et souvent, entre le peintre de marines et le peintre des Grâces s'élevaient des discussions où s'égrenait tout un vocabulaire artistique peu fait pour des oreilles féminines. — « Allons ! voilà qui est bien ! » — disait Mme Geoffrin. Aussitôt tout rentrait dans l'ordre ; elle ramenait sur les arts la conversation un instant égarée, donnant la parole au docte Soufflot qui, bien que « sa pensée, fût inscrite dans le cercle de son compas », était un homme de sens et un savant architecte.

Lemoine, le sculpteur, était aussi des familiers du lundi. Il avait pour camarade Bouchardon dont le ciseau habile et gracieux émouvait Mme Geoffrin, qui lui commanda deux vases en marbre dont elle raffolait.

Au milieu d'eux, Quantin de la Tour, l'incomparable pastelliste, se faisait remarquer par son air triste et préoccupé. Déjà les rêveries des Philosophes commençaient à le détourner de l'art auquel il devait sa grande renommée. L'admirable portrait de M^me^ de Pompadour, celui, non moins beau, de Marie Leckzinska, bien que discutés par les critiques du Salon, par Diderot surtout, n'en avaient pas moins produit un grand effet ; mais il s'était attaché à reproduire les traits des habitués du mercredi ; Voltaire, Marmontel, d'Alembert, Rousseau passaient successivement dans son atelier, et il était sorti de leurs mains la tête farcie de politique, le cerveau brouillé de morale, rêvant le bonheur des peuples et paraissant humilié lorsqu'on lui parlait peinture.

Et cependant quel admirable artiste ! avec quelle perfection il reproduisait les

traits de son modèle, saisissant ce que chaque physionomie avait de particulier ! Avec quel art il fixait cette poussière impalpable qui prenait vie sous sa main ! — Rousseau dont il avait fait le portrait lui écrivait en le recevant :

« Il ne me quittera point, Monsieur, ce « portrait qui me rend, en quelque sorte, « l'original respectable. Il sera sous mes « yeux chaque jour de ma vie, il parlera « sans cesse à mon cœur, il sera transmis, « après moi, dans ma famille et, ce qui « me flatte le plus dans cette idée, c'est « qu'on s'y souviendra toujours de notre « amitié (1). » C'était comprendre comme il le méritait tout le talent que la Tour avait répandu dans cette œuvre célèbre.

Le comte de Caylus, l'abbé de Saint-

(1) Vente d'autographes d'un grand seigneur russe (1882).

Non, dans ce cercle d'artistes, représentaient les amateurs.

L'abbé parlait gravures, eaux-fortes, et songeait à aller visiter l'Italie dont il devait graver si finement les vues ; Caylus abandonnait volontiers ses pointes, ses travaux archéologiques, ses collections nombreuses et variées, sa correspondance avec le Père Paciaudi pour se joindre aux artistes qu'il appréciait et dont il était aimé. Mais sa solitude presque constante, sa santé souvent défaillante avaient donné à son caractère une brusquerie, à sa conversation un ton tranché qui détonnaient dans ce milieu façonné par M^me^ Geoffrin aux bonnes manières. Parfois cependant il y apportait des récits pleins d'entrain, de bonne humeur qui déridaient l'assemblée. Il écrivait à Paciaudi le 25 mars 1764 : — « Il y a huit jours que je contai au « Lundi que j'avais vu dans un village de

« France huit ou dix petits enfants mâles « et femelles qui faisaient la procession « avec des brins de paille, mais qui s'étant « troussés jusqu'au-dessus du ventre, mar- « chaient avec ordre, c'est-à-dire un petit « garçon avec une petite fille. »

Cette promenade enfantine amusa l'assemblée ; on y vit le sujet d'une gravure intéressante, et le comte fut instamment prié de dessiner la scène. Il le fit ; le dessin fut gravé avec cette légende : — Jeu d'enfants, — et chaque invité du lundi reçut un exemplaire de l'estampe.

Par ces petits cadeaux aimables il se faisait apprécier de tous, et on lui pardonnait volontiers ses coups de boutoir parfois féroces ; mais il était intraitable sur un point : il détestait les philosophes et ne comprenait pas que Mme Geoffrin pût en faire sa société. Tous ceux qui, de

près ou de loin, tenaient à la secte nouvelle avaient le don de le rendre boudeur et désagréable. Marmontel lui déplaisait et il le laissait voir ; l'auteur de « Bélisaire » le lui rendit bien dans ses mémoires.

Il s'était aperçu que Caylus ne lui marquait aucune bienveillance et, dans sa froide politesse, il devinait de l'éloignement. Il ne tarda pas à avoir pour le comte la même aversion qu'il constatait chez lui, et il en explique nettement les causes :

« — Ce qui me déplaisait en lui, c'est « l'importance qu'il se donnait pour le « mérite le plus futile et le plus mince des « talents. C'était la valeur qu'il attachait « à ses recherches minutieuses et à ses « babioles antiques.

— « C'était une vanité très adroite et « très raffinée, et un orgueil très âpre

« et très impérieux sous les formes brutes « et simples dont il savait l'envelopper. »

Et le paragraphe continue sur ce même ton amer qui marquait bien l'antipathie du littérateur pour le vulgaire amateur de beaux-arts.

Quant à Diderot, Caylus le détestait cordialement. Il ne pouvait pas lui pardonner son travail sur la peinture à la cire, alors que lui, Caylus, s'était mêlé à des expériences sur la peinture à l'encaustique. On lui demandait un jour des nouvelles du philosophe : — « Diderot ! « je ne l'estime point ; mais je crois « qu'il se porte bien. Il y a de certains « b.... qui ne meurent pas. »

Diderot ne laissa pas tomber le mot et, lorsque Caylus mourut, encore mordu au cœur par les brutalités qu'il avait supportées, il salua son départ de cette seule phrase :

« La mort nous a délivrés du plus cruel « des amateurs (1). »

A mesure qu'un talent nouveau se révélait, il avait sa place marquée aux dîners du lundi. Pigalle, que le mausolée du maréchal de Saxe venait de rendre célèbre ; Debucourt qui, dans une œuvre pleine d'esprit gravée en couleurs et reproduite récemment par le *Figaro Illustré*, nous a peint le salon de M^me^ Geoffrin et les portraits de ses amis ; Guérin dont elle appréciait le talent naissant au point de lui commander un tableau pour la galerie du roi de Pologne, Stanislas-Auguste ; Vien, pour qui elle avait la plus réelle estime, venaient s'asseoir à sa table ; elle y admettait tous ceux qui sollicitaient l'honneur d'y être présentés par les

(1) De Goncourt, Portraits du XVIII^e siècle ; — le comte de Caylus.

intimes et qui pouvaient apporter aux discussions artistiques un élément nouveau et vraiment intéressant.

Mais, en dehors de Boucher qui, vieux et infirme, allait doucement, mais « allait encore bien », écrivait-elle le 27 décembre 1767 au roi de Pologne, deux peintres se partageaient ses préférences : Carle Vanloo et Lagrenée l'aîné.

Le bon Carle Vanloo, comme l'appelle Marmontel, possédait à un haut degré, dit-il, tout le talent qu'un peintre peut avoir sans génie ; mais pour y suppléer il avait peu fait de ces études qui élèvent l'âme et qui remplissent l'imagination de grands objets et de grandes pensées. — Rien de plus juste que cette appréciation d'un homme qui, sans être artiste, savait voir et comprenait par une sorte d'intuition naturelle les choses de l'art.

Vanloo avait pris de Boucher son maître

une incontestable facilité d'exécution. Il peignait en se jouant, et on peut dire qu'il a meublé de ses toiles les églises et les cabinets des amateurs de son temps. C'était un artiste charmant par la grâce qu'il mettait dans ses compositions et qu'il tenait de ses maîtres, par le brillant de son coloris, qui remporta de réels succès, mais qui ne fit jamais que des toiles de chevalet, incapable qu'il était de s'élever jusqu'au genre, déjà bien délaissé du reste qui, seul, constitue la grande peinture.

Le portrait de la Clairon dans le rôle de Médée que venaient de graver Laurent Cars et Beauvarlet, la Résurrection gravé par Carmona, — deux tableaux disparus, — la suite de la Vie de saint Augustin dont il avait orné le chœur de l'église des Augustins de la place des Victoires, aujourd'hui les Petits-Pères, avaient pro-

duit une véritable sensation. Diderot — qui n'était guère bienveillant, même pour ses amis, — écrivait dans le compte rendu du Salon de 1759 : « Enfin, nous « l'avons vu ce fameux tableau de Jason « et Médée par Carle Vanloo. O mon « ami, la mauvaise chose! c'est une déco- « ration théâtrale avec toute sa fausseté, « un faste de couleurs qu'on ne peut « supporter, un Jason d'une bêtise incon- « cevable! » — Il n'en est pas moins vrai que cette œuvre avait empoigné le public, qu'on s'attroupait pour la voir, que la princesse Galitzin qui l'avait commandée à Vanloo s'en montrait enchantée, qu'elle en fit don à la célèbre tragédienne; il n'en est pas moins vrai que le roi donna ordre qu'on lui fît une bordure superbe, digne de sa beauté et de l'artiste qui l'avait peinte ; qu'elle fut gravée à ses frais et qu'il fit présent de la planche à la Clairon ;

que l'estampe coûtait un louis, qu'on se l'arrachait, et que Vanloo fut créé chevalier de Saint-Michel. Or, tout un public ne s'engoue pas ainsi sans raison; ce grand succès prouvait suffisamment l'excellence de l'œuvre, et M^me^ Geoffrin se conformait au goût général en considérant Vanloo comme le meilleur artiste de son époque.

Elle en avait fait son peintre attitré ; elle lui commandait des tableaux et se rendait dans son atelier pour présider à ses ouvrages. C'étaient tous les jours des scènes à mourir de rire. Rarement d'accord sur les idées et sur la manière de les exécuter, on se brouillait, on se raccommodait, on riait, on pleurait, on se disait des injures, des douceurs ; et c'est au milieu de toutes ces vicissitudes que le tableau s'avançait et s'achevait, — raconte Grimm dans sa Correspondance.

Somme toute, elle a contribué pour beaucoup à la renommée du peintre, car elle avait orné ses appartements de quelques-unes des œuvres de l'artiste qui sont restées les plus célèbres : la Conversation espagnole, et son pendant, la Lecture. La Preneuse de café; la Liseuse; l'Offrande à l'Amour; le portrait de Vanloo par lui-même; une tête d'enfant à l'encaustique, la Vestale tenant une corbeille de fleurs.

Et c'était elle qui avait donné à son peintre la première idée de ces toiles dont deux surtout passèrent pour des chefs-d'œuvre. La Conversation espagnole, la Lecture sont bien connues par les gravures qu'en a faites Beauvarlet. Toutes deux offraient un intérêt spécial : les personnages étaient des portraits; Mme de la Ferté-Imbault, Mme Vanloo elle-même y jouaient les principaux rôles, et il est vrai-

ment permis d'exprimer le regret que ces deux toiles aient depuis longtemps quitté la France. M^me^ Geoffrin les avait payées 1,200 livres ; en 1772, elle les vendit moyennant 30,000 livres à l'impératrice de Russie, qui, depuis longtemps, la tourmentait pour les avoir. Depuis douze ou quinze ans déjà ils étaient suspendus devant ses yeux ces deux tableaux qu'assurément, lorsqu'elle les fit faire, elle ne songeait pas à céder ; mais comment résister aux insistances d'une grande souveraine ?

C'était donc une véritable admiration qu'elle professait pour le talent de Vanloo : aussi lorsque, le 15 juillet 1765, l'artiste mourait des suites d'une apoplexie, à peine âgé de soixante ans, elle écrivait au roi de Pologne :

« Je suis dans la douleur de la mort du « pauvre Carle Vanloo. C'est une furieuse « perte pour les arts. »

Et cette grande affection, elle la reporta tout entière sur la veuve de l'artiste. En voici une preuve qui constitue en même temps un acte de générosité rare : à la vente du peintre, elle acheta deux de ses toiles, et les paya 4,000 livres. Deux seigneurs russes, de passage à Paris, furent reçus chez elle, et, fort engoués des deux tableaux, lui proposèrent de les acheter. Elle répondit qu'elle ne voulait point s'en défaire ; — que cependant, s'ils en étaient si passionnés, — peut-être, — à force d'argent se laisserait-t-elle tenter. Elle en demanda 50,000 livres qui lui furent accordées. Mme Geoffrin retint 4,000 livres pour se rembourser du prix de son acquisition, et envoya le surplus, soit 46,000 livres, à la veuve de Vanloo. Avouez que c'est là une manière délicate et rare de faire le bien !

Vanloo mort, Mme Geoffrin s'attacha

à son meilleur élève, Lagrenée l'aîné. C'était pendant les dernières années de sa vie, à une époque où les idées religieuses qu'elle n'avait jamais complètement rejetées, nous le verrons, faisaient naître en son esprit des préoccupations nouvelles. Elle ne demanda à Lagrenée que des tableaux de sainteté et, grâce à MM. de Goncourt qui ont retrouvé la liste écrite par Lagrenée lui-même des nombreuses toiles qu'il avait peintes, nous savons que M^me^ Geoffrin lui commanda sept tableaux qu'elle paya 3,980 livres et qui se retrouvèrent chez elle après son décès. C'est toujours : la Vierge amusant l'Enfant Jésus, une Sainte Famille, Sainte Anne enseignant à lire à la Vierge, œuvres auxquelles elles tenait, auxquelles elle attachait un grand prix, puisque sur le point de mourir, alors que bien affaiblie déjà, ne pouvant plus tenir la plume pour écrire

à son cher enfant, le roi de Pologne, elle dictait à Mme de la Ferté-Imbault ses dernières lettres, elle annonçait à Stanislas-Auguste qu'à titre de suprême souvenir elle lui envoyait quatre petits tableaux dont un Concert peint par Guérin et une Sainte Famille, œuvre de Lagrenée.

Mais ce n'était pas seulement avec ses invités du lundi que Mme Geoffrin s'occupait de beaux-arts. Sa correspondance avec le roi de Pologne, si heureusement éditée par M. le comte de Mouy, et sur laquelle nous reviendrons dans un chapitre spécial, est pleine des détails les plus intéressants à cet égard.

Stanislas-Auguste, pendant son séjour à Paris, alors qu'il était accueilli comme un fils par Mme Geoffrin, avait pris goût aux choses de l'art. La peinture, la sculpture le passionnaient au point qu'il rêvait avoir à Varsovie, dans son palais, une véritable

galerie. C'est M^me^ Geoffrin qu'il charge de ses commandes. En 1765, il veut avoir quatre tableaux historiques représentant chacun une scène exprimant des idées de justice, d'émulation, de magnanimité et de concorde. M^me^ Geoffrin s'adresse, pour l'exécution des désirs du roi, aux artistes de son entourage ; elle en charge Boucher et Vien ; plus tard, elle envoie à son royal correspondant le sujet destiné à ce dernier tel que l'avait indiqué l'Académie des belles-lettres : « César, débarquant en Espa-« gne étant à Cadix, entre dans le temple « d'Hercule; il y trouve la statue d'Alexan-« dre qui le fait gémir de n'être pas encore « aussi grand que lui. » Mais Stanislas exigeait des esquisses pour juger de la composition ; elle lui répondit :

« — Nos peintres ne se gouvernent pas « comme on voudrait; je suis devenue leur « amie parce que je les vois souvent, je les

« fais beaucoup travailler, les caresse et « les paye très bien. Je vous promets de « faire l'impossible pour que votre con- « fiance en moi ne soit pas tout à fait « aveugle. »

Et en effet elle suit avec zèle l'avancement des travaux, donne ses idées, critique ou approuve, et lorsque l'œuvre est terminée, c'est elle qui se charge de la faire emballer, de l'expédier à Varsovie. C'est elle qui choisit pour le roi un buste de Voltaire, qui commande un médaillon de Henri IV. Elle possède une copie de l'École d'Athènes de Raphaël; elle en fait don au roi et la lui expédie en décembre 1766. « — S'il réussit aussi bien que je l'es- « père, j'en conterai l'historique à Votre « Majesté. Elle verra que ce tableau devait « m'être cher, par conséquent, elle me « saura quelque gré du sacrifice, qui n'a « cependant de valeur que celle que

« Votre Majesté mettra au tableau. »

En janvier 1767 l'École d'Athènes arrive à Varsovie. Le roi reçoit le don avec transport. — « Il ira avec moi, dit-il, à la « campagne et dans tout voyage un peu « considérable que je ferai. Il aura une « caisse faite exprès, fixée et munie con- « tre les accidents. En ville, il occupera « la place d'honneur dans mon grand « appartement que je ne veux meubler « que de tableaux. »

M^me^ Geoffrin trouve cet enthousiasme un peu exagéré et cherche à le modérer ; mais elle laisse échapper sa surprise joyeuse lorsque Stanislas lui écrit qu'il a découvert en Pologne un original admirable de Carle Vanloo, son peintre préféré : « mais si admirable, qu'il enchante jus- « qu'aux gens qui n'ont pas témoigné dans « toute leur vie le moindre goût pour la « peinture. » Il s'agit du Concert du grand

sultan, qui a été gravé par Littret. Mais il a un pendant que le roi désire retrouver : il la prie de s'employer à cette découverte et elle y met en vain tout son zèle, toute sa persévérance. Il lui manifeste sa joie de collectionneur avec une ardeur de néophyte. « J'ai trouvé en même temps « deux Van Huysum parfaits et il me vient « un Rembrandt de Vienne et deux mor- « ceaux de Bruxelles qu'on me dit très « bons. Je me souviens que vous m'avez « promis un ou deux Vernet bien bons, « bien bons. Et voilà comme, petit à petit, « l'oiseau fait son nid ! »

Puis, c'est Pigalle qui reçoit une commande de statues, — des Vénus qu'il excellait à faire. Quant aux tableaux de Vernet, Mme Geoffrin ne les oubliera pas; mais cela ne sera peut-être pas prompt, car il est accablé d'ouvrage.

Du reste, les choses d'art avaient le

don de la préoccuper sans cesse, et ce n'était pas seulement au milieu du cercle du lundi ou, la plume à la main, en correspondant avec Stanislas, que sa pensée s'arrêtait sur les œuvres des artistes qui ont illustré son époque ; partout elle y songeait et, avec sa générosité habituelle, elle se chargeait de combler les vides qui la choquaient dans les collections : c'est ainsi qu'elle trouva l'occasion de faire un cadeau de prix à Piron qui, cependant, n'était guère de ses amis.

George Wille, le célèbre graveur allemand qui s'était fixé à Paris et y tenait un atelier d'où sont sortis Berwic et Muller, venait, en 1755, d'achever la gravure d'une Cléopâtre d'après un tableau de Netscher qui était dans le cabinet du comte de Vence.

Un jour, M^me^ Geoffrin et le comte de Vence vont faire visite à Piron, qui les

conduit dans son cabinet garni de fort belles estampes. M. de Vence constate que Piron ne possède pas sa Cléopâtre, et qu'aucune place vide ne permet de la suspendre, bien qu'elle méritât certainement de faire partie de la collection. — Piron s'excuse, mais laisse entendre qu'on trouve toujours le moyen de placer les belles choses.

Le lendemain, il recevait de Mme Geoffrin un exemplaire de la Cléopâtre, et tout joyeux, le poète lui adressait en remerciement les vers que voici :

L'esprit se voit dans les besoins;
Quoique tout, et milieux et coins,
Fût plein d'estampes et d'albâtre,
J'ai bien placé ma Cléopâtre;
Vos beaux yeux m'en seront témoins.
Certes, il y faisait bien ses soins
Le bienheureux messire Antoine
Quand il fourrageait tant d'appas;
Le saint de son nom, qui fut moine,

Pour eux eût mis le froc à bas,
Et malgré le jeûne et la haire
Et tout le train d'un solitaire
Eût assurément fait le saut
Que tous les diables de Callot
N'ont jamais pu lui faire faire.

Il semble du reste qu'elle ait mis une certaine affectation d'amour-propre, un certain orgueil dans les dons de ce genre qu'elle faisait fréquemment. Il en est un qui a excité la verve de Bachaumont. « M^me Geof- « frin, — dit-il, — est une virtuose très « connue, surtout chez les étrangers, plus « enthousiasmés de son esprit que ses com- « patriotes ; » — et il raconte l'anecdote suivante : en revenant de Varsovie, elle s'arrêta à Vienne, et fut reçue en audience particulière par l'impératrice Marie-Thérèse, qui lui fit visiter son oratoire tout garni de très beaux tableaux. Une place était vide. M^me Geoffrin le remarqua

sans rien dire. De retour à Paris, elle eut occasion d'acheter une très belle Vierge de Carlo Maratto. Elle écrivit aussitôt à l'impératrice pour solliciter l'autorisation de lui envoyer cette toile fameuse, bien digne de remplir le vide qui l'avait frappée. Marie-Thérèse accepta et, en échange, adressa à Mme Geoffrin un magnifique service en porcelaine de Saxe qui fit l'admiration de ses hôtes.

On peut dire de cette femme dont le rôle a été si considérable, qui a occupé une si grande place parmi les esprits les plus audacieux du XVIIIe siècle, que jusqu'à ses derniers jours elle fut dominée par la passion des arts, par la soif de se montrer bienveillante pour ceux qui tenaient alors le pinceau, la pointe ou le ciseau ; mais, il faut bien l'avouer, on voit presque toujours percer chez elle une pointe d'orgueil, un peu de ce désir de

paraître, d'occuper une place à part dans la société de son temps qui a été, nous l'avons vu, la cause déterminante de son attitude dans le monde. Assurément, c'est une pensée d'orgueil qui la décida à employer les voies détournées que nous savons pour attirer chez elle l'élite des penseurs, des écrivains, des artistes qui devaient donner à son salon le renom incontestable dont il a joui dans l'Europe entière. Ce fut encore une pensée d'orgueil qui lui dicta une démarche fort discutée dans son temps.

Nous verrons lorsque nous parlerons du voyage qu'elle fit à Varsovie et des séjours qu'elle dut faire à Vienne en s'y rendant et en rentrant à Paris, qu'à Vienne elle fut reçue par les plus grands personnages de l'empire et que, tout spécialement, l'impératrice-reine lui fit un accueil bienveillant ; elle alla même jusqu'à lui présenter l'archiduchesse Marie-Antoinette, alors

une enfant charmante qui devait, plus tard, monter sur le trône de France.

En 1774, Louis XV étant mort, la dauphine était devenue reine. Avant la mort du roi, Mme Geoffrin ne négligea aucune occasion de se trouver fortuitement en apparence sur le passage de Marie-Antoinette et d'obtenir ainsi de cette gracieuse princesse des preuves du souvenir qu'elle avait pu garder de l'entrevue de Vienne.

Une circonstance se présenta de se faire remarquer d'une façon toute particulière par la nouvelle souveraine, d'être accueillie par elle publiquement, avec la bonne grâce qui lui était habituelle ; Mme Geoffrin se garda bien de la laisser échapper.

C'était en 1775. L'exposition des tableaux au Louvre, le Salon, n'avait lieu que tous les deux ans au siècle passé. Il venait de

s'ouvrir cette année, et contenait des œuvres qui n'eurent pas le grand retentissement de celles exposées à partir de 1781 par David, Bounieu, Ménageot, M^me Vigée-Lebrun, mais qui, cependant, ne manquaient pas de mérite. Le Salon était intéressant.

Lagrenée le jeune exposait l'Hiver, son morceau de réception à l'Académie, et son pendant, l'Été ; — Amédée Vanloo, le Partage de la vie d'une Sultane, quatre toiles commandées, disait-on, par Louis XV et destinées à être traduites en tapisseries pour rappeler des scènes de la vie de M^me Dubarry. — Vien exposait le Miracle de saint Louis et Vénus blessée par Diomède. Lagrenée l'aîné, le Désespoir d'Armide ; Aubry, la Bergère des Alpes, traduction sur la toile de l'un des meilleurs contes de Marmontel ; Vernet, de nombreux morceaux, parmi lesquels,

comme toujours, un calme et une tempête; Casanova, Loutherbourg, des paysages fort goûtés; — Chardin, son portrait au pastel avec l'abat-jour vert sur le front, ses lunettes sur le nez, qu'on peut admirer au Louvre. — Houdon envoyait les bustes de Sully, de Turgot, de Gluck, de Sophie Arnould en Iphigénie; — de Mouchy, le buste de d'Alembert. — On le voit, le Salon valait la peine d'être visité et, la reine désirant s'y rendre, on avait fait fermer les portes au public; les personnes de distinction pouvaient cependant obtenir l'autorisation d'entrer. Mme Geoffrin s'était fait mettre du nombre et, comme on va le voir, elle avait bien ses petites raisons pour cela.

Elle pénétra dans le grand salon du Louvre, alors que la reine était déjà rendue.

Bien qu'elle ne fût pas très âgée, — elle

avait alors soixante-seize ans, — on lui en aurait donné cent, car non seulement elle se tenait courbée, mais son costume la vieillissait beaucoup. Elle était vêtue d'une robe gris de fer et portait sur la tête un bonnet à grand papillon recouvert d'une coiffe noire nouée sous le menton. — C'était le costume qu'elle avait adopté à cette époque de sa vie. — A pareil âge, les femmes réussissent parfois à se rajeunir par les soins qu'elles apportent à leur toilette. M^me^ Geoffrin ne s'arrêtait point à de semblables soucis, et Grimm frappé, comme bien d'autres, par cette simplicité voulue, écrivait en 1776 : « Si milord Ches-« terfield » — (auteur d'un ouvrage traduit en français sous le titre : l'Art de la toilette) — « avait connu M^me^ Geoffrin, « il l'eût citée comme un modèle du genre « de toilette que peut supporter encore « une belle vieillesse. Sa parure est noble

« à force de simplicité, agréable par son « égalité même, et ne laisse apercevoir « d'autre recherche que l'attention scru- « puleuse de dérober aux yeux tout ce « qui pourrait les blesser, et c'est de « fort bonne heure qu'elle a su adopter « cette manière qui lui est absolument « propre. — Toutes les femmes, — con- « tinue-t-il, — se mettent comme la « veille; il n'y a que Mme Geoffrin qui « se soit toujours mise comme le lende- « main. »

Voilà donc cette vieille femme, le visage encadré dans ses coiffes, qui s'avance seule, au milieu de la suite de la reine et des personnages importants qui l'accompagnaient.

Dès qu'elle l'aperçut, Marie-Antoinette se dirigea vers elle et, de son geste le plus aimable, lui montrant Madame qui était à ses côtés : — « Voulez-vous bien, — lui

dit-elle, — que je vous présente ma belle-sœur ? »

La reine présentant Madame à M^me^ Geoffrin, il faut convenir que c'était là renverser singulièrement les rôles ; cette prévenance anormale était bien faite pour gonfler le cœur de celle qui en avait été l'objet, et faire d'elle, pour ceux qui étaient présents, un personnage de haute importance.

Elle avait obtenu plus, sans doute, qu'elle n'avait rêvé ; elle ne dut plus avoir l'esprit assez calme, assez libre pour étudier les toiles qu'elle avait sous les yeux ; elle se retira en témoignant la satisfaction que lui causait cette gracieuseté au-devant de laquelle elle était délibérément allée.

Le souvenir de cette radieuse entrevue était à peine évanoui, qu'une bonne pensée naissait dans son esprit. M^lle^ Louise Vigée, qui avait obtenu au Salon des élè-

ves de réels succès, dont le talent s'annonçait comme devant grandir tous les jours, — ses portraits jouissaient déjà d'un certain renom, — avait exposé à ce Salon, des œuvres qui la faisaient remarquer, présageant presque la célébrité qu'elle devait acquérir plus tard. Mme Geoffrin se présenta chez elle un matin, uniquement pour lui dire les choses les plus flatteuses sur sa personne et son talent. La jeune artiste fut naturellement fort touchée de cette attention, et ne manque point, dans ses Mémoires, de rappeler cette matinale et aimable visite.

Voilà Mme Geoffrin, telle qu'elle était le lundi, entourée de ses artistes aimés, dirigeant elle-même la conversation, appelant la discussion sur les questions d'art les plus élevées et — quel intérêt devait offrir l'échange des idées d'un Boucher, d'un Vanloo, d'un La Tour, d'un Bou-

chardon, d'un Lemoine, sur ces arts, dont ils étaient à cette époque les représentants les plus autorisés ! — excitant l'émulation de chacun par les louanges qu'elle prodiguait à propos, par les légères critiques qu'elle se permettait lorsqu'il le fallait ; augmentant par ses commandes les ressources et le renom de ceux qu'elle avait distingués, trônant au milieu de ce cénacle d'artistes qu'elle régentait, qu'elle présidait avec une sûreté dans les idées, une autorité dans la parole qui la faisaient respecter de tous, véritable Mécène, à laquelle il faut savoir gré d'avoir entretenu le feu sacré des artistes et contribué pour une grande part à la gloire, à la renommée de l'École française du XVIII^e siècle.

Ce côté artistique de sa vie eût suffi, certainement, à faire de M^me^ Geoffrin une des femmes les plus remarquables de son

temps; mais les Lundis étaient destinés à recevoir ceux de qui elle tirait les agréments de sa vie, les joies de son intérieur, les plaisirs de ses yeux, qui pouvaient contempler à leur aise les chefs-d'œuvre partout suspendus. Pour la connaître complètement, pour se rendre compte de l'ascendant singulier qu'elle savait prendre, il faut la voir présidant à ses réunions du mercredi, dirigeant presque les travaux de ces hommes dont les œuvres laissaient attentive, inquiète même, l'Europe entière.

III

Le mercredi était le grand jour, le jour où se réunissaient à cette table hospitalière les hommes de lettres, les philosophes, les étrangers à qui leur nom, leur science, leur talent ou leur notoriété donnaient le droit de désirer y être admis. Jamais leur démarche ne restait sans résultat, et Mme Geoffrin, flattée des recherches dont elle était l'objet, accueillait avec empressement tous ceux qui méritaient de lui être présentés.

Ce jour-là, M. Geoffrin jouait un rôle chez lui : rôle bien petit, bien modeste. Sa femme accaparait en effet l'attention, était le but de tous les regards, de toutes les louanges ; néanmoins, il faut le recon-

naître, il accomplissait très convenablement ses fonctions de maître de maison, et avant d'entrer avec le lecteur dans le salon de Mme Geoffrin, de lui en désigner les hôtes principaux, il n'est peut-être pas inutile de détruire une légende qui s'est accréditée au sujet du mari de cette maîtresse femme.

Lisez l'éloge de Mme Geoffrin par l'abbé Morellet, lisez la correspondance littéraire de la Harpe, lisez l'article que Sainte-Beuve a consacré dans les « Causeries du lundi » à celle qui a présidé le plus célèbre bureau d'esprit du XVIIIe siècle : vous acquerrez la conviction que M. Geoffrin était privé de toute intelligence; que non seulement il n'était pas de taille à tenir tête à celle qui avait consenti à associer sa vie à la sienne, mais qu'il n'était bon qu'à s'effacer devant sa femme, à servir de victime aux amis qui fréquentaient son salon. Les

anecdotes abondent, piquantes, risibles; il était en butte aux plaisanteries d'un goût douteux de la société tout entière et ce qui étonne, c'est que M^me Geoffrin, qui était femme de tact, de bonne éducation, de bon ton, ait pu tolérer que chez elle « ses bêtes » — comme elle appelait ses hôtes, — se permissent de traiter ainsi son mari.

Tantôt on lui faisait lire un ouvrage au rebours, en commençant par le dernier tome, tantôt on lui faisait relire plusieurs fois le même volume, et M. Geoffrin n'y trouvait rien à redire, sinon que l'auteur était un peu obscur ou se répétait trop souvent. Un jour, un habitué de la maison demanda ce qu'était devenu ce vieux monsieur qui assistait régulièrement aux dîners et qu'il ne voyait plus. — « C'était mon mari, — répondit M^me Geoffrin, — et il est mort ! » — On cite cette réplique comme un trait d'esprit — bien misérable,

vraiment ; — et le pire, c'est que tout cela courait le monde, colporté par les fidèles du Mercredi, récompensant ainsi cet honnête homme de l'affabilité avec laquelle il les recevait chez lui.

Mettons, — je le veux bien, — que M. Geoffrin ne fût pas un esprit transcendant ; mettons, — et cela est incontestable, — qu'il ne fût pas à la hauteur des intelligences d'élite qui fréquentaient sa maison, — il est clair que Diderot, d'Alembert, Marmontel, pour ne citer que ceux-là, lui étaient infiniment supérieurs ; — admettons qu'ils aient éprouvé une certaine satisfaction à provoquer de la part de celui qu'ils considéraient comme un être inférieur, — eux dont les pensées allaient planer au milieu des sphères les plus élevées de l'intelligence humaine, — des réponses amusantes par leur étrangeté, risibles par leur manque d'à-propos ; il

était, dans tous les cas, parfaitement apparié avec M^lle Rodet, bourgeoise comme lui, sans instruction comme lui, qui ne devait sa situation dans la société qu'à la persévérance avec laquelle elle s'était frottée aux gens de lettres, alors que son mari, fort ennuyé peut-être de tout ce fatras philosophique et littéraire, faisait contre fortune bon cœur.

Non, M. Geoffrin est mal connu ; ses amis ont donné de lui une idée absolument fausse ; ils en ont laissé un portrait qui est presque une caricature. Un seul homme me paraît l'avoir jugé comme il méritait de l'être — et ce n'était pas un esprit bienveillant, — je veux parler du marquis d'Argenson qui, très lié avec toute la gent philosophique, avait pénétré dans le salon de M^me Geoffrin et pris parfois sa part des agapes du mercredi. Il a vu, il a entendu, il a apprécié, et il a dit ce qu'il pensait de

cet intérieur dont tout Paris s'entretenait.

M. Geoffrin avait eu assez d'intelligence pour faire sa fortune dans une entreprise industrielle qui pouvait offrir bien des dangers ; il avait été un des fondateurs et il était un des principaux actionnaires de la manufacture de glaces du faubourg Saint-Antoine ; à cette époque, c'était faire preuve et de flair et d'audace. Les capitalistes, après les aventures néfastes de la Compagnie des Indes et du Système, n'étaient plus téméraires ; — l'argent ne se montrait pas facilement, on le cachait; et ceux qui avaient échappé aux ruines accumulées par les rêveries de Law n'étaient guère disposés à tenter la fortune sur un coup de dé. — Il l'avait fait, il avait réussi, et Mme Geoffrin trouvait sans doute fort agréable d'user de cette large aisance pour satisfaire ses goûts et sa soif de paraître.

Dans tous les cas, elle avait trouvé en son mari un homme précieux. Si Helvétius, d'Alembert, Diderot étaient des théoriciens de la philosophie, lui, il la pratiquait de la manière la plus terre-à-terre, mais la plus heureuse. La maîtresse de la maison se piquait de bel esprit, il est vrai; un des moyens qu'elle employait pour se faire une brillante réputation était de recevoir à dîner ceux dont le nom était le plus répandu; le bonhomme s'y prêtait de bonne grâce, aimant autant que sa femme eût ce goût-là qu'un autre. Mais, bien qu'il ne parût prendre aucun intérêt aux dissertations qui s'éternisaient en sa présence, bien qu'il ne posât pas une question et ne dît pas un mot, d'Argenson prétend savoir de bonne part qu'il s'en amusait. — Que savons-nous, — ajoute-t-il, — s'il ne les écoute pas même avec un esprit de critique ?

Ce qui est sûr, c'est que chez lui l'ordre ordinaire des choses était renversé. Communément, c'est la femme qui se charge de la dépense journalière; là, c'était tout le contraire, et cet homme qui ne disait mot, ou qui ne parlait que pour servir à table de la façon la plus honnête mais la plus simple, qui n'avait l'air d'être dans la maison que comme un complaisant de Madame et de n'y rien ordonner, passait toutes ses matinées à régler la dépense, à commander les repas, à en dresser les menus. Il grondait sévèrement ses domestiques quand ils avaient manqué à quelque chose et leur prescrivait des lois précises et exactes pour l'avenir. Ses gens tremblaient devant lui, et il ne ménageait pas les reproches à sa femme lorsque, par sa faute, la dépense était trop forte ou que la chère n'était pas assez bonne.

M^me^ Geoffrin était donc libre de se livrer

à ses goûts préférés : son mari lui en facilitait les moyens et, en véritable philosophe, il écoutait les théories, subversives alors, des auteurs de l'Encyclopédie, assez maître de lui pour garder le silence et ne pas froisser par ses contradictions ceux auxquels il donnait l'hospitalité. faut, je le crois, considérer comme absolument fausse la légende venue jusqu'à nous, dont a dû souffrir M. Geoffrin, qui, somme toute, représentait dans ce milieu un peu infatué de lui-même, le bon sens, les idées saines, celles qui avaient généralement cours à son époque, à côté des rêveries troublantes qui commençaient à faire, par le monde, un chemin rapide et effrayant.

Voilà donc M. et M^me^ Geoffrin placés en face l'un de l'autre à cette table à laquelle leurs amis étaient conviés. Quels étaient ceux qui venaient s'y asseoir

D'Alembert occupait la place d'honneur. De tous il était le plus gai, le plus animé, le plus amusant dans sa gaîté, surtout lorsque, plus tard, il se trouva en compagnie de Mlle de Lespinasse, la seule femme que Mme Geoffrin ait admise dans son cercle littéraire.

D'Alembert était vraiment une nature d'élite. Ses matinées se passaient à travailler avec l'ardeur qu'y mettaient alors les hommes de science, véritables savants, que les problèmes les plus ardus ne rebutaient jamais, qui mettaient à les résoudre une constance, une obstination, une volonté énergiques toujours récompensées par le succès. Il avait le savoir aimable, le dépensait à tout propos, pour tous venants, et ses élèves étaient de ceux dont il pouvait s'enorgueillir : Mlle de Lespinasse avait largement profité des leçons que, grâce à leur vie commune, elle recevait

avec prodigalité ; quant à Mme du Châtelet, elle était devenue tellement passionnée pour les sciences qu'à Ferney, sans cesse à la recherche de la solution des équations les plus difficiles ou à l'étude des théories les plus ardues de la mécanique ou de l'astronomie, elle en ennuyait Voltaire qui, avec son esprit endiablé, ne laisse pas de s'en plaindre dans sa correspondance.

Quand d'Alembert avait passé sa matinée à chiffrer de l'algèbre ou à étudier des problèmes de dynamique, il venait se reposer chez Mme Geoffrin. Il y arrivait comme un échappé de collège, prêt à se réjouir de tout, à entraîner tous les convives par sa gaîté débordante, par le ton vif et plaisant que prenait alors son esprit lumineux, si profond, si solide. — On oubliait le savant pour ne plus voir que l'homme aimable, et sa présence suffisait

pour animer ce cercle d'hommes graves.

Mlle de Lespinasse, sans fortune, sans situation, avait associé sa vie à celle de d'Alembert. — Il y a parfois de ces rencontres étranges ! Jean Le Rond, qui devait plus tard rendre illustre ce nom de d'Alembert qui lui avait été donné dans son enfance, le fils abandonné de Mme de Tencin et du chevalier des Touches-Grinon, le nourrisson de la vitrière Rousseau chez laquelle il continua de loger, rue Michel-le-Comte, dans une petite chambre mal éclairée, mal aérée, avec un lit à tombeau très étroit jusqu'au moment où, accablé par une fièvre putride, on dut le transporter dans un appartement plus sain, — rencontra dans le salon de Mme du Deffant une jeune fille que, — coïncidence singulière, — le cardinal de Tencin avait adressée à la vieille aveugle comme demoiselle de compagnie. Or, Mlle de Les-

pinasse était elle-même la fille adultérine de la comtesse d'Albon dont le mari, son père aux yeux de la loi, était bourgeois de Lyon et seigneur de Lespinasse.

Ces deux enfants de l'amour, — suivant l'expression de Marmontel, — se prirent l'un pour l'autre de la plus vive affection, et lorsque M^lle de Lespinasse, chassée par M^me du Deffant qui lui reprochait de recevoir chez elle ses amis, de les détourner de son salon, dut prendre un logement qu'elle put installer avec le mobilier que lui donna la duchesse de Luxembourg, d'Alembert, guéri, manifesta le désir d'aller loger chez elle.

Cette vie commune, — il faut le dire à la louange de tous deux, — ne donna lieu à aucune malveillance; leurs amis déclaraient que rien n'était plus innocent que leur intimité. Aussi fut-elle respectée; la malignité même ne l'attaqua jamais, et la

considération dont jouissait Mlle de Lespinasse, loin d'en souffrir aucune atteinte, n'en fut que plus honorablement et plus hautement établie.

Du jour où elle eut quitté Mme du Deffant et son esclave le président Hénault qu'elle tyrannisait du soir au matin, — car elle dormait tout le jour et ne se levait que vers six heures du soir, — d'Alembert amena Mlle de Lespinasse chez Mme Geoffrin. Elle y était l'objet d'une attention continuelle. Composé étonnant de bienséance, de raison, de sagesse, avec la tête la plus vive, l'âme la plus ardente, l'imagination la plus inflammable qui ait existé depuis Sapho, — dit Marmontel, — elle inspirait à tous le désir de lui plaire, et cela, sans coquetterie, tant sa présence aux dîners du mercredi excitait le vif intérêt des convives.

Diderot avait, lui aussi, sa place mar-

quée; mais M^me^ Geoffrin ne l'aimait qu'à la sourdine, trouvant ses idées trop hardies pour la timidité et la mollesse dont était fait son caractère.

Dortous de Mairan était l'âme douce, sereine et riante de cette assemblée; elle était calme, tempérée, sans passions d'aucune sorte, et il ne s'échauffait un peu, il ne montrait un rayon de joie que lorsqu'il avait reçu d'un certain Père Pérennin son ami des nouvelles de ce qui se passait en Chine où il était.

Marivaux tâchait de se montrer l'homme d'esprit qu'il était; mais il n'inspirait qu'une médiocre confiance. Sa tête était toujours préoccupée; il avait toujours l'air soucieux; il cherchait sans cesse à saisir un trait de caractère, l'étincelle d'une passion qu'il pût transporter au théâtre, et cette contrainte continuelle ne pouvait faire naître la confiance qui

s'établit naturellement entre gens faits pour s'entendre.

L'abbé Morellet représentait la plaisanterie finement ironique et aussi le plus riche magasin de connaissances de toute espèce. Et cependant, malgré cette facilité d'être mordant, jamais homme ne le fut moins. C'était un railleur aimable, un de ceux auxquels Mme Geoffrin témoignait le plus d'affection.

Helvétius arrivait la tête encore fumante de son travail de la matinée. Homme excellent, libéral, généreux sans faste, et bienfaisant parce qu'il était bon, il avait l'âme tout le contraire de ce qu'il a dit, et bien que dans ses ouvrages il se soit efforcé de ne donner aux actions morales d'autre mobile que l'intérêt, personne plus que lui n'était simple, naturel, naïvement sincère et ne se laissait aller avec plus de chaleur au courant de la conversation.

Saint-Lambert, le poète des Saisons, avait longtemps vécu à la cour de Lunéville ; il y avait pris un ton de politesse délicate quoiqu'un peu froide, qui en faisait le causeur le plus exquis de ce petit cénacle.

Thomas, dont les « Eloges » avaient alors tant de succès, était passionné pour la gloire. Un peu timide pourtant, il n'était à son aise, il n'était brillant de lumière, étonnant de fécondité que lorsqu'il se trouvait dans une société intime et peu nombreuse. Il était un des fervents admirateurs de M^me^ Geoffrin et, le 15 décembre 1768, il lui écrivait de Clermont où il avait fait à M. de Monthyon une communication dont elle l'avait chargé :

« — Vous êtes comme ces saints dont « on entend beaucoup parler et que les « dévots aiment à voir de près. On vient « chez vous en pèlerinage de tout pays, et

« la sainte renvoie tout le monde content,
« ce qui n'est pas un petit miracle. J'es-
« père que je viendrai aussi à mon tour
« et dans peu de jours (1). »

Thomas est de ceux qui, en petit nombre, restèrent fidèles au souvenir de leur amie.

Marmontel, qui, dans le début, avait résisté aux pressantes invitations de Mme Geoffrin, avait fini par se laisser vaincre.

Lorsqu'il fut pourvu du privilège du *Mercure*, il dut abandonner sa place de secrétaire des bâtiments auprès de M. de Marigny et quitter Versailles où il était logé.

Mme Geoffrin qui tenait à s'attacher cet hôte de distinction lui offrit un logement chez elle. Il accepta avec reconnaissance

(1) Collection d'autographes de M. Bovet.

en la priant de lui permettre de lui en payer le loyer. Elle consentit à cette condition, et voilà Marmontel installé dans l'hôtel de la rue Saint-Honoré, y vivant tout le jour, descendant de sa chambre haute pour assister aux dîners du mercredi, aux réunions des littérateurs qu'il charmait par la lecture de ces contes moraux composés pour eux ; aux dîners du lundi prenant part aux conversations artistiques, instruit qu'il était des beaux-arts par son séjour à Versailles où il passait des heures entières avec le bonhomme Portail, gardien des tableaux du cabinet du roi installé dans une salle au-dessous de son logement, et même aux soirées, qui réunissaient chez M^me^ Geoffrin une société peu nombreuse mais tout intime, un quadrille d'hommes et de femmes du plus grand monde, assortis à leur gré et réciproquement bien aises

d'être ensemble, — « la belle comtesse « de Brionne, la belle marquise de Duras, « la jolie comtesse d'Egmont, les trois « déesses du Mont-Ida, dont le Pâris était « le prince Louis de Rohan. »

Bref, Marmontel, toujours prêt à se rendre au premier appel, toujours disposé à lire soit un conte nouveau, soit une tirade de tragédie, soit un morceau de « Bélisaire », était devenu indispensable ; il était de fondation au nombre des fidèles, et l'influence que lui donnait le privilège du *Mercure* n'était pas sans lui créer, aux yeux de la gent littéraire toujours assoiffée de réclame et de publicité, une situation prépondérante qui ne nuisait nullement aux succès que lui procuraient son esprit naturel et les qualités de son cœur.

Tels étaient ceux qui formaient le fond des réunions du mercredi, ceux qui ne

manquaient jamais, et que M^me^ Geoffrin était assurée de voir prendre place avec joie à sa table, ceux dont elle appréciait les talents divers, dont elle connaissait les qualités et les défauts, dont elle savait la vie, dont elle réglait à son gré les travaux, dont elle facilitait par ses largesses les succès littéraires, sur lesquels elle avait pris un empire tellement absolu qu'elle les appelait « ses bêtes » et qu'ils faisaient presque partie de sa maison.

Il en était d'autres moins réguliers, passagers, dont elle avait cherché à accaparer pour elle seule la renommée naissante ou déjà établie, mais qui, rebelles à cette discipline qu'elle imposait à ses hôtes, indépendants, effrayés peut-être par les théories étranges, nouvelles, troublantes, qui avaient cours dans cette société, ne venaient qu'à regret, par politesse seulement, et fuyaient le bureau d'es-

prit désillusionnés et ne le cachant pas.

Gentil Bernard, Fusée de Voisenon, l'abbé Raynal étaient de ceux-là. — Plus tard, ils se convertirent à la philosophie et devinrent, les deux derniers surtout, des disciples fervents de l'Église nouvelle. Piron, qui était né pour les joies libres et débraillées, souffrait dans ce salon : ce ton de bonne compagnie, ce défaut d'aises étaient pour lui une véritable gêne. Il sentait qu'il n'y était pas à sa place; il sentait que son esprit fait d'un peu de verve gauloise, dépassait le diapason de cette assemblée raisonnant sur les problèmes les plus élevés, et il écrivait :

« — Je sors d'un hôtel de Rambouillet « où la dame du logis, deux fois la « semaine, donne à dîner à tous les illus- « tres parasites de nos trois Académies, « depuis d'Alembert jusqu'à Marmontel » inclusivement. Nul n'a d'esprit là qu'elle

« et ses amis, du nombre desquels je n'ai « pas, je crois, l'honneur d'être, parce « que jamais je ne bois ni ne mange ail- « leurs que chez moi et que je passe chez « ces Aristippe-là pour un Timon ou pour « un Diogène. En un mot, je ne figure « en ce beau pays-là que comme une « espèce de barbare (1). » Et voyez l'habile femme qu'était M^me^ Geoffrin ! — Elle se rendait bien compte de l'espèce de répulsion qu'éprouvait Piron pour la gravité et le sérieux de ses réunions ; mais elle le savait homme d'esprit ; chez M^me^ de Tencin où elle l'avait entrevu, elle avait constaté que « les saillies et les traits s'entre- « choquaient dans sa tête, partaient invo- « lontairement, se poussaient pêle-mêle

(1) Vente d'autographes du 7 oct. 1854. — Lettre citée par MM. de Goncourt (Portraits intimes du XVIII^e siècle).

« sur ses lèvres ; qu'il ne lui était pas « plus possible de ne pas dire de bons « mots, de ne pas faire d'épigrammes par « douzaines que de ne pas respirer » ; il était l'auteur applaudi, — très applaudi, — de la Métromanie, il était l'ami des demoiselles de Bar et Quinault, il était reçu chez Mme de Mimeure et tout à fait de l'intimité de la comtesse de Carvoisin ; c'était un homme à s'attacher à tout prix, et on se rappelle cette visite qu'elle fit chez Piron en compagnie du comte de Vence ; — on se rappelle qu'elle remarqua dans la collection de gravures qu'avait formée le poète l'absence de la Cléopâtre de Netscher gravée par Wille ; on se rappelle que dès le lendemain elle envoya à Piron un exemplaire de l'estampe. Elle espérait, grâce à ce bon procédé, voir le poète lui revenir, le gai causeur, le conteur spirituel s'asseoir régulièrement à sa table, prendre son rang

parmi ses « bêtes » ; — elle comptait sans l'indépendance et l'amour de la liberté qui caractérisaient l'ami de M^lle de Bar ; elle n'obtint pour tout remercîment de sa prévenance que les quelques vers spirituels que nous avons cités.

Montesquieu, que Fontenelle avait amené chez M^me Geoffrin, ne continua pas, lui non plus, à fréquenter le bureau d'esprit. Il reprochait à la maîtresse du logis une vanité et des prétentions sans bornes. Peut-être n'avait-il pas tout à fait tort, et cette bourgeoise se donnant des airs de grande dame, s'instituant la protectrice, la bienfaitrice des hommes de lettres et des artistes, prêtait bien un peu au ridicule. Le président saisit immédiatement tous ces petits travers, se détacha peu à peu de la maison où il avait été reçu, sans doute à cause de sa grande notoriété, mais eut le tort de répandre dans le public

certaines histoires qui étaient de nature à jeter sur l'hôtel de la rue Saint-Honoré un réel discrédit. — On y portait envie aux gens riches, disait-il ; — les convives s'étaient fait à eux-mêmes une réputation d'esprit usurpée ; Mme Geoffrin se nuisait par ses actions inconsidérées, par son air trop aisé avec tout le monde, et à ce sujet il racontait volontiers l'anecdote que voici :

Un matin, Mme Geoffrin alla voir la duchesse de Chevreuse. Elle était à sa toilette environnée de marchands, de fournisseurs et de tous gens qui se tenaient debout. Elle salua la duchesse, et tout aussitôt, sans même regarder personne, elle tira elle-même un fauteuil, s'assit et entama l'affaire pour laquelle elle était venue. La comtesse de Guiche était présente. Elle avait l'habitude de courir les rues le matin et de faire ses courses en toilette plus

qu'ordinaire; rien ne la distinguait donc de tous les gens de rien qui entouraient M^me de Chevreuse. Choquée du sans-gêne de la bourgeoise, M^me de Guiche tire par la manche une des femmes de la duchesse et lui fait une profonde révérence. La chambrière, en riant, rend la révérence à la comtesse de Guiche, qui lui dit : — « Ah ! tu salues les gens, toi, Adélaïde, tu es polie; tu as été bien élevée. » Jugez de l'embarras de M^me Geoffrin jetant les yeux sur M^me de Guiche, et reconnaissant la faute qu'elle avait commise !

L'anecdote est-elle vraie ? — Elle venait de cette mauvaise langue de Collé qui avait pris en aversion la maison et prétendait s'être défendu le plus poliment qu'il avait pu, des avances qu'on lui avait faites pour l'attirer.

M^me Geoffrin souffrait de se voir ainsi

ridiculisée. Elle souffrit bien davantage lorsqu'en 1767 parut en librairie un recueil des lettres de Montesquieu ; elle y était fort maltraitée. Le grand homme qu'elle avait voulu compter au nombre de ses amis l'appelait : — « la Geoffrin, une « femmelette accariâtre et méchante, — « la harengère du beau monde, — la dame « de charité de la littérature. »

Jugez du bruit qui se fit dans le cénacle, des objurgations qui furent lancées à la mémoire du président. On chercha d'où venait le coup et voici ce qu'on découvrit :

Un certain abbé de Guasco voulut se faire admettre aux dîners du mercredi ; il ne convenait pas à la société habituelle, et Mme Geoffrin refusa de le recevoir chez elle. Cet impudent força la porte, et la maîtresse du logis fut obligée de lui faire un mauvais compliment et de le mettre dehors elle-même par les épaules. L'abbé

ne pardonna pas et se vengea en publiant ces lettres terribles. Les amis de M^me^ Geoffrin eurent le crédit de faire arrêter l'édition, qui avait été imprimée en Hollande. On y mit des cartons, et on supprima les endroits où il était question d'elle. Dans une lettre qu'elle écrivait à l'abbé de Véri à Rome, le 24 mars 1768, elle déclare formellement qu'elle ne s'est point mêlée de cette affaire ; il en faut donc conclure qu'en effet ce sont ses amis qui ont obtenu la suppression des passages qui pouvaient froisser son amour-propre.

Mais l'abbé de Guasco ne désarma point. Le volume ne pénétrait en France que préalablement expurgé ; sa vengeance n'était pas complète. Pour la satisfaire il fit insérer dans la *Gazette de Hollande* une lettre dans laquelle étaient reproduits les qualificatifs et les mots outrageants qu'il

avait dû supprimer, et cela suffit pour que Paris tout entier connût les appréciations de Montesquieu sur celle qui avait la prétention de régenter de son salon le monde des lettrés et des savants.

Le duc de Richelieu faisait de rares apparitions. Presque toujours il était accompagné de l'abbé de Voisenon, et lorsqu'ils honoraient de leur présence un des dîners du mercredi, la conversation prenait une allure inaccoutumée. L'un et l'autre faisaient étalage de leurs bonnes fortunes, contaient leurs récents exploits et arrachaient à Mme Geoffrin cette appréciation qui recevait l'approbation générale : « Ces deux hommes-là ne sont « que les épluchures des grands vices ! »

Voltaire, avant qu'il se retirât aux Délices, avait été conduit dans les salons de la rue Saint-Honoré par d'Alembert et Diderot. Son esprit caustique, sa verve

railleuse y étaient peu appréciés, et lui-même ne trouvait pas dans ce milieu cette admiration constante pour son génie universel à laquelle il croyait avoir droit.

— « Vos acteurs de Paris sont à la glace, « — écrivait-il des Délices en février 1758 « au comte d'Argental. — Nous eûmes « après Fanime des rafraîchissements pour « toute la salle, ensuite le joli opéra « des « Troqueurs » et puis un grand sou- « per. C'est ainsi que l'hiver se passe. « Cela vaut bien l'empire de M^me Geoffrin! » Et comme il avait pu constater à quel point elle était incapable de produire une œuvre quelconque, il écrit au même d'Argental le 8 mai 1758 : — « Vous aurez « bientôt M^me Dubocage, qui revient, « dit-on, avec une tragédie. » — Il ajoute, avec une pointe de malice qui est bien dans son caractère : — « M^me Geoffrin ne donnera-t-elle rien ? »

Elle n'ignorait point l'espèce de dédain que Voltaire manifestait à son endroit ; elle savait en quelle pauvre estime il tenait son bureau d'esprit; mais, quoi qu'il en pensât, elle était de force, malgré tout, à se défendre, et à ces coups de boutoir du philosophe de Ferney elle répondait par cette lettre adressée à Cramer :

« Voltaire, qui est plus fou que jamais, « fait comme les pâtissiers. Il mange les « petits pâtés qu'il ne peut pas vendre. Il a « une troupe à lui pour jouer chez lui les « pièces dont on ne veut point à la comé- « die. On a joué « Rome sauvée » chez lui « et à Sceaux. Il fait le rôle de Cicéron ; « M. de Thibouville fait celui de Catilina. « La pièce a des beautés et pas le sens « commun, comme tout ce que fait Vol- « taire (1). »

(1) Vente d'autographes du 13 juillet 1878.

Cette petite guerre prit fin d'ailleurs : le temps et les événements rapprochèrent les combattants au point de faire naître sinon l'affection, du moins l'estime, qui était, en somme, le seul sentiment qu'ils pussent éprouver l'un pour l'autre.

Les grands jours étaient ceux où l'on recevait des étrangers de distinction. — Est-ce volontairement que M^me^ Geoffrin appela chez elle les hommes les plus considérables de toute l'Europe qui venaient à Paris ? Est-il plus exact de penser que la notoriété qu'avait acquise son salon, l'agrément que l'on savait y trouver au milieu de cette société de gens de lettres dont les noms avaient depuis longtemps franchi les frontières de la France, les attirait ? — Cela est difficile à dire. Quoi qu'il en soit, prince ou ministre, homme ou femme en renom qui de l'étranger venait à Paris séjourner quelque temps

ou fixer sa résidence, ambitionnait d'être invité à l'un des dîners du mercredi et brûlait du désir de voir réunis à table ceux qui dans la littérature, la philosophie jouaient un rôle si considérable.

Ces jours-là, Mme Geoffrin faisait le mot à ses convives : « Soyons aimables, » disait-elle ; elle déployait tous les charmes de son esprit, et d'un bout de la table à l'autre les bons propos animaient le repas ; les théories savantes, les problèmes de la science étaient abordés, discutés, résolus suivant les aptitudes ou les convenances de l'hôte à qui l'on voulait faire fête.

Tous ne sortirent pas de cette académie avec l'enthousiasme qu'on essayait de leur communiquer. Celui qui manifesta son sentiment avec le plus d'aigreur, ce fut Horace Walpole, le maître, alors, des lettres anglaises.

En 1765, il vint à Paris pour la première fois. Voici en quels termes il adressait à Conway le résultat de ses impressions :

« — En tout, je ne voudrais point être « venu ici, car, puisque je suis condamné « à vivre en Angleterre, c'est un soula- « gement que d'avoir vu que les Fran- « çais sont dix fois plus misérables que « nous (1). »

Voilà une boutade peu bienveillante ; cependant, malgré le mépris qu'il manifeste pour la société française, il ne manque pas de se faire présenter dans tous les salons célèbres. Il pénètre successivement chez le duc de Nivernois, chez M^me^ de Rochefort, chez M^me^ du Deffant, chez M^me^ Geoffrin. Voulez-vous savoir ce qu'il

(1) Cité par M. Lucien Peret : le président Hénault et M^me^ du Deffand.

pense des mercredis ? — En 1775 son ami Conway partait à son tour pour Paris. Walpole lui envoie des renseignements sur le monde qu'il y verra : — « Mme du « Deffant déteste les Philosophes : ainsi « n'en parlez pas devant elle.— Mme Geof- « frin et elle sont ennemies ; aussi si « vous y allez, ne lui en parlez pas. Vrai- « ment, vous serez dégoûté de cette « dernière maison dans laquelle se ren- « dent tous les prétendus beaux esprits « et faux savants, et où l'on est en « général très impertinent et dogmati- « que (1). »

Bien qu'empreinte d'une exagération évidente qui laisse percer la déception qu'éprouvaient parfois ceux qui étaient admis à ces séances académiques, il faut

(1) Lucien Peret : le président Hénault et Mme du Deffant.

reconnaître que cette appréciation malveillante s'explique un peu.

Que devait en effet penser un étranger à qui le salon de M^me^ Geoffrin était cité comme le rendez-vous de tout ce que la France possédait alors de grands esprits, de hautes personnalités scientifiques et littéraires; — qui tombait au milieu de ce temple dans lequel la divinité se manifestait sous les traits d'une femme aimable à coup sûr, mais dont l'intelligence ne dépassait pas un niveau honnête, et dont les prêtres occupaient à se louer eux-mêmes ou à s'entr'aduler tout le temps qui n'était pas employé à l'encenser ; — qui, au lieu de discourir agréablement sur des sujets accessibles à tous les esprits, sur des idées qui, partout, étaient acceptées comme des vérités incontestables, l'effrayaient avec des théories nouvelles, des discussions sur des innovations qui de-

vaient bouleverser le vieux monde, discussions religieuses, philosophiques, économiques bien faites pour troubler des âmes qui, tranquillement, vivaient sur le fonds acquis depuis des siècles? — Si c'était là l'élite de la société française, qu'était-ce donc que la France ? — qu'étaient-ce donc que ces grands hommes ?

Cette impression que Walpole manifestait d'une manière si énergique se modifia heureusement plus tard. Lorsque Mme Geoffrin touchait à la fin de sa vie, avec une franchise d'allures, une liberté de plume qui étaient le privilège d'un étranger indépendant et se tenant en dehors de la coterie, il écrivait à ses amis d'Angleterre :

« Mme Geoffrin dont vous avez beaucoup « entendu parler est une femme extraor- « dinaire avec plus de sens commun que « je n'en ai jamais rencontré ; une grande

« promptitude à découvrir les caractères, « à en pénétrer le fond ; un crayon qui ne « manque jamais la ressemblance ; rarement un crayon favorable. Elle attire et « conserve, en dépit de sa naissance et des « absurdes préjugés des Français sur la « noblesse, une cour nombreuse et des « égards. Je n'ai vu de ma vie personne « qui aperçoive aussi vite vos défauts, vos « vanités, vos dissimulations, qui vous « les explique aussi clairement et vous « en persuade aussi facilement. »

Voilà un portrait qui prouve que M^me^ Geoffrin avait su se réhabiliter dans l'esprit de cet étranger prévenu.

Le comte d'Escherny, un citoyen de la libre Helvétie, tout naturellement porté par son éducation première à accepter les théories des philosophes, fut introduit par Diderot chez M^me^ Geoffrin. Nature difficile, caractère entier et dominateur, d'opi-

nions exagérées en philosophie comme en religion même auprès de d'Alembert et d'Helvétius, il ne parvint pas à se faire accepter dans ce milieu un peu surpris de son exaltation.

Si Voltaire écrivait sans cesse : « Écrasons l'infâme », d'Escherny disait : « Le christianisme, je l'ai en horreur ; » et Mme Geoffrin, bien qu'elle se frottât aux libres penseurs du temps, bien qu'elle se cachât pour accomplir les plus simples pratiques religieuses, ne souffrait pas que chez elle on dépassât certaines limites. La critique, assaisonnée des plaisanteries à la mode, soit ; les tirades haineuses et toujours déplacées, jamais. D'Escherny le comprit et se retira. Il employa ses loisirs à essayer en vain de réconcilier Rousseau avec Diderot, à écrire des ouvrages philosophiques et politiques sagement pensés, écrits avec élégance, dans

un style parfois ambitieux, mais bien à lui, et jamais il n'oubliait d'en adresser un exemplaire à M^me^ Geoffrin.

Le marquis Caraccioli, ambassadeur de Naples qui, sous une apparence épaisse et massive, cachait une intelligence vive, perçante et lumineuse, était de ceux dont la présence aux dîners du mercredi était toujours désirée. C'est qu'en effet cet homme d'une laideur étrange se transformait lorsqu'il parlait. Mêlant au français qu'il connaissait mal des expressions hardies et pittoresques qu'il tirait de sa langue naturelle, il était étincelant d'esprit lorsqu'il donnait la réplique à l'abbé Galiani, cet autre Italien à l'intelligence subtile et déliée, qui partageait son temps entre M^me^ d'Epinay et M^me^ Geoffrin. C'était un régal de les voir tous deux aux prises, racontant tous les deux des anecdotes piquantes, d'un sens fin, moral et profond,

avec cette volubilité dans la parole, cette abondance dans le geste, cette sonorité dans le rire qui sont le propre de la race italienne.

« Galiani, le plus joli petit Arlequin « qu'ait produit l'Italie », — dit Marmontel, — « avait sur les épaules la tête de « Machiavel. » Sa face grimaçante était illuminée par deux yeux au regard perçant et ironique ; sa perruque toujours de travers prêtait à rire ; mais lorsque, assis sur une chaise, balançant sa jambe droite que, d'habitude, il croisait sur la gauche, jouant avec sa boîte à tabac, il se laissait aller à discuter les questions d'économie politique que déjà il possédait à fond et sur lesquelles il a laissé des travaux qu'appréciaient fort les Encyclopédistes, il retenait l'attention générale, et ces hommes aux grandes pensées, habitués à envisager de près les hauts problèmes de la

science, le suivaient avec intérêt dans le développement de ces théories humanitaires que Turgot n'avait pas réussi à faire adopter en France.

Ses séjours à Paris étaient fréquents, mais de courte durée. Il le quitta tout à fait pour retourner en Italie et sa corespondance avec M^me^ d'Epinay et M^me^ Necker contient maintes preuves du souvenir que lui avaient laissé les réunions de M^me^ Geoffrin.

« Si Voltaire faisait à présent son *Can-*
« *dide* », — écrivait-il de Naples en 1771 à M^me^ d'Epinay, — « il n'aurait pas ar-
« rangé le dîner des six rois à Venise ;
« il l'aurait placé de fondation rue Saint-
« Honoré, chez M^me^ Geoffrin. »

Et à M^me^ Necker :

« Que fait Thomas, Marmontel, Grimm
« et le reste du bercail ? Me conseil-
« lerez-vous d'écrire à M^me^ Geoffrin ?

« J'en aurais bien grande envie. J'ai peur « qu'elle ait peur de mes lettres. Je suis « si fou ! elle est si prudente ! Cependant « je l'aime, je l'estime, je la vénère, je « l'adore et, si on m'écoutait, j'en par- « lerais toujours. Dites-le-lui au moins et « dites-moi en quel état sont ses Mer- « credis. »

Mais si Caraccioli et Galiani avaient conquis une place importante dans la société des Philosophes, le comte de Creutz était encore, de tous les étrangers qui y avaient accès, celui pour qui, en général, on éprouvait le plus de sympathie.

Gustave-Philippe, comte de Creutz, était, en 1764, ambassadeur de Suède à Madrid. Ami des lettres qu'il cultivait, jeune encore, l'esprit orné d'une instruction prodigieuse, parlant le français comme un Français et presque toutes les

langues de l'Europe comme la sienne, il séjourna quelque temps à Paris en se rendant en Espagne et, comme tous les étrangers de distinction, il désira d'être admis aux mercredis littéraires dont la réputation avait pénétré jusqu'en son lointain pays.

Dès sa première apparition il conquit le cénacle tout entier. Souvent pensif, plus souvent distrait, lorsqu'il fixait son esprit sur un sujet qui lui plaisait, il devenait le plus charmant des convives. Distingué, plein de naturel, l'âme d'une délicatesse exquise, doué de l'amour du beau dans tous les genres, il s'exprimait avec chaleur et sensibilité, laissant à tous l'impression que si jamais homme était né poète, ce devait être celui-là.

Marmontel fut enthousiasmé de cette nature vraiment sympathique et se lia au comte de Creutz par une étroite amitié

Quant à Mme Geoffrin, séduite dès le premier moment, elle faisait part de ses sentiments d'admiration à Voltaire qui, des Délices, lui répondait le 21 mai 1764 :

« M. le comte de Creutz, Madame, était « bien digne de vous connaître ; il mérite « tout ce que vous m'avez fait l'honneur « de me dire de lui. S'il y avait un empe- « reur Julien au monde, c'était chez lui « qu'il devrait aller en ambassade et non « chez des gens qui font des auto-da-fé et « qui baisent la manche des moines. Il « faut que la tête ait tourné au Sénat de « Suède pour ne pas laisser un tel homme « en France ; il y aurait fait du bien, et « il est impossible d'en faire en Es- « pagne. »

Le Sénat de Suède reconnut tous les mérites du comte de Creutz qui, peu de temps après, était nommé ambassadeur à Paris. A partir de ce moment, Mme Geoffrin

n'eut pas d'ami plus affectueux, d'hôte plus assidu, et ses aperçus brillants sur la Suède et l'Espagne, qu'il connaissait si bien, étaient pour tous une source de distractions embellies par la plus brillante élocution.

Grimm, le baron de Gleichen, le comte Schouwalof, le prince Galitzin se rendaient aux mercredis, y apportant, eux aussi, leur contingent d'esprit, de bonne humeur, d'érudition. Les jeunes princes Poniatowski, dont l'un devait devenir roi de Pologne, étaient, de la part de M^me^ Geoffrin, l'objet d'attentions maternelles, qui leur attiraient toute l'affection de ce groupe d'hommes éminents que l'on raillait à Paris sous le nom de « vil troupeau des philosophes », et l'on conçoit sans peine, à lire la liste fort incomplète de ces hôtes de choix, que le salon de M^me^ Geoffrin se soit acquis une réputa-

tion dans le monde, qu'on prît comme un grand honneur d'être admis au nombre de ces « bêtes », sur lesquelles cette femme aimable avait su prendre un tel empire qu'elle les tenait, pour ainsi dire, en lisière.

IV

Pendant toute sa vie et jusqu'à ses derniers moments, Mme Geoffrin fut entourée de l'affection de la plupart de ceux qu'elle avait su réunir autour d'elle. D'Alembert, Thomas, l'abbé Morellet furent, de tous, les plus fidèles.

Marmontel, dont à la longue elle avait reconnu l'âme un peu sèche, qui ne se pliait que difficilement aux exigences de celle dont il avait accepté l'hospitalité, se détacha peu à peu. Il remarqua chez son amie quelque froideur à son endroit. Bien qu'il prétende, en ses Mémoires, que pour valoir à ses yeux ce que l'on valait réellement, il fallait avec elle savoir tenir un certain

milieu entre la négligence et l'assiduité, ne la laisser ni se plaindre de l'une ni se lasser de l'autre et, dans les soins qu'on lui rendait, ne manquer à rien, mais ne rien prodiguer ; bien qu'il dise que les empressements la suffoquaient, il n'avait point remarqué que, jalouse de son empire qu'elle voulait exclusif, elle souffrait de le voir la délaisser pour aller porter en d'autres salons toutes les ressources de son esprit et les primeurs de ses œuvres.

Tantôt c'était chez le fermier général Le Pelletier qu'il allait retrouver Collé et Crébillon le fils, les deux têtes les plus folles du temps ; tantôt c'était chez Mme Filleul qu'il allait souper en compagnie de la comtesse de Séran, alors dans tout l'éclat de sa beauté naissante et de son naïf enjouement ; tantôt il allait à Chénevière, chez Héricart de Cury, où la vue d'une chaumière pittoresque lui inspirait

le charmant conte de la Bergère des Alpes; tantôt il allait chez M^lle Clairon, la superbe comédienne; chez M^me Dubocage qui, sans aucune vanité, voyait gravée au pied de son portrait cette flatteuse légende : *Formâ Venus, arte Minerva*, enfin, chez M^me d'Hérouville qui, alors qu'elle était M^lle Gaucher dite Lolote, maîtresse du duc d'Albemarle, avait fait causer tout Paris.

Ces fréquentes absences de Marmontel laissaient supposer à M^me Geoffrin que, de sa part, il y avait lassitude, et qu'il cherchait ailleurs les distractions du monde qu'il ne rencontrait pas dans ce milieu soumis à sa discipline.

Puis Marmontel, qui avait fort désiré être de l'Académie et l'avait déterminée à user de toute son influence pour l'y faire arriver, une fois admis, n'y mettait jamais les pieds, n'assistait à aucune séance,

s'absentait pendant la belle saison. On lui en faisait des plaintes ; elle s'imaginait qu'il se donnait un tort grave en cédant ses jetons aux académiciens assidus. Il essuyait de vives réprimandes sur ce qu'elle appelait l'inconséquence de sa conduite. Il écoutait ses avis avec une modestie apparente et, le lendemain, il s'échappait de nouveau comme si elle n'avait rien dit. Ses bontés pour lui en étaient refroidies ; la réconciliation s'opérait bien vite : il suffisait d'un dîner où il était aimable pour qu'il reconquît toutes les bonnes grâces de M^me^ Geoffrin ; mais, de ces reproches constants, de ces discussions fréquentes naissaient une gêne dans les relations de tous les jours, une contrainte qui devaient aboutir à une séparation définitive.

Deux causes toutes fortuites amenèrent la rupture.

Un jour qu'il était allé voir Héricart de Cury qui, tout emmaillotté, soignait une attaque de goutte, il le trouva griffonnant sur ses genoux une pièce de vers dont il s'égayait fort, malgré sa souffrance. Cury, qui était intendant des menus plaisirs, avait eu maille à partir avec les gentilshommes de la chambre, en particulier avec le duc d'Aumont, qui s'était acharné contre lui. Il composait une parodie de « Cinna » dans laquelle le duc d'Aumont et d'Argental jouaient un rôle ridicule. La pièce était plaisante, écrite avec une finesse, un esprit pleins d'ironie et, après chaque tirade composée, l'auteur la lisait à Marmontel, qui eut vite fait, grâce aux vers de Corneille qu'il connaissait par cœur, de retenir ceux qui venaient de lui être lus.

Le mercredi suivant il se rend au dîner de M^me^ Geoffrin. On y parlait déjà de

la parodie de Cury, mais on n'en connaissait que les deux premiers vers :

Que chacun se retire et qu'aucun n'entre ici.
Vous, Lekain, demeurez, vous d'Argental aussi.

Marmontel, persuadé que la pièce est comme, la récite tout entière. Dès le lendemain, il était dénoncé au duc d'Aumont comme l'auteur de la satire, et le roi en était informé.

Il eut beau se défendre sans accuser son ami, écrire au duc de Choiseul pour se justifier, avoir avec lui une entrevue, rien n'y fit : il fut conduit à la Bastille où il resta onze jours. Le pire, c'est que le roi lui ôta le privilège du *Mercure* qui fut donné à Lagarde, bibliothécaire de Mme de Pompadour, à la place de l'abbé Barthélemy, qui l'avait refusé par amitié pour Marmontel.

Lorsque, sorti de la Bastille, il rentra

dans sa chambre, rue Saint-Honoré, il fut reçu par M^me^ Geoffrin qui l'accabla de reproches : — « Eh bien !... vous voilà ! « Le roi vous ôte le *Mercure :* cela vous « apprendra à écrire des lettres et à dire « des vers! » Et toute une longue diatribe sur son imprudence et son peu de ménagements pour les grands. Marmontel, après avoir écouté et tâché de se disculper, voyant l'inutilité de ses efforts, prit le parti du silence et, lorsqu'elle eut bien dit tout ce qu'elle avait sur le cœur, il se leva d'un air modeste et lui souhaita le bonsoir.

Dès le lendemain matin, elle était dans sa chambre, s'excusant d'avoir été injuste et cruelle envers lui.

C'était une réconciliation ; mais il la comprenait éphémère. Cependant à la suite du retrait du privilège du *Mercure,* sa situation s'était sensiblement modifiée.

Il perdait 15,000 livres de rente et se vit dans la nécessité de réduire ses dépenses. Mme Geoffrin, mue par ce sentiment délicat qui était en elle et qu'elle appelait son humeur donnante, voulait que son locataire cessât de lui payer un loyer ; elle entendait que, désormais, il habitât chez elle sans bourse délier, se rendant compte que l'auteur de la dénonciation au duc d'Aumont devait être un de ses hôtes, — un hôte d'occasion sans doute, — et qu'elle devait réparer en quelque mesure les conséquences de cette disgrâce. Marmontel la pria de permettre qu'il essayât encore un an de la payer : il voulait voir si ses facultés le lui permettaient, assurant que si ce paiement le gênait, il le lui avouerait sans rougir.

On vivait donc sur ce pied d'intimité froide, un peu contrainte, dont chacun d'eux sentait le lien se dénouer davantage

chaque jour, lorsque contemplant chez lui une estampe de « Bélisaire » d'après Vandyck qui lui avait été donnée et s'étonnant qu'aucun littérateur n'eût encore songé à tirer parti de ce sujet si intéressant, il lui prit envie de le traiter lui-même en prose. Hantée par ce projet nouveau, sa tête travailla, créant les situations, imaginant les scènes qui devaient donner la vie à l'ouvrage. Les chapitres succédant aux chapitres, il en lut des passages à Diderot, en envoya une copie à Voltaire qui lui répondait le 20 décembre 1766 :

« — J'aurai donc « Bélisaire » pour mes « étrennes. C'est là où je trouverai la « philosophie qui me plaît ; c'est là que « tout le monde trouvera à s'amuser et à « s'instruire. »

Et, tout plein du feu de la composition, il en lut un ample extrait dans une séance de l'Académie à laquelle assistait

le prince de Brunswick avec un succès bien fait pour flatter son amour-propre d'auteur.

Malheureusement, « Bélisaire » n'était pas seulement une amplification littéraire, l'amusement d'un esprit délicat ; toutes les grandes questions qui passionnaient alors le monde savant y étaient hardiment traitées ; il y avait surtout une thèse théologique qui pouvait prêter à discussion et des allusions, des applications malignes qui pouvaient permettre de supposer que l'auteur avait pensé à tout autre que Justinien dans la peinture d'un roi faible et trompé. De fait, le roi de Prusse écrivait à Marmontel : — « Je viens de « lire le début de votre « Bélisaire » vous « êtes bien hardi !... »

Il fallait donc éviter d'être censuré par la Sorbonne, condamné par le Parlement ; il fallait obtenir un privilège, toutes

choses difficiles et qui préoccupaient fort Marmontel.

Il s'arrêta à un parti énergique. « Bélisaire » fut imprimé et vendu avant toutes formalités. Trois éditions avaient déjà circulé dans le public avant que la Sorbonne eût eu le temps d'examiner l'ouvrage ; mais, quand il fut entre ses mains, elle le censura sans pitié.

C'est ici qu'apparaît M^me^ Geoffrin avec sa nature timide, inquiète, préoccupée par la crainte de compromettre ou son crédit ou son repos, avec sa prétention formelle de se mêler des affaires de ses amis, d'être leur confidente, leur conseil, leur guide. Marmontel était allé de l'avant sans prendre son avis ; il échappait à son empire, il cessait d'être tenu en lisière, elle ne pouvait le lui pardonner. Elle redevint très froide à son égard. Et puis, à cette époque, elle tournait ostensiblement à la

dévotion ; un auteur censuré ! — pouvait-il encore rester son hôte ?

Pour mettre le comble à tous ses tracas, la Sorbonne fit afficher la sentence de censure à la porte de l'Académie et à celle de l'hôtel de Mme Geoffrin. Elle manifesta quelque peine de loger désormais Marmontel qui, s'en étant aperçu, prétexta son désir d'avoir un logement plus commode. — « Je suis bien fâchée, — dit-« elle, — de n'avoir rien de mieux à vous « offrir ; mais j'espère qu'en ne logeant « plus chez moi, vous n'en serez pas « moins du nombre de mes amis et des « dîners qui les rassemblent. »

La rupture était complète. Marmontel alla prendre gîte chez la comtesse de Séran, et n'assista plus qu'à de rares intervalles aux dîners du mercredi, qui d'ailleurs, nous le verrons, étaient singulièrement déchus dans les dernières

années de M^me^ Geoffrin. Ce fut chez M^me^ Necker qu'il alla désormais, et il y rencontra presque tous ceux qui avaient fait les beaux jours du salon de la rue Saint-Honoré.

A peu près à la même époque, il advint à M^me^ Geoffrin une aventure vraiment désagréable.

Fontenelle, — « Dieu veuille avoir son « âme, s'il en eut jamais, — dit Collé, — « car je crois qu'il a tout perçu par l'es- « prit, et qu'il n'avait point d'âme pour « sentir, » — Fontenelle, après avoir joui pendant longtemps d'une fortune considérable pour un homme de lettres, était mort, laissant un testament par lequel il donnait tout son bien à des parents à l'aise et instituait M^me^ Geoffrin exécutrice de ses volontés dernières.

Or, Fontenelle était le propre neveu du grand Corneille. Pendant tout le cours

de sa longue vie, — il mourait presque centenaire, — il avait ignoré l'existence d'une famille Corneille composée du père, de la mère et de la fille, qui habitait en Normandie et descendait du grand tragique. On la lui avait bien présentée, mais trop peu de temps avant sa mort pour qu'il pût songer à elle, et d'ailleurs, dans son entourage, on regardait tous ces Corneille-là comme des inconnus qui usurpaient ce nom illustre. Ils furent donc fort rebutés, et Fontenelle mourut sans avoir rien modifié de ses dispositions dernières. Des amis de cette famille, touchés de son sort mais mal inspirés, s'intéressèrent à elle et trouvèrent un avocat qui appela Mme Geoffrin en justice pour la faire condamner à restituer la succession à ces héritiers malheureux et qui, abusant de la liberté du barreau, publia contre elle un mémoire injurieux. Mme Geoffrin, très

injustement attaquée, se défendit énergiquement et gagna son procès tout d'une voix.

La situation de la famille Corneille était toujours désespérée ; il s'agissait de lui donner du pain. Titon du Tillet, maître d'hôtel de la reine, Ecouchard Lebrun, alors secrétaire du prince de Conti, s'intéressèrent surtout à la jeune fille. Ils déterminèrent Voltaire à s'en charger et, pendant que les comédiens du roi donnaient à son bénéfice une représentation qui produisait près de 5,000 livres, il la recueillit aux Délices, puis à Ferney.

Lebrun, qui devait devenir le poète lyrique célèbre et acquérir la popularité par son Ode au vaisseau le *Vengeur*, était alors absolument inconnu. Pour recommander à Voltaire cette jeune fille héritière d'un nom si illustre, il lui adressa une pièce de vers qui parut touchante au

grand homme. Il lui répondit le 5 novembre 1760, en le priant de lui envoyer Mlle Corneille qu'il désirait adopter. — « C'est en effet à un vieux soldat de ser- « vir la petite-fille de son général, » — disait-il, et le 12 novembre, pour le remercier, Lebrun lui adressait cette lettre où l'encens de la flatterie est jeté à pleines mains :

« Vous avez fait, Monsieur, ce que « Fontenelle n'a point fait et ce que, peut- « être, il n'a point dû faire, parce que le « bel esprit écarte de la nature et que le « génie en rapproche. Vous avez fait « plus que les grands et les rois, ces illus- « tres ingrats, parce que l'élévation du « rang ne décide point de la grandeur « d'âme. Vous avez senti qu'il y aurait « une espèce de honte à des Français de « laisser dans l'oubli et dans la misère « le nom d'un grand homme qui a si bien

« mérité de la patrie. Vous donnez à tous « les hommes, à tous les siècles un mo- « dèle et des leçons d'humanité. Vous « leur apprenez quels sont les droits et les « devoirs du génie (1). »

Que devait faire Voltaire à la lecture d'un semblable lyrisme ? — Sa vanité flattée devait le porter à tous les dévouements, à tous les sacrifices et, dès ce moment, il s'employa avec une ardeur extrême, — celle qu'il mettait à toutes choses, — à assurer l'avenir de cette enfant. Il la dota et la maria, — elle avait 18 ans en 1763, — à un jeune gentilhomme nommé Dupuits, qui était officier de dragons ; il écrivit à Duclos, alors secrétaire perpétuel de l'Académie française, pour le prier d'informer la Compagnie du mariage qui venait d'avoir

(1) Catalogue d'autographes de M. Bovet.

lieu, et lui demander l'autorisation de signer en son nom au contrat de mariage.

Le 19 février 1763, Duclos lui adressait l'autorisation donnée par l'Académie à son secrétaire perpétuel de signer au contrat de M^lle^ Corneille au nom de la Compagnie, la délégation donnée par Duclos lui-même à Voltaire de signer à sa place. Il accompagnait ces pièces de ces quelques mots : — « On ne saurait trop louer, Monsieur, « ce que vous faites pour M^lle^ Corneille. — « Après avoir signé comme père et bien- « faiteur, vous signerez comme le repré- « sentant de toute la Compagnie (1). »

Et cependant Voltaire ne crut pas avoir accompli son devoir tout entier. Pour constituer à la jeune femme une fortune, il conçut la pensée de commenter les œuvres de Corneille au profit de sa nièce

(1) Catalogue d'autographes de M. Bovet.

et de les faire imprimer par souscription. Cette édition, imprimée à Genève en 12 volumes illustrés de vignettes par Gravelot, parut en 1764.

La souscription réussit au delà de toutes les espérances, si bien qu'en très peu de temps, M^lle Corneille eut cinquante mille livres pour présent de noce. M^me Geoffrin, malgré le mauvais procédé dont elle avait été victime et qu'elle eut la noblesse d'oublier, fut la première à souscrire pour une somme importante, et Voltaire, le cœur plein de reconnaissance, écrivait de Ferney à Dortous de Mairan : — « Je crois, Monsieur, que « vous voyez quelquefois M^me Geoffrin. « Je vous supplie de lui dire combien « M^lle Corneille et moi nous sommes tou- « chés de son procédé généreux : elle a « souscrit pour la valeur de six exem- « plaires. Elle ne pouvait répondre plus

« noblement aux impertinences d'un « factum ridicule, dont assurément « Mlle Corneille n'est point complice. »

Voltaire avait raison : il appréciait très exactement le sentiment auquel avait obéi Mme Geoffrin en apportant à cette souscription une part importante. Les ennuis de toutes sortes que lui avait causés le procès auquel elle avait dû défendre étaient oubliés ; il ne restait plus que l'héritière d'un nom illustre, d'une des gloires littéraires de notre pays, dont il s'agissait d'assurer l'existence, et elle, la providence des gens de lettres, ne pouvait se soustraire à cette obligation morale, qui consistait à apporter une large obole à cette œuvre de bienfaisance. Elle obéissait ainsi à son humeur donnante, et n'était peut-être pas fâchée qu'on sût qu'elle répondait aux injures par des bienfaits.

Plus tard, en 1787, on essaya de produire dans le monde une autre nièce de Corneille. Un avocat obscur, Gault, découvrit au village de Tilly, près de Vernon, une meunière qui s'appelait Marie-Angélique Corneille et prétendait descendre du grand homme au même degré que M^me^ Dupuits. Elle avait soixante-onze ans, était mère de plusieurs enfants, et avait été réduite à une extrême misère par de grandes pertes que son mari avait faites sur les blés. On ajoutait qu'elle avait un esprit naturel étonnant, qu'elle connaissait à fond sa généalogie et qu'elle était nièce à la mode de Bretagne de Fontenelle. L'abbé Aubert s'était dévoué à la fortune de cette pauvre femme ; il avait fait dessiner son portrait, l'avait fait graver par Vangelisty et le vendait au bénéfice de sa protégée. Malheureusement, l'abbé Aubert n'était pas Voltaire, et il

faut feuilleter les Mémoires secrets de Bachaumont pour rencontrer un souvenir de cette autre nièce de l'auteur du « Cid », aujourd'hui complètement oubliée.

Collin d'Harleville joignit ses efforts à ceux de l'abbé Aubert. Il entreprit d'imiter Voltaire, et lorsque Marie-Angélique Corneille fut morte, il se fit le bienfaiteur de l'une de ses filles. Il la recommanda à Mme Le Prince de Beaumont qui l'accueillit chez elle ; il déposa chez Malesherbes les pièces qui concernaient sa famille dans le but de lui faire avoir une pension. Il l'obtint en effet, et il en remerciait le ministre en ces termes : — « Le cœur « bienfaisant de M. de Malesherbes aura « sûrement été touché de savoir que « Mlle Corneille jouit de sa pension et « qu'elle est toujours chez Mme Le Prince « de Beaumont qui a pour elle les égards « dus à son malheur et à son nom. Les

« bontés premières de M. de Malesherbes
« lui ont été d'un heureux présage pour
« le reste de sa vie. Je partage la recon-
« naissance de M^lle Corneille et j'y joins
« une vénération sincère pour tant de ver-
« tus et de bontés réunies ensemble (1). »

Cependant, les dîners du mercredi continuaient d'être aussi suivis que par le passé. Les Philosophes trouvaient toujours chez M^me Geoffrin ce salon hospitalier qui les réunissait à jour fixe pour disserter en toute liberté sur les idées qui leur étaient chères. De ces colloques naissaient des œuvres audacieuses dont la nouveauté et l'imprévu impressionnaient, troublaient même les consciences habituées à vivre sur ces idées anciennes qui faisaient le fond de la morale commune. Helvétius y concevait les théories spécu-

(1) Collection d'autographes de l'auteur.

latives de son livre : « De l'Esprit », qui devait être brûlé par arrêt du Parlement ; Diderot y composait sa « Lettre « sur les aveugles », déclamation sur l'athéisme, dans laquelle Saounderson se perd dans un labyrinthe de raisonnements qui le font aboutir à la négation de la divinité. Il se recommande au Dieu de Clarke, de Leibnitz et de Newton comme les Israélites se recommandaient au Dieu d'Abraham, d'Israël et de Jacob, parce qu'il est dans une situation à peu près semblable, cherchant partout le chemin qui doit le conduire à la terre promise, c'est-à-dire à la vérité : ouvrage plus athée que ne l'était en réalité son auteur, qui écrivait à Voltaire le 11 juin 1749 : « — Je crois en Dieu, quoique je vive « très bien avec les athées. Je me suis « aperçu que les charmes de l'ordre les « captivaient malgré qu'ils en eussent,

« qu'ils étaient enthousiastes du beau et « du bon, et qu'ils ne pouvaient, quand « ils avaient du goût, ni supporter un « mauvais livre, ni entendre patiemment « un mauvais concert, ni souffrir dans « leur cabinet un mauvais tableau, ni « faire une mauvaise action. En voilà « tout autant qu'il m'en faut (1). » Et malgré cet étalage de convictions philosophiques qui constituent la vulgaire sagesse humaine, lorsqu'il était obligé de s'avouer, — se confessant à lui-même, — qu'il avait manqué à l'une de ces règles établies par lui, qu'il s'était laissé aller à rompre l'ordre des choses, qu'il avait perdu toute liberté d'esprit à la suite de chagrins de famille, d'occupations qui dérangeaient ses affaires et épuisaient son temps, ou d'une passion violente qui dis-

(1) Catalogue d'autographes de M. Bovet.

posait entièrement de lui, doutant de l'efficacité de sa panacée scientifique, il s'écriait : — « O Philosophie, Philoso-« phie, à quoi donc êtes-vous bonne si « vous n'émoussez ni les pointes de la « douleur et des chagrins ni l'aiguillon « des passions (1) ? »

Et, malgré ces révoltes momentanées de son esprit, il travaillait à cette Encyclopédie dont d'Alembert et lui étaient les deux colonnes les plus solides. Bravant la censure, bravant les arrêts du Parlement, bravant les critiques, l'animadversion, la haine,— le mot n'est pas trop fort, — que lui attiraient les théories de cette machine de guerre mise au service des doctrines dont il était le propagateur, il rédigeait cet article sur Genève qui soulevait l'indignation et au sujet

(1) Catalogue d'autographes de M. Bovet.

duquel Fréron, l'illustre critique si victimé par Voltaire, écrivait à Palissot en 1758 : — « Sais-tu que ce vil troupeau « d'Encyclopédistes est à la veille d'être « exterminé? — le résident de Genève « s'est plaint amèrement de l'article « Ge- « nève » dans leur dernier volume; on « fait des cartons en conséquence. D'un « autre côté, l'Encyclopédie entière est « dénoncée au Parlement qui va la « faire examiner très sérieusement. Une « nouvelle très sûre et sur laquelle tu « peux compter, c'est que d'Alembert a « quitté absolument l'Encyclopédie (1). »

Diderot, en effet, allait au delà des idées de d'Alembert ; mais surtout, le tapage qui se faisait autour de cet ouvrage contrariait vivement M^me^ Geoffrin. Aimant le repos, nous l'avons dit, n'ayant assem-

(1) Vente d'autographes du 17 mars 1881.

blé chez elle les Philosophes que dans une pensée première de vanité, de gloriole mondaine, il lui déplaisait de voir partir de son hôtel de semblables brandons qui jetaient partout la discorde et discréditaient son salon aux yeux de la cour et de la ville. Depuis quelque temps, elle paraissait assez ennuyée de la société des littérateurs et de leurs tracasseries ; elle les subissait, car il n'était plus possible de les écarter d'une maison dont ils avaient fait toute la renommée ; et cependant, comme personne n'attachait plus qu'elle de prix à l'opinion, n'en saisissait mieux tous les mouvements, ne les suivait avec plus de souplesse, elle était flattée lorsque l'un d'eux venait lui demander son sentiment sur son ouvrage. Helvétius, avant de lancer son livre : « De l'Esprit », n'avait-il pas dit à ses amis : — « Voyons com-« ment Mme Geoffrin me recevra ; ce n'est

« qu'après avoir consulté ce thermomètre « de l'opinion que je pourrai savoir au « juste quel sera le succès de mon livre. » — Néanmoins, je le répète, tant de bruit autour de son nom allait au delà du but qu'elle s'était marqué. Elle avait désiré une notoriété de bon aloi, non point une gloire tapageuse, et Grimm a très exactement dépeint son état d'esprit à cette époque, en disant : — « M^me Geoffrin fait « savoir qu'elle renouvelle les défenses et « lois prohibitives des années précédentes « et qu'il ne sera pas plus permis que par « le passé de parler chez elle ni d'affaires « intérieures, ni d'affaires extérieures, ni « d'affaires de la cour, ni d'affaires de la « ville, ni d'affaires du nord, ni d'affaires « du midi, ni d'affaires d'orient, ni d'affai- « res d'occident, ni de politique, ni de « finances, ni de paix, ni de guerre, ni de « religion, ni de gouvernement, ni de

« théologie, ni de métaphysique, ni de « grammaire, ni de musique, ni en géné- « ral d'aucune matière quelconque. »

C'était bien là la vérité. Sous cette forme plaisante, il peint à merveille ce besoin de repos, cette crainte du bruit, cette horreur de la renommée bruyante que lui avaient faite ses amis et qui la portait à couper court à toute discussion avec ce mot dit sèchement : — « Voilà qui est bien, » — qui fermait la bouche à tout le monde. C'est qu'en effet elle avait été la victime de ses « bêtes », et les libellistes ne l'avaient point épargnée.

Déjà Dorat avait fait jouer « les Prô- « neurs », faible comédie, dans laquelle on crut voir une satire contre le bureau d'esprit de Mme Geoffrin. Il s'en défendit dans l'avant-propos de sa pièce : — « J'ai « voulu, dit-il, à tout le charlatanisme « de l'esprit faux opposer le charme et

« la simplicité du bon esprit ; la solidité
« des vrais principes à ces systèmes éphé-
« mères qui s'en écartent ; au jargon de
« la mode, le langage de la nature, et
« prouver surtout, en dépit des détrac-
« teurs, novateurs, législateurs, que c'est
« au fond d'une âme sensible et droite
« que réside la saine philosophie. »

La défense était faible, il faut l'avouer, et bien que, pour répondre au bruit répandu que sa comédie était une satire personnelle, il l'eût fait imprimer, il resta certain pour tous que « M^me Demonville » était M^me Geoffrin, « Callidès, l'abbé Durcet et Furet » les prôneurs de la rue Saint-Honoré. Tout, jusqu'à la mise en scène, était significatif. Le théâtre représentait un salon; sur le devant deux tables; sur l'une des sphères, sur l'autre des livres, des plans, des compas. — N'est-ce pas d'Alembert qui va jouer le rôle principal ?

N'est ce pas Mme Geoffrin qui parle lorsqu'au 3e acte Mme Demonville s'écrie :

> Mais, que ne dois-je point à notre illustre secte?
> On me cite partout, partout on me respecte.
> Tout l'esprit de la France est ici rassemblé,
> Et j'ai toujours bien dit avant d'avoir parlé.

Personne n'y fut trompé, et dans le public on eut vite fait d'arracher les masques dont se couvraient les acteurs. Mais Dorat, un jeune homme de vingt-six ans, qui sortait des mousquetaires et n'était encore connu que par des héroïdes plus remarquables par les vignettes qui les illustraient que par le talent poétique de leur auteur, était-il à propos de faire grand cas de sa critique ? Lebrun ne disait-il pas de ce jeune poète :

> Phosphore passager, Dorat brille et s'efface :
> C'est le ver luisant du Parnasse !

Le plus sage n'était-il pas d'opposer l'indifférence et le dédain à cette pauvre comédie qui, à grand'peine, avait eu quelques représentations ?

Ce fut à ce parti que s'arrêta la société de M^me^ Geoffrin. On fit le silence autour de la pièce ; on eut l'air de ne l'avoir pas connue, et on n'attacha aucune importance à ce léger coup de vent incapable d'amener la moindre perturbation dans le clan philosophique, assuré du respect qu'il imposait à tous.

On se trompait : la tempête était proche. Elle se déchaîna en 1760, alors qu'Helvétius venait de faire paraître son livre « de l'Esprit ». Dorat, quelque mauvais que fût son ouvrage, avait donné l'exemple : il avait montré que ces gens de lettres n'étaient point si dangereux, qu'on pouvait affronter impunément leurs froncements de sourcils. La leçon ne fut pas

perdue. Le 2 mai 1760, les comédiens français donnaient la première représentation des « Philosophes », comédie en trois actes et en vers de Palissot.

Ce fut un événement. Jamais satire plus amère, plus sanglante, plus cruelle n'avait été autorisée. Il parut évident que la pièce était un ouvrage de commande. On sut que c'était le duc de Choiseul qui l'avait demandée à Palissot. Il était certain qu'il avait fallu des ordres supérieurs pour qu'elle fût jouée ; on apprit que c'était Fréron, l'intime ami de Palissot, qui en avait fait la lecture aux acteurs, qu'ils s'étaient fort récriés, se refusant à jouer une pièce dans laquelle on ne se contentait pas de ridiculiser les travers de certains écrivains, mais on attaquait même les individus. On apprit que Fréron leur avait déclaré avec impudence qu'était inutile de délibérer sur

la réception, que la pièce serait jouée malgré eux, que les comédiens intimidés avaient courbé la tête, et que, seule, M^lle Clairon se refusa de prendre part à ce qu'elle appelait un acte honteux.

Tout cela, répandu dans le public, avait excité la curiosité. Jamais on ne vit à la Comédie-Française un concours de monde aussi prodigieux. C'était une presse, une foule, une fureur dont il n'y avait point eu d'exemple, et les ouvrages de Corneille, de Racine, de Molière, de Crébillon, de Voltaire n'avaient jamais fait autant de bruit.

Jugez de l'émoi dans le camp des Philosophes ! — Jugez de l'état dans lequel devait être M^me Geoffrin !

La pièce était une satire du livre de « l'Esprit » ; c'était Helvétius qui était mis au théâtre avec une cruauté inimaginable. Diderot et les autres Encyclopédistes

n'étaient que des personnages accessoires.

Il est de fait que l'ouvrage d'Helvétius attaquait une religion dont, à cette époque, on sentait que dépendait la sûreté de chacun; qu'il rompait les liens les plus respectables de la société de son temps, ce qui faisait dire à Collé, qui pourtant n'était pas tout à fait du parti de la cour :

« — Eh ! de grâce, Monsieur, laissez-« nous des illusions si chères et qui font « notre bonheur ou, par pitié, donnez-« nous, à la place, des réalités qui puis-« sent nous dédommager des plaisirs « illusoires, mais divins, que vous vou-« lez nous ôter. » — Et c'était là, il faut le dire, le sentiment général. Helvétius était un précurseur; il venait en son temps puisque ses théories et celles de ses amis ont été la base de l'édifice dans

lequel s'est installée une société nouvelle. Pouvait-on le conprendre à cette époque ? Assurément non. Les esprits n'étaient point encore préparés à recevoir cette semence; elle tombait sur un terrain mauvais où il lui était impossible de germer, et d'ailleurs ne disait-on pas que lui-même n'était pas persuadé de la vérité des principes qu'il voulait établir dans son livre, ou que du moins s'il l'était, c'était à force de s'échauffer la tête ? — N'était-il pas un parfait galant homme, qui avait, qui suivait tous les préjugés qu'il tâchait de détruire? Ce philosophe qui était le meilleur des maris, le père le plus sensible, l'ami le plus généreux, dont le cœur et les actions avaient toujours été en contradiction avec la morale qu'il enseignait, se montrait-il bien convaincu de la réalité de son système métaphysique lorsqu'il disait : — « La poésie est actuellement passée

« de mode ; c'est la philosophie seule qui « donne aujourd'hui la célébrité ? » — N'indiquait-il pas ainsi qu'il avait choisi le moyen qui lui semblait le plus sûr pour arriver à cette notoriété qui était l'objet de tous ses désirs ? — Il y avait donc un moyen de critiquer sur le théâtre le livre d'Helvétius, c'était de s'attaquer aux théories, de les ridiculiser ; Palissot choisit une autre voie : il mit en scène la personne même de l'auteur, il l'outragea de façon cruelle : tout le monde en convenait, tout le monde le blâmait d'avoir poussé à ce point extrême ce que l'on appelait son improbité littéraire. Il n'en est pas moins vrai que lorsque, dans cette pièce bâtie sur le plan défiguré des « Femmes savantes » de Molière, on voyait Helvétius et les philosophes livrés, sur le théâtre, au ridicule et à l'indignation publique, lorsque, sous le nom de Dorditius, on devi-

naît l'anagramme du nom de Diderot, lorsqu'on voyait J.-J. Rousseau représenté par le valet Crispin arriver à quatre pattes sur la scène, le public était impressionné ; les pères de famille applaudissaient de très bonne foi ; les honnêtes gens de la robe n'étaient point fâchés de voir cette satire mordante tomber sur des hommes dont les opinions menaçaient de tout renverser, et beaucoup de gens du monde qui, sans être dévots, étaient croyants, outrés des injures que contenaient à leur adresse les ouvrages des encyclopédistes, se croyaient vengés par le succès de la pièce.

A partir de ce moment, la guerre était allumée ; les représailles ne tardèrent pas à se produire. Les Philosophes comptaient quelques bonnes plumes, — l'abbé Morellet entre autres, qui joignait à beaucoup d'esprit naturel une tête chaude

et un style mordant. Il se chargea de répondre à Palissot, et il le fit en écrivant « la Préface de l'auteur des Philosophes », libelle dont la malignité et la noirceur déchira les protecteurs de Palissot et fit conduire à la Bastille l'abbé, un brave officier de l'Encyclopédie, disait Voltaire, qui a été fait prisonnier à sa première affaire.

Le Franc de Pompignan, l'un des chefs du parti anti-encyclopédiste, adressa en réponse un « Mémoire au Roi », dans lequel il prit violemment Voltaire à partie. Celui-ci, qui avait bec et ongles, cribla Pompignan de petits vers qui le forcèrent à quitter Paris, et à se retirer dans ses terres, d'où il ne sortit plus.

Enfin, pour accentuer encore cette guerre littéraire qui avilissait les gens de lettres et déshonorait presque le salon de M^me^ Geoffrin, les comédiens français

donnèrent le 26 juillet 1760, — deux mois après « les Philosophes », — la première représentation de « l'Ecossaise », comédie en cinq actes et en prose, que l'on attribua à Voltaire, mais qui paraît être de Diderot. Du reste, quel qu'en soit l'auteur, il n'eut pas lieu d'en tirer gloire. La pièce est indigne de l'un et de l'autre, tant elle est mal construite, tant l'intérêt est faible, tant les personnages sont froids, tant le dénouement est pitoyable.

Il semblait que cette pièce détestable dût tomber dès le premier jour sous le dédain du public : — elle eut un succès considérable, et ce fut un seul personnage qui fit sa fortune. Fréron y jouait un rôle sous le nom de Frélon, rôle odieux, rempli des personnalités les plus cruelles. Mais on avait applaudi Helvétius bafoué sur la scène ; il fallait prendre une revanche : les ennemis du journaliste, les amis

de Voltaire, les Encyclopédistes battirent des mains à chaque injure qui s'abattait sur Fréron, et ce n'était pas le parterre seulement, c'étaient les spectateurs des balcons, des loges, toute la salle, en un mot, qui applaudissait avec frénésie au martyre du malheureux pamphlétaire qui, les larmes aux yeux, dévorant en silence l'affront qui lui était fait, assistait à cette représentation assis aux côtés de M. de Malesherbes.

C'en était trop : on comprit qu'il fallait mettre un terme à ce débordement d'injures qui transformait le théâtre en véritable arène de pugilat. Les gentilshommes de la chambre, les censeurs arrêtèrent impitoyablement tout écrit, toute pièce de comédie qui aurait pu faire revivre la querelle.

En novembre 1760, on annonça la représentation d'une comédie intitulée :

« le Fat puni ». Le parterre crut comprendre que le personnage joué était Le Franc de Pompignan et applaudit avec vivacité à cette annonce. Dès le lendemain, la pièce était retirée.

Palissot, qui ne désarmait pas et conservait contre les Philosophes toute la haine ardente qui l'avait animé, crut le moment venu de renouveler ses attaques. Il fit mettre au théâtre « l'Homme dangereux », comédie en trois actes et en vers. L'homme dangereux, c'était encore un Encyclopédiste; mais il eut soin de glisser dans la pièce un personnage dont tout le rôle consistait à le dénigrer lui, Palissot, de manière à laisser croire que ce nouvel ouvrage était une vengeance des Philosophes. Il comptait le faire représenter sans nom d'auteur et, après le succès qu'il escomptait, dire à ses ennemis : Cette pièce que vous croyez faite contre moi,

c'est moi qui en suis l'auteur ! » Cette combinaison fut promptement découverte par l'abbé de Voisenon. Il sut que la pièce était de Palissot, qu'elle contenait de nouvelles attaques contre les Philosophes, et ne se fit point faute de divulguer le calcul un peu machiavélique de l'auteur. Mme Geoffrin s'adressa à M. de Sartines, lieutenant général de police, auprès de qui elle jouissait d'un certain crédit, et obtint aussitôt que « l'Homme dangereux » fût retiré du théâtre.

Tout ce tapage, toutes ces critiques, toutes ces injures tourmentaient fort Mme Geoffrin. Le calme de sa vie, ce calme qu'elle avait rêvé, auquel elle attachait un si grand prix, s'en trouvait atteint et, il faut bien le dire, elle en était arrivée à trouver que ses « bêtes » étaient fort incommodes. Quoi ! toujours du bruit ! toujours des attaques violentes, passionnées ! —

Tantôt c'était Fréron qui, dans son « Année littéraire », mordait à belles dents « la clique philosophique », quitte à être mordu à son tour par Voltaire ; tantôt c'était Linguet, l'avocat chassé de son ordre, qui de Bruxelles où il s'était réfugié, faisait paraître un nouveau journal imprimé, — disait-il — dans le puits de la Vérité. — La vérité et Linguet ! voilà deux noms bien étonnés de se trouver ensemble, — écrivait la Harpe ; et, comme de raison, il y renouvelait ses invectives contre d'Alembert et M^me^ Geoffrin. Avec les ouvrages des Philosophes, avec la manifestation publique et bruyante de leurs théories si audacieuses, la paix avait disparu.

Que ne s'en prenait-elle à elle-même ! — Elle était la véritable cause de ce déchaînement, et bien que M^me^ de la Ferté-Imbault fît parfois à sa mère des obser-

vations sur la mauvaise renommée que lui attiraient ses hôtes habituels, bien qu'elle cherchât à lui faire comprendre combien il était peu séant de passer dans le monde pour le soutien de cette secte compromettante, elle se heurtait à un parti pris qui l'étonnait, ne soupçonnant nullement ce qu'elle découvrit à la mort de Mme Geoffrin. C'était elle qui subvenait aux frais nécessités par ces publications coûteuses. Rien que pour aider à l'impression de l'Encyclopédie, elle avait dépensé trois cent mille livres. Sans elle, sans cette subvention considérable, cette immense publication, cet énorme ouvrage scientifique ne paraissait pas ! — Il semble donc qu'elle eût dû, mettant en pratique les idées soutenues avec tant d'ardeur et de talent par ses amis, s'élevant au-dessus des préjugés du monde, foulant aux pieds le qu'en-dira-t-on, accepter philosophiquement tout le

tapage qui se menait autour d'elle. Elle devait le prévoir, s'y attendre et n'en avoir par conséquent aucune surprise, aucun ennui. Singulière inconséquence ! Elle en souffrait cruellement, au point d'en être devenue timide, de laisser voir les préoccupations qu'elle en éprouvait, de manifester à ses hôtes son mécontentement, de manière aimable, il est vrai, discrète, je le veux bien, mais très apparente néanmoins.

Elle cherchait à les retenir, à les empêcher de pousser à l'extrême l'opposition qu'ils faisaient ouvertement soit au ministère, soit aux opinions régnantes. La politique surtout, avait le don de l'irriter, et nos philosophes ne se faisaient point faute de critiquer les décisions arrêtées par les conseils du roi, à une époque surtout où les événements avaient poussé la France à déclarer la guerre au roi de

Prusse qu'ils appelaient : leur cher Frédéric. Elle en était alarmée. Chez elle, elle parvenait bien à contenir ces humeurs brouillonnes. Un mot suffisait pour rappeler à l'ordre ces imaginations échauffées ; mais elle voyait qu'ils attendaient avec impatience l'occasion d'aller fronder ailleurs tout à leur aise.

Quand d'Alembert la quittait, que Raynal, l'abbé Morellet, Marmontel se levaient avec lui : « — Je parie, disait-« elle, que vous allez aux Tuileries faire « votre sabbat, et que M. Turgot ou l'abbé « Bon vous y attendent !... Je ne veux « pas que vous vous en alliez ensemble. » Elle en gardait un, puis se ravisant : « — Bon ! que je suis sotte !... Je ne « gagne rien à vous retenir ; il vous « attend sûrement au bas de l'escalier. » Cela était vrai : on lui en faisait l'aveu, et tous de rire, excepté Mme Geof-

frin, toujours mécontente de cette opposition tapageuse.

Quand ce n'était pas Turgot qui les attirait, c'était chez M^me^ de la Ferté-Imbault qu'ils allaient en toute liberté épancher leur haine contre le pouvoir.

Femme étrange, d'une gaieté brusque et bruyante, nous l'avons dit, M^me^ de la Ferté-Imbault, qui était fort sourde, s'était fait une existence singulière en se donnant pour folle. Elle jouait son rôle avec une telle perfection que les sots s'y laissaient prendre, tandis que les gens d'esprit avec qui elle vivait y trouvaient des instants qui faisaient leurs délices. Elle appelait cela : « mettre son domino ». De temps en temps elle le soulevait pour montrer adroitement les coins les plus intéressants de sa figure naturelle et, mêlant la vérité aux extravagances, elle savait faire aimer et respecter sa folie. N'est-ce pas d'elle

que l'abbé Galiani disait à Mme Necker : « Elle m'aime et je l'aime comme les « anges s'aiment. » — Et cependant, après la mort de Mme Geoffrin, le même abbé Galiani semblait avoir fait un retour vers le passé et mis une sourdine à cette grande affection : — « Ah ! que j'avais « bon nez ! — écrivait-il en 1778 à « Mme d'Epinay, — de m'être refusé à « placer ma tête dans la collection de « feu Mme Geoffrin ! Dieu sait comment « Mme de la Ferté-Imbault m'aurait éti- « queté. Je gage qu'elle y aurait mis : « *Galiani, célèbre par sa perruque tou-* « *jours de travers.* — Votre amitié aurait « ajouté à cette épitaphe : *et sa tête* « *jamais de travers.* Mais les écono- « mistes auraient effacé cette addition. »

Il est vrai qu'à cette époque Mme de la Ferté-Imbault venait de chasser de l'hôtel de la rue Saint-Honoré toute la clique

philosophique ; et cette expression dont elle se servait alors que, dans un accès de dévotion, elle avait soustrait sa mère à l'influence des athées, pouvait faire craindre à Galiani d'être compris dans ce vil troupeau.

Qui se rappelle aujourd'hui que le salon de M^me^ de la Ferté-Imbault a été le centre d'une opposition railleuse au chancelier Maupeou et au Parlement auquel il a laissé son nom ? — C'est elle qui, à l'instigation du marquis de Croix-mare, — le beau marquis, — avait fondé l'Ordre des Lampons et Lanturelus, aimable Académie, au sein de laquelle on dépensait avec prodigalité l'esprit le plus mordant, la raillerie la plus fine et la plus piquante contre le chancelier qui, du reste, ne s'en émouvait guère. Croix-mare s'établit lui-même grand maître de l'Ordre ; M^me^ de la Ferté-Imbault, nommée

d'abord grande maîtresse, fut ensuite élue reine par tous les habitués de sa maison qui avaient pris part à la nouvelle institution, et la « Souveraine de l'Ordre incom-« parable des Lanturelus, protectrice « des Lampons, Lampones, Lamponets », délivrait des brevets scellés d'un sceau à son effigie.

De ce salon partaient à tout instant les chansons les plus alertes, les vaudevilles les plus spirituels, les mots les plus acérés, dont tout Paris s'amusait fort. La mode exigea qu'on fît partie de l'Ordre, et l'on vit des souverains briguer l'honneur d'y être admis. Catherine II recommanda aux seigneurs russes de se faire recevoir Lanturelus, titre qui fut conféré au fils de la czarine et aux princes qui habitaient alors Paris.

Mais il ne faudrait pas croire que le parti de la cour, les amis du chancelier

restassent muets, baissant pavillon devant cette avalanche de quolibets ; il suffit de feuilleter le chansonnier de Maurepas pour s'assurer que la réponse suivait l'attaque de près.

Lisez ce portrait de la Souveraine de l'Ordre :

Sans doute elle a de l'esprit ?
Ecoutez ce qu'elle dit :
Elle parle comme un livre
Composé par un homme ivre.

Quel philosophe aimez-vous ?
Elle les possède tous.
Loke, Aristote ou Malebranche,
Elle les a tous dans sa manche.

Elle travaille, dit-on,
Sur le vide de Newton
Avec d'autant plus de zèle
Qu'elle l'a dans sa cervelle.

Voilà un échantillon des aménités qui s'échangeaient entre adversaires et amis du chancelier Maupeou. Par respect pour

le lecteur, évitons de citer les grossièretés qui, trop souvent, faisaient le fond de ces couplets que le recueil de Maurepas nous a conservés.

C'était dans ce milieu, bien étranger à leurs idées, que les Philosophes se rendaient parfois. Ils savaient l'aversion profonde que Mme de la Ferté-Imbault manifestait pour leurs théories, mais ils savaient aussi que le titre d'amis de Mme Geoffrin leur ouvrait toutes grandes les portes de ce salon où se réunissaient tous ceux qui faisaient profession d'être les irréconciliables ennemis du chancelier Maupeou et de ses réformes. Ils joignaient leur esprit à celui des grands de la cour, prenaient leur part de ces critiques si plaisamment tournées et se distrayaient, pendant un moment, des heures solennelles passées dans le salon de la rue Saint-Honoré.

Celui dans les écrits duquel revit le mieux la physionomie des réunions du mercredi, c'est l'abbé Galiani, cet Italien plein d'esprit qui, après quelques années passées à Paris, avait rejoint son pays natal, conservant pour la France et les amis qu'il y avait laissés un souvenir vivace qui se trahit à chaque ligne dans sa correspondance. Il avait joui, un peu en égoïste, des charmes de la réunion de ces hommes de haute intelligence ; il avait été un peu l'enfant gâté de M^me^ Geoffrin et, malgré la reconnaissance qu'il avait conservée de son accueil aimable, la malignité chez lui reprend tout son empire, il se plaît à montrer les travers de ce que dans le monde on avait appelé : le Bureau d'esprit.

Il la connaissait bien, M^me^ Geoffrin ! Il savait par quels petits défauts elle péchait, par quelles réelles qualités elle était atta-

chante. Il la juge comme la jugeait Marmontel qui, admis dans son intimité, presque dans le va-et-vient de sa vie journalière, a laissé d'elle un piquant portrait. Ils se rencontrent tous deux sur un point qui est une des particularités de ce caractère singulier « tout en demi-teintes et en « nuances, difficile à saisir et à peindre. » « Elle était bonne, mais peu sensible, « — dit Marmontel, — bienfaisante, mais « sans aucun des charmes de la bien- « veillance, impatiente de secourir les « malheureux, mais sans les voir, de « peur d'en être émue. » — Galiani accentue ce trait tout particulier, cette sorte de sécheresse de cœur, et c'est à Mme d'Epinay qu'il écrit en 1769 : — Mme Geof- « frin a le tic de détester tous les mal- « heureux, car elle ne veut pas l'être, « pas même par le spectacle du malheur « d'autrui. Cela vient d'une belle cause :

« elle a le cœur sensible ; elle est âgée,
« elle se porte bien, elle veut conserver
« sa santé et sa tranquillité. D'abord
« qu'elle apprendra que je suis heureux,
« elle m'aimera à la folie. »

Il la connaissait si bien que, retiré à Naples, il évite de lui écrire, tant il a deviné dans son accueil gracieux une pointe de satisfaction personnelle, d'égoïsme, qui lui déplaît. Elle l'appelait : « ce monstre d'abbé ! » Le mot paraît l'avoir piqué au vif ; il le répète souvent. Elle lui écrit en 1772, et lui, d'en faire part à M^me^ d'Epinay :

« M^me^ Geoffrin m'a adressé un article
« d'une lettre extrêmement touchant. Si
« elle m'avait vu pleurer d'attendrisse-
« ment, elle m'aurait donné un certificat
« comme quoi je n'étais pas aussi mons-
« tre qu'on le disait. » — « Me conseillez-
« vous d'écrire à M^me^ Geoffrin ? — de-

« mande-t-il à Mme Necker. — J'en aurais « grande envie ; — j'ai peur qu'elle ait « peur de mes lettres. » — Et comme elle veut à toute force faire revivre ces relations interrompues par l'absence de l'abbé, qu'elle lui écrit une deuxième fois, il lui répond enfin, dans son style spirituel, léger, aiguisé d'une pointe d'ironie :

« Madame, oh ! pour le coup, je serais « un monstre d'ingratitude et de cruauté « si je ne vous écrivais pas. M. Béranger « (chargé d'affaires de France à Naples) « est arrivé ; il m'a tant parlé de vous, « je lui en ai tant parlé de mon côté, il « m'a dit que vous m'aimiez si fort, que « vous l'aviez chargé de m'en assurer, « que j'ai enfin dit en moi-même : Voilà « le temps arrivé que je puis enfin écrire « à ma chère Mme Geoffrin, et qu'en rece- « vant ma lettre, elle sentira moins le

« regret de m'avoir perdu que le plaisir « de m'avoir retrouvé. »

Puis il se peint lui-même, au naturel, tel qu'il était au milieu de cette société choisie, avec son sans-gêne, avec aussi son bavardage spirituel :

« Me voici donc tel quel, toujours l'abbé, « le petit abbé, votre petite chose. Je suis « assis sur ce bon fauteuil, remuant des « pieds et des mains comme un énergu- « mène, ma perruque de travers, parlant « beaucoup et disant des choses qu'on « trouvait sublimes et qu'on m'attri- « buait. Ah ! Madame, quelle erreur ! « Ce n'était pas moi qui disais tant de « belles choses ; vos fauteuils sont des « trépieds d'Apollon et j'étais la sibylle. « Soyez sûre que, sur les chaises de « paille napolitaines, je ne dis que des « bêtises. »

Ne semble-t-il pas vraiment, lorsqu'on

lit cette lettre écrite avec l'esprit et l'enjouement qui lui étaient naturels, qu'on entende l'abbé, — les sujets sérieux épuisés, la conversation s'égarant au gré de l'imagination de chacun, — vagabonder tout à son aise, donner un libre essor à ses idées parfois extravagantes, forcer Mme Geoffrin à prononcer son fameux « Voilà qui est bien », ce *Quos ego* amical qui suffisait à calmer toutes les intempérances de langue. Ne semble-t-il pas qu'on le voie tout petit, tout frétillant, tout grimaçant, avec sa perruque de travers, provoquant le rire joyeux de ceux qui l'écoutent, qui font trêve à leurs hautes pensées pour s'égayer un instant aux saillies du spirituel Napolitain ?

C'est qu'en effet les mercredis n'étaient pas entièrement consacrés aux discussions sérieuses, aux théories transcendantes. N'oublions pas qu'on y était toujours

entre hommes ; la seule femme admise, M^lle de Lespinasse, était d'âge à ne se point trop effaroucher de certaines gauloiseries qui parfois résonnaient, excitant de francs éclats de rire.

Ecoutez cette conversation entre Madame Geoffrin et l'abbé de Voisenon, grand coureur de ruelles :

« — L'abbé, vous restez à souper?

« — Non, Madame ; il m'est impossible « d'accepter ce soir.

« — Mais...!

« — J'ai des affaires.... indispensa- « bles.

« — Des affaires?... Vous?... C'est « donc un rendez-vous?

« — Peut-être.

« — Oh ! bien, l'abbé, vous n'irez « pas. Je suis trop votre amie pour le « souffrir. Votre santé !... Allons ! « vous n'irez pas.

« — Mais, j'ai promis ! » — fait Voisenon après quelques moments d'hésitation. « — Il faut donc que j'écrive ! »

« — Oui, sans doute, écrivez. »

Et l'on apporte immédiatement tout ce qu'il faut pour écrire. L'abbé demeure quelque temps embarrassé, comme un homme qui ne sait ce qu'il doit faire.

« — Eh bien ! pourquoi n'écrivez-vous « pas ? »

Il hésite encore. Enfin, pressé de répondre :

« — Ce n'est pas la peine que j'écrive. « Je m'étais douté qu'il ne me serait « guère possible d'aller à ce rendez-vous, « et ma lettre est écrite. »

Il la tire de sa poche et la fait porter aussitôt. Et tout le monde de rire (1).

(1) Correspondance littéraire de la Harpe.

Cela n'est pas bien grave, — allez-vous dire, — et je suis de votre avis. Aussi bien, les mercredis étaient relativement sages ; mais les lundis, surtout lorsque Vernet et Boucher transportaient chez M^me Geoffrin leurs scabreuses histoires, avaient une tout autre allure. C'est alors qu'elle prenait un air contrarié, qu'elle pinçait ses lèvres avec une petite moue de mauvaise humeur que l'on connaissait bien, et qui suffisait pour arrêter à temps les propos licencieux de ces impitoyables conteurs.

Entre gens de lettres, les plaisanteries étaient d'un goût plus raffiné ; elles ne se ressentaient pas des mœurs des modèles, des libertés de l'atelier. M^me Geoffrin était d'ailleurs bien obligée de les tolérer, de boucher parfois ses oreilles ; si elle n'eût pas eu ce bon esprit, elle eût fait fuir tout son monde, comme il arriva à M^me Dubo-

cage, d'une humeur douce, triste, froide, polie, qui laissait régner dans son salon un ton sérieux, réservé, provoquant l'ennui, et en chassait même ses amis les plus disposés à supporter sans se plaindre le lourd sommeil auquel ils succombaient malgré leurs efforts

V

Ce fut en l'année 1766 que Mme Geoffrin vit sa renommée grandir et devenir presque européenne ; ce fut en cette année qu'elle put constater avec une satisfaction d'amour-propre bien légitime, que tout Paris s'occupait d'elle, que les souverains étrangers eux-mêmes ne dédaignaient pas de s'inquiéter des faits et gestes de l'humble bourgeoise.

Ce fut, en effet, en 1766, qu'elle accomplit son voyage en Pologne auprès du roi Stanislas-Auguste et, je dois l'avouer, c'est à cette période de son existence que cette femme célèbre est vraiment attachante ; elle manifeste en cette circons-

tance une chaleur de sentiments, une bonté de cœur, un attendrissement de l'âme qui, jusqu'ici, semblaient lui avoir fait défaut.

Cette visite à Varsovie a été précédée et suivie d'une longue correspondance avec le roi, heureusement conservée, et que M. le comte de Mouy a publiée, en la faisant précéder d'une remarquable étude sur Mme Geoffrin.

Il faut la lire tout entière, cette correspondance, pour bien comprendre ce qu'il y avait au fond de ce cœur égoïste d'apparence et un peu sec, de délicatesse dans l'affection, de tendresse dans les sentiments qu'elle avait voués à ce jeune homme porté sur un trône par un caprice de la fortune, précipité par les manœuvres d'une diplomatie peu scrupuleuse.

Tout cela, M. le comte de Mouy l'a déjà dit dans sa préface. N'importe. Cette

visite de M^me^ Geoffrin à Stanislas-Auguste est assurément l'événement capital de son existence ; c'est le point culminant de sa vie ; c'est à cette occasion que, la critique cessant de la déchirer de ses morsures cruelles, elle recueillit de tous les témoignages d'une sympathie véritable ; il est donc utile de ne le point passer sous silence, puisqu'aussi bien le but de cette étude, c'est l'histoire de cette femme qui, pendant le XVIII^e^ siècle, a occupé une si large place.

Parmi les étrangers qui fréquentaient le salon de M^me^ Geoffrin, nous avons cité le comte Stanislas Poniatowski, un de ces Polonais de vieille race qui, ami intime et compagnon d'armes de Charles XII, avait passé sa vie entière au milieu du fracas des batailles et était un de ces vaillants dont la Pologne avait droit d'être fière. Il avait épousé Constance Czartoriska,

femme remarquable, mère admirable, qui avait inculqué à Stanislas-Auguste son fils les plus mâles vertus en même temps que les sentiments les plus délicats. De fait, le jeune Stanislas se fit remarquer de bonne heure par son esprit élevé, par son goût pour les lettres, par son désir ardent de se mêler aux affaires politiques de son pays.

Peu d'hommes furent comblés par la nature d'un extérieur plus agréable; peu d'hommes réunirent plus de charmes que lui. C'était vraiment le type de l'élégance, de la distinction, de l'affabilité, et ses agréments physiques ne le cédaient nullement aux qualités dont étaient parés son esprit et son cœur.

Quelque temps il servit dans l'armée russe, puis il revint en Pologne où, malgré son jeune âge, il fut nommé staroste et élu nonce à la Diète de Grotno. En

1753, son père l'amena à Paris. Reçu dans le salon de M^me^ Geoffrin, Poniatowski devint un de ses habitués les plus fidèles, et lorsqu'il dut retourner à Varsovie, il laissa Stanislas à Paris, le recommandant à son amie d'une façon toute spéciale.

M^me^ Geoffrin avait alors cinquante-quatre ans. Elle s'attacha à ce jeune homme ; elle lui voua une affection quasi maternelle ; il devint pour elle le fils qu'elle n'avait pas eu ; sa bonté prévoyante le suivit partout ; en toute circonstance elle lui manifesta des sentiments si dévoués, des attentions si délicates qu'il prit l'habitude de lui donner ce nom familier, le signe le plus manifeste de la tendresse filiale : il l'appela « maman », et lui conserva ce titre affectueux jusqu'à ce qu'elle eût quitté la vie.

Elle prit son rôle au sérieux et prodi-

gua au jeune homme les plus sages conseils ; mais le cœur d'une mère n'est-il pas tout empli de la plus large indulgence ? — Et puis, Stanislas était si beau ! — Elle l'admirait tant qu'elle, vieille femme déjà, ne pouvait se montrer sévère pour les succès qu'il rencontrait partout dans le monde, pour les bonnes fortunes dont il était le héros. Elle ferma les yeux sur les aventures galantes de son fils d'adoption ; elle paya ses dettes, elle lui montra toujours une affection qu'il sentait doublée d'une amicale faiblesse ; il profita si largement des facilités dont Mme Geoffrin entourait son amour du plaisir qu'il se laissa entraîner plus loin qu'il n'était séant.

A la suite de certaines aventures un peu trop bruyantes, Stanislas fut arrêté et conduit au Fort-l'Évêque. Mme Geoffrin s'empressa de faire taire les plaignants en

les désintéressant, employa tout son crédit à le faire sortir de prison, et le prince quitta la France, emportant de tant de bontés une inaltérable reconnaissance. Ce fut alors que commença entre elle et lui cette correspondance affectueuse dont une partie seulement a été conservée.

De Paris, Poniatowski se rendit à Londres, puis en Pologne où il prit une part active aux événements politiques qui commençaient à agiter sa patrie. En 1755, il était à Saint-Pétersbourg : — il eût mieux fait de n'y point aller. La séduction de sa personne était extrême, nous l'avons dit : il ne tarda pas à exercer un empire absolu sur une femme dont le rôle politique a été considérable; il devint l'amant de la grande-duchesse héritière, qui devait être la terrible impératrice Catherine II.

Il conserva pour elle toute sa vie une affection profonde, et dans cette correspondance si intime, il y fait souvent allusion, redisant les tourments de son âme à Mme Geoffrin qui, dans ses réponses, s'efforce de calmer ces ardeurs désormais sans objet.

Du reste, Catherine, en diplomate habile qu'elle était, fit servir à ses projets politiques le grand amour qu'elle avait inspiré. En 1763, à la mort d'Auguste III, elle fit entrer en Pologne une armée qui, pesant sur les décisions de la Diète, fit élire roi Stanislas. C'était lui créer vis-à-vis de la France une situation difficile : il ne faut pas oublier en effet qu'Auguste avait succédé sur le trône de Pologne à Stanislas Leczinski, beau-père de Louis XV, et que la fille d'Auguste, Marie-Josèphe, nièce du maréchal de Saxe, avait, à la suite de négociations habilement

menées par son oncle, épousé le dauphin, veuf de l'infante d'Espagne.

Cette élection, enlevée pour ainsi dire à la pointe de l'épée, avait profondement blessé Versailles, et le gouvernement français fit attendre longtemps sa reconnaissance à Stanislas qui, dans ses lettres, se plaint amèrement de ces retards.

Mais Catherine dévoila bientôt ses projets. En 1771, elle suscita secrètement la Confédération de Bar. Stanislas, enlevé de Varsovie, fut victime d'une tentative d'assassinat au milieu d'une forêt où il avait été porté ; il parvint à fuir, se mit à la tête des troupes restées fidèles, tenta de reconquérir son trône lorsque, le 18 septembre 1772, prétextant l'anarchie qui régnait en Pologne, les trois souverains du Nord, Catherine II, Frédéric II et Marie-Thérèse d'Autriche procédèrent au premier partage de ce malheureux pays.

Stanislas continua de régner sur les territoires que les copartageants voulurent bien lui laisser.

Ce fut encore Catherine qui, malgré les marques de plate adulation que lui prodigua Stanislas, consomma en 1793 le second partage; et le roi, n'ayant plus du pouvoir que le titre, poussa la faiblesse jusqu'à déclarer criminel le grand Kosciusko qui, avec l'énergie du désespoir, luttait pour l'indépendance de sa patrie.

Contraint d'abdiquer en 1795, Stanislas se retira à Pétersbourg, où il mourut en 1797, laissant à ses anciens sujets le souvenir de ses débuts heureux et aussi des désastres qui marquèrent les dernières années de son règne. Or, au cours de cette correspondance dans laquelle le jeune roi s'abandonne aux confidences les plus intimes, on surprend les préoccupations que lui cause l'avenir incertain de son mal-

heureux pays. On le voit se débattre au milieu de difficultés intérieures qui lui font prévoir des événements impossibles à empêcher. Il ouvre son cœur à sa vieille amie, il sollicite ses conseils, il fait appel au bon sens naturel qu'il lui connaît ; et M^me^ Geoffrin à des marques de tendresse maternelle mêle les avis les plus sages, les observations les plus sensées, les remarques les plus clairvoyantes.

Mais, quelque intérêt que puissent offrir pour la politique alors suivie par les puissances du nord de l'Europe les lettres échangées entre Stanislas et M^me^ Geoffrin, ce n'est pas à ce point de vue que nous devons les étudier. M. le comte de Mouy s'est chargé de ce soin, et il s'en est acquitté avec une trop haute compétence pour qu'il soit possible de revenir sur cette question maintenant épuisée. Ce qu'il nous importe de connaître, c'est l'effet

que produisirent en France et à l'étranger l'annonce du voyage à Varsovie et le retour à Paris de Mme Geoffrin.

Stanislas venait d'être élu roi en octobre 1764. Il écrit aussitôt : — « Maman, « votre fils est roi ; venez voir votre « enfant. » — « Mon cher fils, — répond- « elle, mon cher roi, mon cher Stanislas- « Auguste, vous voilà trois personnes en « une seule ; vous êtes ma trinité. » Et presque aussitôt, elle conçut le projet d'aller faire au nouveau souverain la visite qu'il réclamait. Elle y fait une première allusion ; elle s'en ouvre discrètement à ses amis du mercredi, qui attendent avec une curiosité impatiente les lettres de Sa Majesté, et une année s'écoule sans qu'il soit donné suite à ce besoin qui la tourmente d'aller, à Varsovie même, contempler Stanislas entouré des hommages souverains. Mais, vers le

milieu de 1765, elle n'y tient plus : elle fait nettement des ouvertures dans ce sens. Le roi, qui avait eu le temps de la réflexion, s'étonne d'abord, prend froidement la chose : le projet est encore lointain ; a-t-elle vraiment l'intention de le réaliser ? Il semble en douter un peu.

« — Oui, mon fils, — écrit-elle, — « j'ai le projet très formé d'aller vous voir « l'année prochaine. J'irai doucement, « tant que la terre me pourra porter, « jusqu'au pied de votre trône; et là je « mourrai dans vos bras, de joie, de plai- « sir et d'amour. »

Mais Stanislas semble vouloir la détourner de ce voyage : son âge, la longueur du chemin, les difficultés de la route, tout lui paraît de nature à rendre irréalisable un semblable dessein. Elle s'offense de ces obstacles auxquels il songe, lui, alors qu'elle ne les avait pas prévus ; elle lui

reproche la froideur avec laquelle il a reçu l'annonce de sa résolution, et Stanislas, craignant d'avoir froissé celle dont il connaît toute l'affection, s'apercevant que sa pensée a été mal interprétée, lui écrit le 1er juin 1766 pour la tranquilliser. Il lui dit comment elle sera reçue, qu'il enverra à sa rencontre un de ses aides de camp; qu'elle sera logée au palais, dans un appartement où elle pourra vivre isolée si elle le désire, qu'elle sera servie par des domestiques choisis. Et, le lendemain, il revient à la charge, accentuant encore la joie qu'il éprouve à la pensée de la revoir : — « Ma chère maman, je vais donc enfin « avoir réellement la singulière satisfac- « tion de vous voir en chair et en os, de « vous toucher de mes mains, de vous « embrasser effectivement. Je ne vous « dis rien de plus ; seulement arrivez, « arrivez, arrivez ! »

Dès lors, rien ne l'arrête : elle annonce à tous sa résolution irrévocable, elle fixe la date de son départ, elle fait ses préparatifs de voyage, et le bruit de cette visite se répand non seulement à Paris, mais en France, mais en Europe. On en parle, on s'en inquiète comme d'un événement. Voilà M^me^ Geoffrin devenue un personnage important, dont les actes sont discutés et occupent l'opinion.

Il faut lire les écrits du temps, chercher dans la Correspondance de Grimm, dans les Mémoires secrets de Bachaumont, dans la Correspondance littéraire de La Harpe, pour se rendre compte de tout ce que l'annonce de ce voyage a fait répandre d'encre, a fait éclore de critiques acerbes, voire même de plaisanteries d'un goût douteux.

Au mois de mai 1766, c'était un sujet d'entretien et de curiosité pour le public :

cette entreprise était ridicule, téméraire même ; c'était une chose inconcevable qu'une femme de soixante-huit ans, qui n'était presque jamais sortie de la banlieue de Paris, risquât un voyage de plus de onze cents lieues en comptant le retour, sans un motif de la dernière nécessité — « Il faut que les oisifs aient une grande « manie de juger de tout, à tort et à tra- « vers, écrit Grimm ; je n'ai du moins « jamais pu comprendre comment on « mettait tant de chaleur à approuver ou « à condamner des actions qui n'impor- « tent en aucune manière à qui que ce « soit, et qui doivent, en toute justice, « être au choix et au risque de chaque « particulier. » — Et Voltaire, dont la verve sarcastique était toujours prête, écrivait à Marmontel : — « Vous n'irez « donc point en Pologne avec Mme Geoffrin ? « Cependant, quand la reine de Saba alla

« voir Salomon, elle avait sûrement un « écuyer. Vous feriez un voyage char- « mant. »

Elle laissa dire, indifférente au bruit qui se menait autour de sa résolution. Son cœur débordait de joie ; elle allait voir son fils bien-aimé, elle allait le serrer sur son cœur, dévorer de baisers ses belles mains, comme elle le lui écrivait sans cesse ; et elle se mit en route lentement, à petites journées, s'arrêtant en chemin pour recevoir les hommages des grands de ce monde, les prévenances et les gracieusetés des têtes couronnées.

Elle part dans les premiers jours de juin 1766, accompagnée de deux femmes à qui elle laisse toute liberté de converser entre elles. Sa voiture est pleine de livres destinés à la garantir contre l'ennui ; — elle n'en ouvre pas un, tant ses pensées convergent vers le but du voyage. —

Elle s'arrête à Dornach, où elle est reçue par le margrave et sa femme, qui l'accueillent de la manière la plus gracieuse. — « Nous avons eu les yeux « mouillés en nous quittant ; — écrit-elle « à Boutin le 12 juin (1) ; — j'y ai été aussi « à l'aise que je le suis chez moi. On « m'a fait promettre d'y retourner. Voilà « mon premier succès, dit-elle, — mais « tout ce que je vais vous dire est bien « pis que tout cela. »

En effet, elle arrive à Vienne, et là c'est un véritable triomphe. Seule, une souveraine pouvait espérer un semblable accueil.

« Il faut vous dire, — continue-t-elle, « — que mon voyage a fait mille fois « plus de bruit à Vienne qu'à Paris. Il

(1) MM. de Goncourt : Portraits intimes du XVIII^e^ siècle : M^me^ Geoffrin.

« y avait quinze jours que le prince de « Kaunitz avait donné ordre aux postes « qu'on l'avertît de mon arrivée. » — Dès le lendemain, sa chambre n'est pas ouverte qu'elle est remplie de valets et de pages qui viennent la complimenter, savoir de ses nouvelles et la prier à dîner. A onze heures, les ambassadeurs de toutes les cours, tous les seigneurs qu'elle avait reçus chez elle viennent la voir avec des expressions de reconnaissance et des sentiments dont elle est confondue. — La princesse Kwinski s'est tellement emparée d'elle qu'elles ne se quittent plus. Le prince Galitzin vient la voir le soir même de son arrivée et la prie à dîner pour le lendemain ; il lui donne tout ce qui lui manque dans son auberge, lui envoie tous les matins du café à la crème ; son carrosse est le sien ; c'est un homme adorable ! Le prince de Kaunitz, qui est à Vienne non

seulement le premier ministre, mais qui est aussi le premier ministre de tous les premiers ministres de l'Europe, la reçoit chez lui, le soir, dans ses appartements superbes; et elle a la distinction, dont tout le monde lui fait de grands compliments, qu'il est assis à côté d'elle et qu'il lui parle avec beaucoup d'intimité.

« Vous autres, qui vous moquez de « moi toute la journée,— dit-elle, — vous « seriez confondus si vous voyiez le cas « qu'on fait de moi ici. »

A la promenade, elle rencontre l'empereur, qui y est en calèche avec une des archiduchesses. Il la regarde et fait des mines à la princesse Kwinski. Puis, après trente pas, le carrosse s'arrête! On crie : Voilà l'Empereur qui revient! Elle se met sur le devant de sa calèche pour le mieux voir. Il fait arrêter, saute en bas, vient à la portière et lui dit que comme il part la

nuit pour aller à un camp, il est très empressé de la connaître. Le roi de Pologne est bien heureux d'avoir une amie comme vous, — ajoute-t-il. Elle est confondue et n'a jamais été si bête. Elle veut se jeter au bas du carrosse pour se prosterner, mais il l'en empêche avec une grâce infinie.

Enfin, pour comble de gracieuseté, l'impératrice la reçoit à Schœnbrunn, lui parle avec une bonté et une grâce inexprimables, lui nomme toutes les archiduchesses, tous les archiducs, lui présente sa fille qui a deux ans, qui est belle comme le jour (qui fut plus tard la reine Marie-Antoinette) ; lorsqu'elle la quitte, l'impératrice lui donne sa main à baiser et ajoute qu'elle sera jalouse si, à son retour, elle prend un autre chemin que celui de Vienne.

« Enfin, je crois rêver ! » — C'est ainsi qu'elle termine cette lettre si lon-

gue, mais si curieuse, que MM. de Goncourt ont reproduite dans son entier. Et tout cela était bien de nature, en effet, à gonfler d'un orgueil légitime le cœur de cette femme qui, se rappelant son passé fort humble, le comparait à ce présent si magnifique.

Elle revient sur cette impression, le 30 juin, dans une lettre au baron de Gleichen que Morellet a insérée dans son éloge de Mme Geoffrin : — « J'ai ri, —dit-« elle, — mon cher baron, en voyant le « nom de l'Europe joint au mien. Qu'est-« ce que je suis dans l'Europe, et à quoi « tiennent mes succès près les étrangers? — à quelques médiocres dîners ! »

Il y a, dans ces mots et dans la lettre tout entière, du reste, une pointe de modestie qui est à l'honneur de Mme Geoffrin. Il est certain que sa renommée était allée au delà de ce qu'elle avait

jamais pu rêver, et qu'elle semblait surprise de cette marche triomphale à travers l'Allemagne, de ces honneurs, de ces ovations, de ces prévenances, de ces attentions dont elle était l'objet de la part de ce qu'il y avait alors de plus élevé, de plus puissant dans ce pays qu'elle traversait environnée d'une véritable gloire. Mais une lettre qui date de la même époque et qui est vraiment touchante, c'est celle qui, datée du 30 juin 1766, indique à Marmontel les raisons qui l'ont déterminée à accomplir son voyage.

« — Je ne veux point me tourmenter, « — dit-elle, — de l'effet que mon « voyage fait à Paris. Quand je l'ai résolu, « il m'a paru la chose la plus simple, et « la suite nécessaire d'une amitié qui « occupe mon cœur depuis quinze ans. J'ai « connu le père du roi de Pologne en

« France où il fit deux voyages successifs ;
« il ne passait pas de jour sans me voir.
« Il me dit qu'il voulait que je fusse la
« mère de tous ses enfants; je lui jurai
« d'en remplir tous les devoirs ; j'ai ac-
« compli mon engagement. J'en ai vu cinq
« à Paris. Celui qui y est resté plus long-
« temps et à qui je me suis plus ten-
« drement attachée, est devenu roi. Il
« n'a pas cessé, pendant son séjour à
« Paris, de me donner à tous les instants
« des marques de son amitié et de sa con-
« fiance. Depuis, il n'y a eu aucune inter-
« ruption dans les témoignages de son
« sentiment. A son avènement à la cou-
« ronne, j'ai pensé, et je l'aurais trouvé
« dans l'ordre des choses, que notre
« commerce allait finir ; mais j'ai été
« trompée d'une manière bien touchante
« pour mon cœur puisque son amitié a
« redoublé. Je ne pouvais plus nourrir

« mon sentiment de l'espérance de le
« revoir qu'en allant le chercher. Je suis
« partie et je suis très satisfaite de mon
« voyage (1). »

Elle arriva à Varsovie dans les premiers jours de juillet, et l'accueil qu'elle reçut du roi fut de nature à ne lui point faire regretter le long et fatigant voyage qu'elle avait entrepris. Tout ce que l'affection la plus tendre peut trouver de délicat, tout ce que les sentiments les plus filiaux peuvent imaginer de plus exquis fut mis en œuvre par le roi pour rendre aussi agréable que possible le séjour en Pologne de M^me Geoffrin, et à tous ces soins pleins de prévenance et d'attention, elle ne répondait que par la simplicité la plus extrême, la vie la plus retirée, fuyant

(1) E. et J. de Goncourt : Portraits intimes du XVIII^e siècle : M^me Geoffrin.

le bruit du monde, les distractions de la cour, ne cherchant qu'un unique plaisir : voir son fils, le contempler, le dévorer des yeux et vivre seule avec lui de cette vie intime, un peu cloîtrée, contemplative de l'être si ardemment aimé, qui était la seule qui pût convenir à son cœur.

C'est là un des exemples d'affection, rare il est vrai, mais bien naturelle chez la femme qui, arrivée aux extrémités de la vie, n'ayant eu, comme Mme Geoffrin, que des amis intellectuels, si je puis dire, ouvre son cœur à un sentiment plus délicat qui est un amour un peu éthéré, s'attache à la vie d'un homme jeune auquel elle témoigne les plus ardents sentiments, auquel elle écrit les mots les plus tendres, auquel elle prodigue des caresses presque enflammées sans que rien de sensuel vienne souiller ces élans passionnés qui sont bien d'une femme, plus exubé-

rante en ses manifestations que ne l'est la véritable mère dont l'amour calme et réfléchi n'a pas besoin de se montrer avec une ardeur si brûlante.

La correspondance de M^me^ Geoffrin et de Stanislas est, en effet, un document curieux nous dévoilant l'état d'âme des deux correspondants. M^me^ Geoffrin y sème comme à plaisir les expressions les plus passionnées ; elle se plaît certainement à les voir éclore spontanément sous sa plume et son imagination lui fait éprouver, à mesure qu'elle écrit, le sentiment, peut-être même la sensation de la caresse qu'elle envoie à son fils chéri. C'est une progression constante de propos enflammés : elle embrasse son fils, elle le dévore de ses baisers, elle se jette sur ses mains adorables ; elle l'aime, elle l'adore, elle se précipite dans ses bras, elle y meurt de joie et d'amour.... Il semble qu'on ait sous les yeux les lettres

de la maîtresse la plus tendre à l'amant le plus passionné, et tout cela est le résultat d'une excitation cérébrale qui se calmera pour laisser place à la véritable et douce affection, lorsque, le voyage accompli, Mme Geoffrin pourra enfin contempler celui qu'elle nomme son fils et causer maternellement avec lui.

Quant au roi, il est moins effervescent en ses démonstrations. Il semble que, jeune homme, il soit un peu surpris de cet amour qui se traduit de façon peu maternelle, qu'il fasse des efforts pour s'échauffer et atteindre le degré élevé de cette brûlante passion. Il cherche ses expressions, s'efforce à se hausser jusqu'au ton de ces lettres enflammées ; il n'y réussit qu'avec peine et ne parvient pas à satisfaire sa maman qui parfois s'étonne de sa froideur et se plaint de n'être pas payée de retour.

Elle arrive enfin, précédée par l'aide de camp du roi qui est allé à sa rencontre, et il est facile de deviner quelles durent être les effusions de ces deux êtres dont l'affection réciproque était si profonde.

Pendant deux mois et demi, elle demeura à Varsovie, vivant seule, uniquement préoccupée de son fils, lui consacrant tout son temps, toutes ses pensées, lui écrivant, lorsque les affaires l'empêchaient de le voir, le fatiguant sans doute de ses obsessions, car, pendant ce séjour à la cour, il survint entre eux une brouille, légère il est vrai et promptement aplanie; mais ce voyage triomphal avait appelé sur M^me^ Geoffrin l'attention générale, et ses amis de France ne la laissaient pas sans nouvelles : c'était l'abbé de Breteuil, chancelier du duc d'Orléans, qui lui écrivait pour lui envoyer au loin son

souvenir. Il écrivait comme les autres effacent, — dit Grimm, — et faisait des ronds qu'il prétendait former des lettres. Elle lui répondait la charmante épître que voici :

« En voyant le griffonnage, plus grif-
« fonnage qu'on ne peut dire, de mon
« délicieux voisin, j'ai dit : On voit bien la
« peine qu'il s'est donnée pour que cela
« fût parfait en son genre. On m'avait
« annoncé ce chef-d'œuvre en m'appre-
« nant que vous aviez fait tailler une
« plume pour vous surpasser. Hélas ! il
« ne fallait pas vous donner tant de peine ;
« la patte du premier chat qui serait
« tombée sous la vôtre était tout juste
« ce qu'il fallait. Pour donner à cette
« belle pièce toute la célébrité qu'elle
« mérite, je l'ai étendue sur une table
« et j'ai crié : Accourez tous, princes et
« princesses, palatins et palatines, cas-

« tellans et castellanes, starostes et sta-
« rostines; enfin, peuples, accourez ! Voilà
« un hiéroglyphe à expliquer et dix
« ducats à gagner. Tous les États sont
« arrivés et mes ducats me sont restés.
« Je n'avais pour toute ressource que les
« sorciers ; mais ceux de ce siècle le sont
« si peu que j'aurais encore perdu mon
« temps. Tout simplement je me suis
« adressée à mon cœur. Ce cœur si clair-
« voyant, qui sent si finement tout ce qui
« est fait pour le toucher, a deviné tout
« de suite que ce qui était inlisible pour
« les yeux était très lisible pour lui. Il
« m'a assuré que ces pieds de mouche
« exprimaient des témoignages très ten-
« dres de l'amitié de mon délicieux voi-
« sin. J'ai chargé ce bon déchiffreur de
« vous répondre d'un parfait retour de
« sa part. »

Cette lettre, et toutes celles qu'elle

envoyait de Varsovie couraient en copie dans les salons de Paris et l'on n'aurait pas eu bon air de se présenter dans le monde sans les avoir vues.

Et puis, c'était Voltaire qui, malgré la pointe ironique dont il avait accompagné le départ de M^me^ Geoffrin, se dépêchait de lui écrire le 5 juillet 1766, dès qu'il la supposait parvenue au but de son voyage. Il avait sans doute quelque supplique à lui adresser, quelque charité à lui demander, — il ne lui écrivait jamais que pour cela, — oui ; — il s'agissait d'émouvoir le cœur de Stanislas, de le faire compatir à l'une de ces erreurs humaines dont il s'était constitué le redresseur; il s'agissait de venir au secours des Sirven dont la condamnation comme parricides l'avait révolté, des Calas auxquels il avait entrepris de venir en aide non seulement en publiant des

mémoires, mais même en faisant appel aux beaux-arts, en demandant à Carmontelle de dessiner cette planche célèbre sous ce titre : « La malheureuse famille Calas, » dont il mettait en souscription les exemplaires que l'on s'arrachait, que les souverains eux-mêmes voulaient avoir ; et il écrivait :

« Vous êtes, Madame, avec un roi qui, « seul de tous les rois, ne doit sa cou- « ronne qu'à son mérite. Votre voyage « vous fait honneur à tous deux. Si « j'avais eu de la santé, je me serais pré- « senté sur votre route, et j'aurais voulu « paraître à votre suite. Je ne peux « mieux faire ma cour à Sa Majesté et à « vous, Madame, qu'en vous proposant « une bonne action. Daignez lire et faire « lire au roi ce petit écrit ci-joint. Ceux « qui secourent les Sirven et qui prennent « en main leur cause ont besoin d'être

« appuyés par ces noms respectés et « chéris. Nous ne demandons qu'à voir « notre liste honorée par ces noms qui « encouragent le public. L'aide la plus « légère nous suffira. La gloire de pro- « téger l'innocence vaut le centuple de ce « qu'on donne. L'affaire dont il s'agit « intéresse le genre humain, et c'est en son « nom qu'on s'adresse à vous, Madame ; « nous vous devrons l'honneur et le plai- « sir de voir un bon roi secourir la vertu « contre un juge de village et contribuer à « extirper la plus horrible superstition. »

Cette habile supplique ne resta pas sans réponse. Le 25 juillet, Mme Geoffrin prenait la plume et écrivait à Voltaire une longue et admirable lettre, déjà reproduite dans les œuvres du philosophe de Ferney, dans la correspondance du Roi Stanislas, et dont je ne donnerai que quelques extraits :

« Dans l'instant même que j'ai reçu « votre lettre, Monsieur, je l'ai envoyée « au roi avec les cahiers qui l'accompa- « gnaient. Sa Majesté me fit l'honneur de « m'écrire sur-le-champ le billet que « voici en original :

« J'ai cru voir, dans la lettre que Vol- « taire vous écrit, la Raison qui s'adresse « à l'Amitié en faveur de la Justice. « Quand je ferai une statue à l'Amitié, je « lui donnerai vos traits : cette divinité « est mère de la Bienfaisance. Vous êtes « la mienne depuis longtemps et votre fils « ne vous refuserait pas, quand même ce « que Voltaire me demande ne m'honore- « rait pas autant. »

« Sa Majesté a été très touchée du « sort du malheureux pour lequel vous « vous intéressez ; elle m'a donné de sa « poche deux cents ducats.

« Le Roi a soupiré, Monsieur, en

« lisant l'endroit de votre lettre où vous « paraissez regretter de n'avoir pu m'ac- « compagner. Vous avez vu des rois ? « Eh bien ! l'âme, le cœur, l'esprit et « les agissements de celui-ci auraient « été, pour votre philosophie et votre « humanité, un spectacle intéressant, « touchant, agréable et peut-être nou- « veau.

« Je paierai bien cher le plaisir que « j'ai eu de voir un roi qui était celui « de mon cœur avant d'être celui de la « Pologne. Je sens que la présence réelle « de ses vertus, de sa sensibilité, des « charmes de sa société et de sa personne « remue mon cœur bien plus vivement « que ne faisait le souvenir que j'en avais « conservé, quoiqu'il me fût toujours « présent et assez fort pour me faire « entreprendre un très grand voyage.

« Cette douce nourriture que je suis

« venue chercher pour mon sentiment
« va se changer en amertume pour le
« reste de ma vie quand il me faudra en
« quittant ces lieux prononcer le mot :
« Jamais !... »

Voltaire resta confondu de tant de bonne grâce, comme il resta accablé de reconnaissance pour le don magnifique envoyé par Stanislas. Du coup, les pointes malicieuses dont il égratignait parfois M^me^ Geoffrin s'émoussèrent, et ce ne fut plus qu'avec la convenance et le respect les plus parfaits qu'il parla désormais de cette femme dont il avait peut-être méconnu les réelles qualités.

« — Présentez mes hommages et
« ma reconnaissance à M^me^ Geoffrin,
« écrivait-il à Marmontel ; — ce qu'elle
« a fait pour les Sirven est digne d'une
« souveraine. Je ne la connais que par
« de belles actions. Elle fut la première

« à souscrire en faveur de Mlle Corneille « dont le père lui avait fait un procès si « impertinent; elle ne s'en vengea que « par des bienfaits. En vérité, voilà de « ces choses qu'il faut que la postérité « sache ! »

Et plus tard, lorsqu'écrivant à Elie de Beaumont, avocat de Sirven, qui n'avait pas voulu recevoir d'honoraires de plaidoirie, il lui énumérait les personnes qui, comme lui, avaient été les bienfaitrices de ses clients, il ajoutait :

« Le roi de Pologne, sur un mot que « lui dit Mme Geoffrin qui était alors à « Varsovie, fit un présent digne de lui ; « et Mme Geoffrin a donné l'exemple aux « Français en suivant celui du roi de « Pologne. »

Vers le commencement de septembre, les beaux jours disparaissaient. Mme Geoffrin songea à retourner à Paris. Il n'était

pas prudent à cette époque, de s'aventurer par la mauvaise saison sur les grandes routes, surtout dans les pays du Nord. — L'heure de la séparation avait sonné, et ce fut le cœur bien gros, les yeux pleins de larmes que, le 13 septembre 1766, elle se décida à faire au roi ces adieux que, dans sa lettre à Voltaire, elle disait devoir lui arracher l'âme.

Ces adieux étaient les derniers. A son âge, pouvait-elle songer à entreprendre de nouveau un pareil voyage ? Et Stanislas, retenu à Varsovie par les nombreux et difficiles devoirs de la royauté, pouvait-il quitter la Pologne pour aller au milieu de cette cour de Versailles qui venait à peine de consentir à reconnaître la légalité de son élection ? — Non, cette visite était bien la dernière, ces adieux étaient bien les adieux suprêmes : M^me^ Geoffrin ne l'ignorait pas lorsque, le 13 septem-

bre, elle montait en carrosse pour prendre la route de France. Le roi le comprit lui aussi, car dès le 14, le lendemain même de cette séparation, il écrivait à celle qui venait de le quitter :

« Vous êtes partie ; ma sœur est partie.
« J'ai trouvé en m'éveillant mon château
« et ma journée vides ; je suis resté seul,
« bien seul, le cœur serré et triste. »

Ce fut en cheminant qu'elle reçut ce message, témoignage certain du regret qu'avait inspiré son départ, et elle continua sa route, rêvant dans son carrosse pendant que ses femmes essayaient de la distraire, se dirigeant vers Vienne où elle allait accomplir sa promesse de s'arrêter au retour.

Et la voilà de nouveau fêtée par cette société élégante, recherchée par ces grands seigneurs qui assiègent sa chambre d'auberge, reçue par l'impératrice

qui tient à manifester son estime à la vieille amie du roi de Pologne, adulée par les archiducs et les archiduchesses. Elle l'écrit à Stanislas ; elle le met au courant des incidents de son voyage, elle l'entretient de l'accueil qui lui est fait et, après avoir marché à petites journées pour ménager ses forces et ne se point fatiguer, en novembre elle arrive à Paris, elle débarque en son hôtel de la rue Saint-Honoré où l'attendent les affectueux compliments de ses amis et aussi les adulations, les chants de triomphe de tout ce peuple de gens de lettres qui, au moment du départ, ne lui avait pas ménagé ses sarcasmes.

Car ce voyage extraordinaire avait été un sujet d'entretien et de curiosité pour le public pendant tout l'été ; le succès, qui justifie tout, avait fait taire les censeurs. Quand on sut l'accueil qu'elle avait

reçu à Vienne, quand on la vit revenir avec la meilleure santé, tout aussi peu fatiguée que si elle rentrait d'une promenade, ce qui avait paru ridicule et même téméraire devint tout à coup beau et intéressant. Au mois de mai, ce voyage était une chose inconcevable, en novembre, il devenait une entreprise de toute beauté, d'un courage étonnant, une marque d'intérêt et d'attachement uniques pour le roi de Pologne.

Les hommes sont ainsi faits; leurs idées se transforment avec les événements et tel projet qu'ils avaient traité de folie devient un acte d'héroïsme lorsqu'il a réussi. Qui donc plus que Piron avait bafoué Mme Geoffrin lorsqu'elle entreprit son voyage? Qui, plus que lui, avait meurtri de ses sarcasmes la pauvre femme qui s'en allait chercher là-bas la joie de ses derniers jours? — Ce fut Piron pourtant

qui, dès le retour de M^me^ Geoffrin, lui adressait les vers que voici :

Dame que tout le monde admire, aime et révère,
Représentez-vous le grand jour
Qu'un roi, vous appelant sa mère,
Vous serra dans ses bras au milieu de sa cour.
Quelle joie alors fut la vôtre !
Eh bien ! — telle est la nôtre
Vous voyant de retour.
Outre qu'elle sera plus durable que l'autre.

J'imagine que M^me^ Geoffrin se rappelant les quolibets peu respectueux dont on l'avait saluée à son départ, dut lire d'un œil sceptique ces témoignages d'une affection et d'une admiration tardives.

Mais ces impressions défavorables s'évanouirent bientôt. Le souvenir de ces tracasseries suscitées par l'envie fit place au calme de l'existence journalière remplie maintenant par les amitiés demeurées fidèles, devenues moins bruyantes qu'au-

trefois, et aussi par ce regard de l'âme jeté à travers l'espace vers ce palais de Varsovie où elle avait laissé une grande part de son cœur. Et la correspondance entre Stanislas et elle se continuait, seul aliment de cette affection si vivace, le roi, dans ses lettres d'une teinte un peu triste mettant sa chère maman au courant des difficultés qui surgissent autour de son trône, lui confiant les craintes que lui inspirent pour l'avenir de son pays la division des partis, les luttes entre familles ennemies, les menées de celle qu'il n'ose jamais appeler par son nom, de cette Catherine II dont son cœur est encore plein ; — Mme Geoffrin calmant ces appréhensions, lui donnant des conseils d'économie, dirigeant en quelque sorte sa conduite et parfois, pour faire disparaître ces visions assombries qui envahissent l'âme de son fils, lui racontant

les quelques moments joyeux de sa vie : — « Je suis si gaie, — lui écrit-elle en « 1767, — qu'un troupeau de jeunes « dames de vingt ans viennent me voir « quand elles veulent se divertir. Je les « fais pâmer de rire. M^me^ d'Egmont est à « leur tête. Elles me demandent souvent « de petits soupers. Je les gronde sur « l'usage qu'elles font de leur jeunesse « et je les prêche pour se procurer une « vieillesse saine et gaie telle qu'est la « mienne. »

Et puis, en 1768, il se produit un incident sur lequel la correspondance est restée muette. Un nuage est-il venu voiler, pendant un instant, ce ciel jusqu'alors si pur ? M^me^ Geoffrin a-t-elle au contraire obéi à un sentiment d'exquise délicatesse qui lui imposait une résolution assurément déchirante ? Il est difficile, à défaut d'explications bien nettes

que la correspondance ne contient pas, de dire d'une manière positive ce qui s'est produit à cette époque. Quoi qu'il en soit, en 1768, Mme Geoffrin renvoya à Stanislas toutes les lettres qu'elle en avait reçues. — « Ma fin approche, — « disait-elle, — et d'un moment à « l'autre, je peux me trouver au der- « nier. Il serait de la dernière inconve- « nance que les preuves de l'amitié, de « la confiance et de la familiarité de « Votre Majesté tombassent en d'autres « mains que les miennes et pussent être « rendues publiques. »

Et c'est à ce scrupule éminemment respectable, — s'il ne cachait pas un léger dépit ou un froissement d'amour-propre, — qu'est due la conservation de cette correspondance qui, confiée à M. le comte de Mouy, a été publiée par ses soins.

Pendant dix années encore les lettres se succèdent toujours aussi confiantes de la part du roi, toujours aussi tendres, aussi affectueuses, aussi passionnées de la part de M^me Geoffrin, jusqu'à ce qu'enfin, en 1777, clouée sur son lit par la paralysie, incapable de faire un mouvement, en proie à de cruelles souffrances, obligée de dicter à M^me de la Ferté-Imbault les lettres qu'elle ne pouvait plus écrire, elle réunit, le 10 juin, toutes ses forces et, de sa main tremblante, saisissant une plume, elle trace péniblement au bas d'une lettre écrite au roi par sa fille cet adieu suprême, dernier souvenir envoyé à son cher enfant :

« Je vous aime de tout mon cœur. »

C'est tout ! C'est le dernier mot de cette longue correspondance ! N'est-il pas touchant? ne résume-t-il pas à merveille cette immense affection qui avait

envahi le cœur de la pauvre femme ? Et cette pensée suprême qui s'exhale avec sa vie ne nous fait-elle pas oublier pendant un instant l'amie des encyclopédistes pour ne plus voir que la chère maman du roi de Pologne?

VI

Pendant les dix années qui s'écoulèrent après son retour de Varsovie, Mme Geoffrin continua de recevoir ses amis les lundis et les mercredis. Les réunions moins nombreuses, moins bruyantes qu'autrefois n'en conservaient pas moins leur réputation première, et des hôtes nouveaux étaient venus se joindre à ceux qui formaient déjà le groupe des familiers.

Condorcet qui, par ses conceptions philosophiques, se rapprochait des idées des encyclopédistes avait été admis dans ce cercle difficile à rompre ; la Harpe, que quelques tragédies et des travaux sur

la littérature avaient placé en évidence, qui dans sa correspondance littéraire avait, en même temps que le baron Grimm, inauguré les articles de critique si fort à la mode de nos jours, obtint facilement ses entrées aux mercredis ; l'abbé Arnaud, Burigny, membre de l'Académie des inscriptions, charmant vieillard de quatre-vingt-dix ans, sans infirmité aucune, de la conversation la plus intéressante, auteur fort réputé alors, bien oublié aujourd hui d'un traité « de l'au- « torité des Papes », Deslandes, un collègue de Burigny, dont la situation précaire avait le don d'émouvoir Mme Geoffrin, enfin le prince Galitzin que son affection pour Stanislas-Auguste suffisait à recommander étaient, eux aussi, venus grossir le nombre des convives et donner à ces agapes philosophiques un ton plus sévère et aussi ce calme dans la discus-

sion, ce bon goût dans la satire qui manquaient un peu à nos réformateurs enthousiastes.

Je l'ai déjà dit : M^me Geoffrin était fatiguée du bruit qui se menait autour de son hôtel ; la mauvaise réputation des philosophes qu'elle réunissait chez elle la faisait souffrir. Mais les habitudes étaient prises ; Diderot, d'Alembert, d'Holbach, Marmontel avaient chez elle leur comité ; chez elle, leur académie tenait ses séances, chez elle s'élaboraient, à la suite de discussions passionnées, ardentes, les ouvrages qui, répandus partout, jetaient aux quatre coins de l'Europe des semences de libéralisme et aussi d'athéisme dont on sentait la germination prochaine ; or, athée, M^me Geoffrin ne l'était pas ; — il lui déplaisait même fort que son salon pût être considéré comme le refuge de cette secte nouvelle, mais

que faire ? Pouvait-elle renvoyer ses amis ? Pouvait-elle rompre avec ceux qu'elle-même avait appelés, de qui elle tenait sa réputation, qui avaient donné à son nom cette notoriété un peu tapageuse qu'elle avait ambitionnée dans le principe ? C'était chose vraiment impossible, et pour montrer à quel point elle désapprouvait les tendances anti-religieuses du cercle qu'elle présidait, elle accentua, dans les dernières années de sa vie, les pratiques que jamais elle n'avait cessé de suivre, mais un peu en cachette, avec ce respect humain, cette crainte de se trop montrer qui caractérise la religiosité des gens du monde.

Personne n'ignorait que Mme de la Ferté-Imbault, qui professait à l'endroit des encyclopédistes une haine véritable, qui ne pouvait supporter que sa mère reçût chez elle « ces malheureux philoso-

« phes, ces gens d'esprit crottés, qu'elle « appelait ses bêtes, toute cette clique de « l'Encylopédie », qui s'était emparée d'elle tout entière, faisait des efforts inouïs pour la ramener à des sentiments plus orthodoxes. — Personne n'ignorait que M^me^ Geoffrin, tout amie qu'elle fût de ceux qui faisaient profession d'athéisme, ne manquait jamais, lorsqu'un de ses familiers malade lui paraissait être en danger de mort, de s'inquiéter elle-mème des soins à donner à son âme ; qu'elle avait toujours tout prêt un père capucin qui était chargé de ces missions délicates ; qu'elle avait ainsi fait tomber sur Fontenelle moribond la rosée des dernières prières. Piron, cet enfant terrible, ne l'avait-il pas annoncé au monde entier dans une lettre adressée à son ami Legoux-Gerland, de l'Académie de Dijon, lettre dont la copie avait circulé dans toutes les mains ?

C'était en mai 1768 ; on venait d'apprendre que Voltaire avait fait ses pâques, et c'était, parmi toute la secte philosophique, une véritable indignation :

« Ah ! le joli bulletin qui nous vient « de Ferney, — écrit Piron ; — voilà, « voilà, Messieurs les encyclopédistes, « qui vous apprend à vous ranger à vos « devoirs et aux pratiques de piété. Après « cela, quand je publierai mes tendres et « jolis psaumes pénitentiaux, qu'on me « vienne rire au nez, comme au nez d'un « cafard ! Je renverrai bien les rieurs et « les libertins aux pâques de leur pa- « triarche qui, comme Fontenelle, n'a pas « attendu quatre-vingt-dix-neuf ans pour « les faire une première fois ; encore « fallut-il que les prières de sa pieuse et « bonne amie Mme Geoffrin s'en mê- « lassent, comme ici, peut être, celles de

« Saint-Argental s'en sont mêlées. »

Et l'expression, tout exagérée qu'elle soit, ne manquait pas d'exactitude. — Pieuse, non ; — respectueuse de la religion, — oui, à coup sûr. — Suivant les offices sans ostentation, plutôt même secrètement, mais les suivant avec la régularité d'une femme du monde élevée dans un milieu bourgeois, habituée à s'incliner devant le petit collet sacerdotal, à fréquenter l'église, telle avait toujours été M^me Geoffrin, telle elle fut surtout dans les dernières années de sa vie, alors que, sentant le poids des jours s'accumuler sur sa tête, elle dut réfléchir et songer à se rapprocher davantage de celui de qui tout dépend ici-bas.

Des joies de la terre, il n'était plus question à cette époque. — « A mon âge, « écrit-elle à M. Desfranches, le 5 décem- « bre 1775, — l'argent ne peut plus me

« procurer des plaisirs ; il ne peut plus « que m'épargner des peines (1). »

Est-il bien étonnant dès lors que la maladie qui amena la mort de Mme Geoffrin eût pour cause un excès de dévotion ? — Oui, l'amie de d'Alembert et de Diderot, la familière des athées du XVIIIe siècle, celle qui, par le sacrifice qu'elle s'imposa, permit à l'Encyclopédie de voir le jour, contracta sa dernière maladie en suivant avec une piété trop austère les exercices du Jubilé qui eut lieu en l'année 1776. Ce n'est pas seulement l'abbé Galiani qui l'écrit à Mme d'Epinay et qui parle des excès de dévotion qui occasionnèrent le mal ; c'est Grimm qui l'écrit lui aussi, et attribue à des excès de zèle religieux la maladie qui, pendant une année entière, fit cruellement souffrir

(1) Collection d'autographes Gautier-Lachapelle.

et mourir peu à peu M^me^ Geoffrin.

Écoutons Galiani discuter les causes de cette transformation et en donner les raisons que son scepticisme lui dicte.

Il écrit de Naples le 21 septembre 1776 à M^me^ d'Epinay qui lui avait appris la maladie de sa vieille amie :

« Elle succombe aux lois de la nature « et du temps, comme les édifices les plus « solides, en se détruisant par partie. — « M. de Clermont hier au soir m'étonna « et me surprit d'abord en me soutenant « que ces maladies et ces rechutes de « M^me^ Geoffrin avaient été causées par des « excès de dévotion qu'elle avait commis « pendant le Jubilé. En rentrant chez « moi, j'ai rêvé sur cette étrange méta- « morphose, et j'ai trouvé que c'était la « chose du monde la plus naturelle. L'in- « crédulité est le plus grand effort que « l'esprit de l'homme puisse faire contre

« son propre instinct et son goût. Il s'agit « de se priver à jamais de tous les plai- « sirs de l'imagination, de tout le goût du « merveilleux ; il s'agit de vider tout le « sac du savoir, de nier ou de douter tou- « jours et de tout, et rester dans l'appau- « vrissement de toutes les idées des con- « naissances, des sciences sublimes. — « Quel vide affreux ! — quel rien ! — « quel effort ! — Il est donc démontré que « la très, très grande partie des hommes « (et surtout des femmes dont l'imagina- « tion est double) ne saurait être incré- « dule, et celle qui peut l'être, n'en sau- « rait soutenir l'effet que dans la plus « grande force et jeunesse de son âme. « Si l'âme vieillit, quelque croyance « reparaît. Voilà aussi pourquoi il ne « faudrait jamais persécuter les vrais « incrédules : et je vous ajouterai qu'en « effet, ils n'ont jamais été persécutés.

« On ne persécute que les fanatiques,
« fondateurs de sectes qui pourraient être
« suivis. Le fanatique est un homme qui
« se met à courir au milieu d'une foule,
« et d'abord tout le monde le suit. L'in-
« crédule fait bien plus. C'est un danseur
« de corde qui fait les tours les plus
« incroyables en l'air, voltigeant autour
« de sa corde. Il remplit de frayeur et
« d'étonnement tous les spectateurs, et
« personne n'est tenté de le suivre ou de
« l'imiter. — *Ergo*, M^me^ Geoffrin devait
« finir par un bon Jubilé. — Je vous
« souhaite de finir de même. »

Cette lettre, rendue publique par M^me^ d'Epinay, colportée dans les salons comme cela se pratiquait alors pour tout écrit émanant d'une personne en possession de la célébrité, mécontenta les Philosophes. En somme, l'abbé se retrouvait ce qu'il devait être : sceptique malgré son

caractère sacerdotal ; jetant facilement aux orties tout sentiment religieux lorsqu'il laissait vagabonder son imagination et lâchait la bride à sa verve tout italienne, la réflexion, lorsque le sujet la comportait, le ramenait vers les idées sérieuses. En était-il pour lui de plus digne d'étude que cette maladie de celle dont il avait partagé la vie, dont il avait épousé les pensées, dont il constatait le retour à des préoccupations auxquelles, peut-être, il était en proie lui-même? Mais pour ceux qui se faisaient gloire de leurs idées et qui ouvertement prêchaient l'athéisme, c'était un coup terrible. Quoi! cette métamorphose de Mme Geoffrin était la chose du monde la plus naturelle ! quoi !... l'incrédulité ! — le plus grand effort que l'homme pût faire contre son instinct ! — l'incrédule n'était qu'un danseur de corde ! — Jugez de l'émoi

que cette lettre produisit dans le clan des Philosophes, qui voyaient saper par l'un des leurs — et non des moindres — les idées auxquelles ils avaient sacrifié toute leur vie, pour lesquelles ils avaient lutté, souffert, et dont le succès leur tenait tant à cœur !... Il était indispensable qu'une réponse fût faite et qu'elle fût rendue publique comme la lettre elle-même. Ce fut Grimm qui se chargea de ce soin, et dans sa Correspondance, à la date d'octobre 1776, il écrit le morceau suivant :

« Notre charmant abbé Galiani rai-
« sonne à merveille sur les causes qui
« peuvent avoir jeté M^me^ Geoffrin dans la
« dévotion. Mais il pourrait bien s'être
« trompé sur la vérité du fait qu'il nous
« explique si bien. Ce qu'il y a de sûr au
« moins, c'est que M^me^ Geoffrin aurait pu
« se permettre tous les excès de zèle qui
« ont altéré sa santé sans que sa façon de

« penser eût changé le moins du monde.
« Nous en demandons pardon à toute
« l'Église de France ; mais il paraît évi-
« dent que la ferveur avec laquelle on a
« célébré le dernier Jubilé n'a été qu'une
« affaire de mode, une affaire de parti ; et
« ce qui le prouve mieux que tout le
« reste, c'est qu'on n'en voit plus aucune
« trace aujourd'hui que les circonstances
« ne sont plus les mêmes. La religion
« de Mme Geoffrin semble avoir porté tou-
« jours sur deux principes : celui de faire
« tout le bien possible, et celui de res-
« pecter très scrupuleusement toutes les
« convenances établies, en se prêtant
« même avec beaucoup de complaisance
« aux divers mouvements de l'opinion
« publique. Les personnes qui la con-
« naissent le mieux savent qu'elle n'a
« jamais varié sur ce point. »

Oui, sans doute, faire tout le bien pos-

sible, respecter toutes les convenances, laisser à chacun la liberté de croire ou de ne pas croire, M^me^ Geoffrin a, toute sa vie, pratiqué ces règles élémentaires de ce que j'appellerai une religion passive, de ce que Racine, en un vers célèbre, appelle une foi qui n'agit point ; mais, n'en déplaise à Grimm, elle a fait plus : elle a, dans les dernières années de sa vie, rendu publics des sentiments qui depuis longtemps sommeillaient au fond de son âme, et en approuvant, comme nous le verrons tout à l'heure, la conduite de M^me^ de la Ferté-Imbault, elle n'a pas craint de soulever parmi ses amis des divisions qui ont passionné tout Paris ; elle a voulu qu'on fît pour elle, ouvertement, ce qu'elle-même faisait en se cachant pour les autres, car c'est La Harpe qui nous apprend que, dans les derniers temps de sa vie, elle poussait l'attention pour ses

amis jusqu'à pourvoir à leurs derniers moments, ne voulant pas qu'on pût dire qu'ils étaient morts sans confession. Elle avait, dans ce but, un capucin fort accommodant, — ajoute-t-il ; — quand ses amis faisaient les mutins, elle se chargeait de les réduire et en venait toujours à bout.

Du reste, on faisait bonne garde. La voilà clouée sur son lit, terrassée par la paralysie, sans conscience, sans mouvement, inerte et quasi morte. Aussitôt, le bruit s'en répand dans Paris, et c'est un événement qui fait le sujet de toutes les conversations. Tous les amis de M^me^ Geoffrin, tous les fidèles des lundis et des mercredis accourent se placer autour de sa couche pour assister à ses derniers moments, car elle est tombée dans un état de langueur tel qu'elle n'a plus l'usage de ses facultés et que sa fin paraît prochaine.

C'est à ce moment que se produit un véritable coup d'État qui cause un émoi dont on ne se douterait guère aujourd'hui : M^me^ de la Ferté-Imbault prend la direction de la maison ; de sa propre autorité elle refuse de recevoir les amis de M^me^ Geoffrin et ferme impitoyablement la porte à d'Alembert, à Marmontel, à l'abbé Morellet ; elle chasse durement les Encyclopédistes qu'elle n'a jamais pu souffrir ; elle les accuse d'avoir voulu proscrire et le Viatique et l'honnête Thomas et s'en explique avec une franchise cruelle dans une lettre à d'Alembert, la plus extravagante, — dit Grimm, — qu'il soit possible d'imaginer. Il ne s'en est vengé, — ajoute-t-il, — qu'en montrant cette lettre qui est, en effet, le comble du ridicule.

Cette femme excellente, mais qui était aussi étourdie que bonne, avait mis dans ce procédé aussi peu de ménagements

que si elle avait fait la chose du monde la plus simple. Sa conduite révolta contre elle tout le parti philosophique ; ses adeptes répandirent les propos les plus durs et les plus indiscrets sur l'attitude de Mme de la Ferté-Imbault avec sa mère ; l'Ordre des Lanturelus et des Lampons plaisantins établi chez elle pour se moquer des Académies et de l'esprit de parti, se trouva sérieusement aux prises avec toute l'Encyclopédie, et les querelles, les divisions dont l'éclat agita tout le parti, devinrent, en quelque manière, un événement public.

D'Alembert, le plus directement atteint, fit part à Voltaire de l'affront qui lui avait été fait. Il lui écrivait, le 15 octobre 1776, près d'un an après la mort de Mlle de Lespinasse :

« — Je suis à la veille de faire une « autre perte, qui m'est bien sensible,

« celle de M. Geoffrin, et d'autant plus « sensible que M^me de la Ferté-Imbault « sa fille, qui joue la dévotion, mais qui « ne joue pas la sottise, a écarté du lit de « sa mère tout ce qu'on appelle philoso- « phe et qui n'ont pas plus d'envie que de « besoin de parler de religion à sa mère, « en l'état où elle est. » — Et, le 23 novembre suivant : — « Vous savez le triste « état où est M^me Geoffrin depuis trois « mois. Sa fille M^me de la Ferté-Imbault, « vendue à la cabale dévote dont elle est « la servante, a trouvé moyen d'écarter « d'auprès de sa mère tous ses anciens et « meilleurs amis, à commencer par moi. « Elle m'a écrit à ce sujet une lettre qui « ne vaut pas celles du roi de Prusse, « mais qui est une pièce rare pour l'inso- « lence et la bêtise. »

Cependant, il restait encore une lueur d'espoir. L'état de léthargie qui annihi-

lait Mme Geoffrin et faisait craindre une fin prochaine, paraissait disparaître et céder à une médication énergique. Elle revint à elle et, dès les premières lueurs qui annoncèrent le retour de ses forces, les Philosophes ne doutèrent pas qu'elle désavouât hautement la conduite de sa fille.

Ils se trompaient. — Mise au courant de ce qui s'était passé, elle trouva que Mme de la Ferté-Imbault avait raison dans le fond, quoiqu'elle eût eu grand tort dans la forme ; elle reprocha aux Philosophes de n'avoir pas mieux connu sa fille, et d'avoir fait ce qu'elle leur avait reproché si souvent : beaucoup de bruit d'une chose qui n'en devait faire aucun. Cédant aux justes ressentiments de Mme de la Ferté-Imbault, peut-être aussi aux scrupules pieux de son confesseur, — dit La Harpe, — elle sacrifia ses amis ; après avoir grondé beaucoup, elle par-

donna à tout le monde, décida que le Viatique et les Philosophes n'allaient pas trop bien ensemble, et qu'en toute chose il fallait de la bienséance. Après un pareil éclat, il lui fallait cesser de voir ses amis ou sa fille : elle préféra, selon son usage, le parti le plus convenable et le plus décent. Elle traita M^me^ de la Ferté-Imbault de folle, mais elle loua son zèle, et comme avec ses forces toutes ses facultés étaient revenues, elle mit fin à ces longues discussions par un de ces mots qui méritent d'être rappelés : — « Ma fille est comme Godefroi de Bouil-« lon, — dit-elle en riant : — elle a voulu « défendre mon tombeau contre les infi-« dèles. »

Ce fut définitif — A partir de ce moment, ni d'Alembert, ni Marmontel, ni Morellet ne purent pénétrer dans l'hôtel de la rue Saint-Honoré ; ils durent se con-

tenter de recevoir de temps à autre des nouvelles de la moribonde et attendre dans le silence et le recueillement l'événement trop prévu qui devait les priver de leur vieille et intime amie.

Car Mme Geoffrin continuait de s'affaiblir. Elle languissait, suivant l'expression de La Harpe, sans avoir jamais perdu la raison, depuis le jour où elle était sortie de cet état léthargique qui avait si fort alarmé tout son entourage. De temps à autre son esprit avait des lueurs frappantes ; sans qu'elle pût suivre une longue conversation, elle causait parfois encore, et saisissant autour d'elle des lambeaux de phrases, elle les achevait tout à coup, sortant de la torpeur dans laquelle elle semblait plongée; quelquefois même, elle paraissait n'avoir rien perdu de cette finesse d'esprit qui lui était propre. Un jour qu'on parlait devant elle

de la simplicité du caractère : — « Tant de gens l'affectent, — dit-elle ; — mais M. de Malesherbes, voilà un homme simplement simple. » — Et deux jours avant sa mort, alors que, souffrant cruellement, elle entendait une conversation qui se tenait auprès de son lit sur les moyens qu'avait le gouvernement de rendre les hommes heureux, chacun en proposant de différents, elle sortit d'un long silence pour dire : — « Ajoutez à cela le soin de procurer des plaisirs, dont on ne s'occupe pas assez. » Cette parole prononcée dans une agonie douloureuse, — dit La Harpe, — marque une sérénité d'âme que les souffrances du corps ne peuvent altérer.

Et puis elle songe à ses amis, à ceux surtout dont elle sait la situation peu fortunée ; ses habitudes de bienfaisance qui avaient occupé sa vie entière ne l'abandonnent pas. C'est Suard dont elle

s'informe avec empressement, auquel elle cherche à faire plaisir en lui envoyant trois ou quatre casseroles d'argent qu'il ne crut pas devoir refuser; c'est Thomas qu'elle force à recevoir une petite cassette de deux mille écus en or. Il eut beau lui représenter qu'il n'avait jamais refusé les secours que lui avait offerts son amitié dans le temps où il en avait besoin, mais que l'aisance dont il jouissait ne lui permettait plus d'accepter un don si considérable : sa résistance fut inutile. Il fallut céder, du moins en apparence ; et il ne sortit de chez Mme Geoffrin que pour aller remettre la cassette à Mme de la Ferté-Imbault qui, n'ayant pas voulu la reprendre, la fit déposer chez un notaire aux ordres de Thomas.

Enfin, dans le commencement de janvier 1777, Mme Geoffrin mourait après une année de maladie. Elle voulut être enterrée

sans aucune pompe, à sept heures du matin; la simplicité de son caractère et de ses mœurs présida encore à ses dernières volontés.

Dans l'espace de peu de mois, la Philosophie avait fait des pertes cruelles : Hume, M^lle de Lespinasse, M^me de Trudaine avaient disparu ; Turgot avait été disgracié. La mort de M^me Geoffrin achevait de frapper d'un coup funeste le parti naguère si remuant. Un seul fait, l'élévation de Necker au pouvoir était de nature à le consoler de tous ces malheurs accumulés

VII

Le testament de Mme Geoffrin était bien tel qu'on devait l'attendre : il contenait en quelques lignes écrites pendant sa maladie des dispositions dans lesquelles n'étaient oubliés aucun de ceux qui s'étaient partagé son amitié. Sa bienfaisance habituelle, son humeur donnante se manifestaient jusqu'au dernier moment, et La Harpe put dire d'elle qu'elle avait renouvelé l'exemple des anciens trop peu suivi de son temps.

Elle léguait à d'Alembert deux mille livres de rente, à Thomas cent pistoles de rente et une somme de deux mille écus, à

l'abbé Morellet une rente de douze cents livres ; elle laissait des pensions à tous ses domestiques et prescrivait au sujet de ses funérailles les ordres les plus minutieux.

Mais ce fut pendant qu'elle se livrait à l'examen des papiers de sa mère que M^me^ de la Ferté-Imbault découvrit les preuves de cette bienfaisance discrète qui ne se fatiguait jamais.

Nous l'avons vue aider aux besoins de ses amis pour ainsi dire à leur insu : elle allait chez eux, voyait ce qui manquait à leur mobilier et, secrètement, elle le complétait. Ses livres, — car en femme d'ordre qu'elle était elle inscrivait ses dépenses, — permirent de constater qu'en 1760 elle donna à d'Alembert 600 livres de rente viagère ; par son testament elle en ajouta deux mille ; qu'elle contraignit Thomas à accepter douze cents livres de rente ; nous savons que son tes-

tament contenait en sa faveur un legs de deux mille écus; qu'à l'abbé Morellet, à l'occasion de son ouvrage sur la « Liberté du commerce aux Indes », elle donnait douze cents livres de rente; plus tard, elle plaçait sur sa tête chez un notaire une somme de quinze mille livres, il n'était pas non plus oublié dans ses volontés dernières, et on peut dire avec Grimm que Mme Geoffrin a été le modèle le plus propre à exciter une émulation utile à la société — des gens de lettres — ajoute-t-il avec malice. « Utile nobis proposuit exemplar. O vous, « Mesdames, — continue Grimm, — qui « prétendez à la même considération, à la « même célébrité que Mme Geoffrin, voyez « ce qu'il faut faire, — et surtout pour « les gens de lettres. »

Sa bienfaisance, du reste, s'exerçait toujours en secret; personne n'était mis dans ses confidences à ce sujet. Son illus-

tre ami Fontenelle était le seul à qui elle confiât franchement ses projets de charité. Ce philosophe si célèbre pour son esprit et si recherché pour ses agréments, « sans vice et presque sans défauts parce « qu'il était sans chaleur et sans passion, « n'avait aussi que les vertus d'une âme « froide, des vertus molles et peu actives « qui, pour s'exercer, avaient besoin « d'être averties, mais qui n'avaient besoin « que de l'être. » Elle obtenait de lui ce qu'elle voulait pour soulager les malheureux. Parfois aussi, elle obéissait à d'autres sentiments et réparait en cachette certaines injustices criantes.

Lorsque M^me^ du Deffant, dont le salon était le rival du sien, eut chassé de chez elle M^lle^ de Lespinasse, M^me^ Geoffrin fut informée par ses amis de la position gênée où se trouvait l'amie de d'Alembert. Elle lui alloua aussitôt une pension de

mille écus sur laquelle toutes deux gardèrent si bien le silence que seuls les livres de la bienfaitrice révélèrent le bienfait, et ce fut à cette occasion que Mme de la Ferté-Imbault, revoyant les comptes de sa mère, découvrit qu'elle avait dépensé plus de cent mille écus pour l'Encyclopédie et ses dépendances. Sans oser blâmer les dispositions de Mme Geoffrin, sa fille ne put s'empêcher de manifester quelques regrets de voir une somme si forte prodiguée à un parti qu'elle n'avait jamais cru aussi nécessaire à la gloire de Dieu et de l'État, — dit Grimm, — que l'ordre dont elle était la grande maîtresse, le sublime ordre des Lampons et des Lanturelus.

Il faut reconnaître d'ailleurs que ceux qui avaient profité des bienfaits de Mme Geoffrin ne furent pas ingrats pour sa mémoire, mais il faut ajouter qu'ils

furent les seuls à la rappeler au souvenir de cette société au milieu de laquelle elle avait tenu une place si importante. A peine disparue, elle fut oubliée et, sans l'hommage que trois de ses amis rendirent à sa mémoire, sans la haine des libellistes antiphilosophes qui la poursuivit jusqu'au delà de la tombe, l'existence de cette femme si vraiment remarquable, si éminemment respectable, n'eût sans doute laissé aucune trace. Tant il est vrai, — dit Grimm, — que ce que nous appelons la Société est ce qu'il y a de plus léger, de plus ingrat et de plus frivole au monde !

Elle avait en effet assez aimé ses amis, elle les avait assez bien traités pour qu'ils consacrassent, chacun selon son talent, quelques pages à célébrer ses qualités et à pleurer sa mort.

Thomas fut le premier qui l'honora

d'un éloge funèbre. Il le fit paraître sous le voile de l'anonyme en 1777 chez Moutard, à Paris. Sous le titre : A la mémoire de Mme Geoffrin, il avait placé comme épigraphe cette phrase qui peint l'état de son âme et reflète son affliction profonde : *Nulli flebilior quam mihi !* — et cette âme infiniment sensible se livre en cet ouvrage à des réflexions qui manquent de naturel, — c'est le défaut de son époque, — qui sentent le travail et l'effort, au lieu d'avoir cette netteté, cette clarté, cette fluidité qui sont l'effusion du cœur laissant naturellement couler ses larmes, mais qui, pensées avec sensibilité, font également penser le lecteur. C'est l'amitié, c'est la reconnaissance qui recueillent avec soin tous les traits d'une image chérie et qui se plaisent à la rendre intéressante. Thomas peint Mme Geoffrin telle qu'elle fut à ses yeux, expliquant ainsi de

la manière la plus heureuse et peut-être la plus vraie ce qui, dans son humeur et dans son caractère, pouvait blesser ceux qui ne l'observaient que superficiellement. Il cherche à la faire connaître, mais c'est pour la faire aimer ; il analyse ce qu'il sent profondément lui-même, et c'est avec raison que Grimm a pu écrire que Thomas n'a jamais rien fait qui fût aussi naturellement, aussi simplement écrit et que l'on doit regarder ce petit ouvrage comme le meilleur chapitre de son Essai sur les Femmes.

L'abbé Morellet vint ensuite avec un ouvrage intitulé : « Portrait de M^me^ Geoffrin, par M. L. M. »

Tout différent de celui de Thomas, l'éloge écrit par Morellet pèche par le défaut de sensibilité. Il a tenté de tracer un portrait aussi ressemblant que possible, tant les moindres détails y sont pro-

noncés, tant les traits sont fortement accentués; tout y est solidement conçu, vigoureusement appuyé; il a peint de sang-froid, en homme qui ne veut point embellir son modèle, mais qui tient à le faire connaître à tous les points de vue. Aussi cet ouvrage est-il curieux par la multiplicité des faits rapportés : anecdotes, bons mots, lettres qui donnent l'idée de son esprit et font aimer sa mémoire en prouvant sa bonté, tout sert à peindre Mme Geoffrin par ses actes, par ses paroles. C'est là qu'il faut aller puiser pour connaître jusque dans ses détails les plus infimes l'histoire des réunions qui ont rendu si célèbre l'hôtel de la rue Saint-Honoré.

Cette existence disséquée au scalpel, reproduite avec l'exagération de la minutie, ne peut être que froide pour le lecteur surpris de ne rencontrer aucun élan du

cœur ; mais ce portrait constitue un document précieux pour ceux qu'intéresse la société littéraire au XVIII^e siècle.

D'Alembert vient enfin, avec une lettre au marquis de Condorcet intitulée : « La Bienfaisance prouvée par les faits. » Elle est digne de d'Alembert et de celle dont il célébrait la mémoire et, lui aussi, suivant l'exemple de Thomas, laissa parler son cœur, ne demandant à sa plume que de traduire les mouvements de sensibilité auxquels il s'abandonnait. Un passage de cette lettre produisit une réelle impression parmi le public lettré, c'est celui où il rapproche les deux pertes qu'il a faites dans l'espace d'une année : M^lle de Lespinasse et M^me Geoffrin. Il passait toutes ses soirées chez la première tant qu'elle vécut ; il restait le matin chez la seconde qui le consolait. — « Aujourd'hui, il n'y a plus pour moi ni soir ni matin, » — dit-

il, — et c'est sur ce mot attristé qu'il clôt sa lettre à Condorcet.

Les critiques apprécièrent différemment ces trois monuments élevés à la mémoire de Mme Geoffrin par ceux qui l'avaient approchée de plus près; mais leur conclusion est identique. D'après La Harpe, on pourrait résumer ainsi ces trois écrits : « Dans le premier il y a plus « d'éloquence, dans le second plus de « faits, dans le troisième plus de douleur; « l'un a pensé, l'autre a raconté, l'autre « a pleuré. »

« Pour exprimer d'un seul mot le dif- « férent caractère de ces trois écrivains, « — dit Grimm, — on a dit que le « premier avait réfléchi, que le second « avait raconté, et que le troisième avait « pleuré. »

Et d'Alembert lui-même répondant à Voltaire à qui il avait envoyé son ouvrage

et qui le félicitait d'avoir démontré que « la Philosophie est sensible », écrivait le 27 décembre 1777 :

« Je crois que si M^me^ Geoffrin revenait « au monde et qu'elle lût ces trois Éloges, « son esprit serait content de Thomas, « son âme de l'abbé Morellet, et son cœur « de moi. Il est bien vrai que c'est le « cœur seul qui m'a dicté cette petite « lettre. »

Qui croirait que malgré cette agonie qui dura une année entière, malgré la mort qu'on voyait venir lentement mais sûrement, malgré la douleur de ces amis si fidèles suivant anxieusement les progrès du mal auquel succombait celle qui avait été pour eux un lien si puissant, la critique, la satire — et la satire publique, grossière, vomissant le fiel avec chacune de ses phrases, n'épargnait pas M^me^ Geoffrin ?

En 1776, les comédiens français donnèrent une nouvelle pièce de Palissot : « l'Homme dangereux. » C'était d'Alembert dont l'auteur avait singé le caractère et ridiculisé les opinions qui paraissait sur la scène, principal personnage d'une œuvre tellement froide, écrite par un homme tellement décrié que le public l'abandonna après la première représentation.

Mais le mouvement était donné ; la voie tracée de nouveau par Palissot devait être suivie par des imitateurs et, en cette même année 1776, pendant que Mme Géoffrin agonisait, un ouvrage nouveau paraissait subitement, jetant l'émoi et l'indignation parmi tous ceux qui tenaient au parti des Philosophes ou qui, simplement, avaient le souci des convenances les plus vulgaires. « Le Bureau d'esprit, » comédie en cinq actes, était mis en

vente, démontrant que la discorde agitait toujours la littérature qui, mêlée alors à tous les états sociaux, entraînait dans ses querelles tous les ordres de citoyens.

La pièce était anonyme. — Quel en était l'auteur ? — On le cherchait ; on soupçonna Palissot, on soupçonna Linguet ; on finit par apprendre qu'elle était l'œuvre du chevalier Rutlidge, Irlandais d'origine, officier au régiment de Fitz-James, qui débutait dans les lettres par une œuvre détestable et par une mauvaise action.

La scène se passait chez M^me^ Geoffrin qui en était le principal personnage. M^me^ de Folincourt, — tel était le nom sous lequel on l'avait affublée, — était entourée à titre de comparses de M. Rectiligne (d'Alembert), du marquis d'Orsimont (le marquis de Condorcet), de

M. Thomassin (Thomas), de Calchas, (l'abbé Arnaud), de Cucurbitus (le baron d'Holbach), de Faribole (Marmontel), et enfin de M. du Luth (La Harpe). Tous ces personnages qui n'étaient que des caricatures dialoguaient en prose plate, sans aucune apparence d'action ni d'intrigue. Dans les « Philosophes » de Palissot, il y avait au moins du style, quelques scènes plaisantes qui rachetaient la pauvreté du fond ; ici, rien que de la méchanceté et des injures. A la manière dont se croisaient les répliques on sentait que l'auteur, qui cependant avait été reçu chez Mme Geoffrin, ne connaissait pas mieux les défauts que les qualités de ceux qu'il cherchait à ridiculiser. Une seule scène pouvait produire quelque effet, si elle eût été traitée avec tant soit peu de talent : tous ces beaux esprits à un moment donné se prennent de querelle

et délibèrent bruyamment sur le successeur qu'ils donneront à Voltaire à l'Académie française. Condorcet et La Harpe (le marquis d'Orsimont et M. du Luth) sont les deux prétendants les plus ambitieux, et l'on en vient aux injures. C'est encore et toujours Vadius et Trissotin, mais la scène, qui pouvait être gaie, n'est qu'un tissu de platitudes, de grossièretés ; on n'y trouve pas un mot de vérité, pas un trait à retenir, rien, que des plaisanteries d'antichambre qui ne font qu'une pièce détestable, dépourvue d'esprit et de gaieté, froide, ennuyeuse et du plus mauvais ton.

Et cependant, chose vraiment incroyable, malgré le peu de délicatesse que montrait l'auteur en publiant un semblable libelle contre une femme mourante et qui, eût-elle eu tous les travers qu'on osait lui prêter, n'en était pas moins res-

pectable et par son âge et par son caractère, il eut une apparence de succès ; il fit une sorte de bruit ; on le rechercha parce qu'il était méchant, tout en avouant qu'il soulevait le dégoût et l'ennui, tant la malignité saisit avidement tous les sacrifices qu'on veut bien lui faire. On comprend vraiment l'indignation de d'Alembert écrivant à Voltaire le 23 novembre 1776 :

« Croiriez-vous que je ne sais quelle « canaille vient de faire imprimer une « comédie intitulée : « le Bureau d'esprit, » « où cette pauvre femme mourante est « fort dénigrée, à la vérité si platement « que cela ne se peut lire ! On m'as- « sure que cette rapsodie se trouve chez « votre protégé Moureau, sur le quai de « Gesvre. Ces libraires vendent de tout « pour gagner de l'argent. Oh ! que « de canailles grandes et petites dans

« ce meilleur des mondes possible ! »

La vogue du « Bureau d'esprit » rapidement calmée, voilà qu'un nouveau tocsin se fait entendre : en 1779 les comédiens français reprennent les « Philosophes » de Palissot. Etrange entreprise et vraiment maladroite ! En 1760, au moment où elle parut, où elle était dans sa nouveauté, la pièce avait eu une véritable vogue ; mais, nous l'avons dit déjà, elle était soutenue par un parti puissant armé contre l'Encyclopédie ; le ministre Choiseul était à la tête de ce parti, dirigeait la cabale, soutenait de son crédit considérable et Palissot et Fréron et tous ceux qui consacraient leur plume, dépensaient leur talent à combattre les idées nouvelles. Mais, en 1779, M^me^ Geoffrin, Helvétius, Duclos, Rousseau étaient morts ; d'Alembert et Diderot arrivaient à la fin de leur carrière, et l'Encyclopédie réimprimée partout ne

faisait plus peur à personne. L'actualité manquait ; le public se désintéressa d'une reprise dont toute la saveur avait disparu avec les personnages facilement devinés sous les masques, et la pièce tomba après quelques représentations d'une froideur glaciale.

Le roman lui-même s'en mêla. En 1777, — Mme Geoffrin venait de mourir, — on imprima à Vienne et à Paris, en deux volumes, les « Mémoires philosophiques « du baron de *** chambellan de S.M. l'Im- « pératrice Reine. »

Le prétendu chambellan n'était autre que l'abbé de Crillon, et son prétendu roman philosophique un pamphlet contre les encyclopédistes. Mme Geoffrin, sans y jouer le premier rôle y occupe cependant une place importante, celle qui convient à la femme qui a présidé le bureau d'esprit le plus en vue. Grimm nous donne une

courte analyse de cette œuvre qui ne supporterait pas la lecture aujourd'hui.

Un jeune baron allemand élevé par un précepteur français philosophe, c'est-à-dire athée, arrive à Paris plein d'enthousiasme pour la philosophie moderne ; il brûle du désir de connaître les idoles de son admiration ; il les recherche avec empressement. Il est reçu par eux, il est initié dans leurs mystères et finit par être complètement désabusé de toutes les préventions qu'il avait eues en faveur de cette secte.

Tout l'intérêt du roman se trouve concentré dans une seule partie. « Le jeune « baron rencontre dans un café un des « chefs du parti philosophe ; il le retrouve « à la promenade et, par lui, il est intro- « duit dans plusieurs bureaux d'esprit, « et surtout chez une femme qui se

« charge d'achever son éducation. »

Cette femme n'est autre que Mme Geoffrin, et le jeune baron pourrait bien être Stanislas Poniatowski, alors que jeune homme, lancé tout seul au milieu du tourbillon parisien, n'ayant pour unique appui que sa chère maman, il avait, par une tendance toute naturelle de son esprit encore jeune, adopté les idées qu'il entendait émettre autour de lui et que, devenu roi, il devait sacrifier aux nécessités de sa situation.

Ouvrage faible, rempli d'attaques violentes contre les Philosophes, ne dédaignant pas de se servir de leurs propres armes pour les combattre, mais usant d'une sorte de modération dans les moyens qu'il propose pour les détruire, le roman philosophique de l'abbé de Crillon fit quelque sensation. Or, savez-vous à quelle cause Grimm attribue cette

espèce de succès ? — Il le dit nettement : Le parti philosophique était discrédité !

« Le désordre et l'anarchie qui ont « régné dans ce parti, — dit-il, — depuis « la mort de M^lle de Lespinasse et la para- « lysie de M^me Geoffrin, prouve combien « la sagesse de leur gouvernement avait « prévenu de maux, combien elle avait « dissipé d'orages, et surtout combien « elle avait sauvé de ridicules. Jamais, « sous leur respectable administration, « nous n'eussions vu toutes les scènes « auxquelles la guerre de la musique « a donné lieu, — jamais ! »

Et voilà, jugés par l'un de ceux qui les a vus de plus près, ces hommes qui, au XVIII^e siècle, ont occupé l'opinion, ont modifié les idées ambiantes, ont facilité l'éclosion d'un monde nouveau ! Il fallait, pour maintenir au milieu d'eux une sorte de discipline, pour empêcher les

brusques écarts de ces imaginations brillantes, mais déréglées, pour écarter du parti les dissensions intestines qui devaient rompre les liens noués par l'amitié et la communauté des idées, il fallait la main d'une femme, main caressante mais ferme à l'occasion ; il fallait l'empire absolu qu'elle avait su prendre sur ses hôtes du mercredi, ce simple mot : — Voilà qui est bien ! — qui lui suffisait pour apaiser tous les tumultes et faire rentrer dans l'ordre tous les esprits indisciplinés ; tant il est vrai que, pour toutes choses, la règle est indispensable, et que les intelligences les plus élevées ne sauraient, sans danger, se soustraire à une discipline nécessaire.

C'est qu'en effet, — quelle qu'ait été d'ailleurs l'influence énorme et indéniable qu'exercèrent sur la société française à la fin du XVIII^e^ siècle deux hommes qui, à

la vérité, ne firent point partie des réunions de M^me^ Geoffrin, mais qui ont synthétisé les idées philosophiques de leur époque, Voltaire et Rousseau, — il est impossible de dissimuler que ceux qui n'ont joué que des rôles secondaires dans ce grand œuvre de rénovation de l'esprit humain n'aient volontairement semé le ridicule sur le cercle au milieu duquel ils avaient puisé toute leur importance et toute leur force. Ils compromirent leur dignité dans plusieurs circonstances ; leurs querelles, leurs intrigues les avilirent réellement, et alors que Gluck et Piccini se disputaient le sceptre de l'opéra, Marmontel et La Harpe se livraient l'un contre l'autre, à l'occasion de la musique, à des attaques tellement violentes que l'opinion publique ne pouvait assez haut les blâmer. Qu'on n'oublie pas qu'à cette époque les têtes vraiment fortes du parti philosophi-

que, — d'Alembert, Diderot, d'Holbach, — allaient disparaître ; que fatigués par un labeur assidu, attristés par les pertes qu'ils avaient faites et dont leur cœur était vraiment déchiré, — je parle de d'Alembert et de Diderot, — ils s'étaient retirés de la lutte, laissant le champ libre à ceux qui n'étaient que leurs lieutenants : Condorcet, l'abbé Raynal, Marmontel qui rimait de fades opéras pour le Dieu de la musique nouvelle, La Harpe qui, dans sa correspondance littéraire, écrasait de sa critique acerbe ceux dont il avait presque abandonné les idées, et c'est alors que la dissociation du groupe jusqu'alors si uni commençait à se produire, que parut le « Système de la Nature », ce brandon de discorde qui, révoltant presque tous les lecteurs, alarmait la plupart des Philosophes, les mettait dans l'impossibilité de rien faire ni rien dire à l'avenir, tant cette

publication neuve, piquante, hardie surtout, tuait d'avance par sa hardiesse même tout ouvrage qu'ils auraient tenté de produire après elle. Le « Système de la Nature », c'était l'audace dans les idées poussée à l'extrême, et cette audace même donnait au parti tout entier un caractère tel qu'il ne convenait plus à certains de ses membres de porter une étiquette ainsi compromise. Beaucoup ne demandaient pas mieux d'être comptés parmi les esprits forts, parmi ceux qui pensaient librement ; ils reculèrent lorsqu'ils comprirent qu'ils allaient figurer parmi les athées : d'où des germes de division qui ne firent que s'accentuer. « Il n'en faut pas davantage pour « renverser la puissance la mieux éta- « blie. »

Mais les idées avaient germé ; le temps était venu que la société française devait tracer à tous les peuples la voie nouvelle

qu'elle avait entrevue à travers les théories de ceux qui furent des précurseurs. N'est-il pas juste d'associer à leurs noms celui de M^me^ Geoffrin qui, par son rôle considérable, mérite d'avoir une place à part parmi cette élite intellectuelle qui a fait si brillant le crépuscule du XVIII^e^ siècle ?

POITIERS. — TYPOGRAPHIE OUDIN ET C^ie^.

BINDING DEPT. APR 25 1969

DC
33
.4
T63

Tornezy, A.

Un bureau d'esprit au XVIII^{e} siècle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY